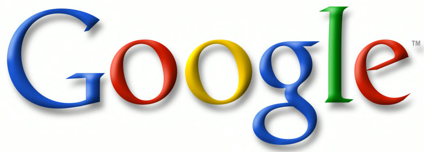
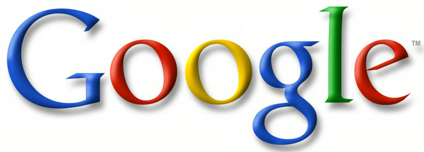
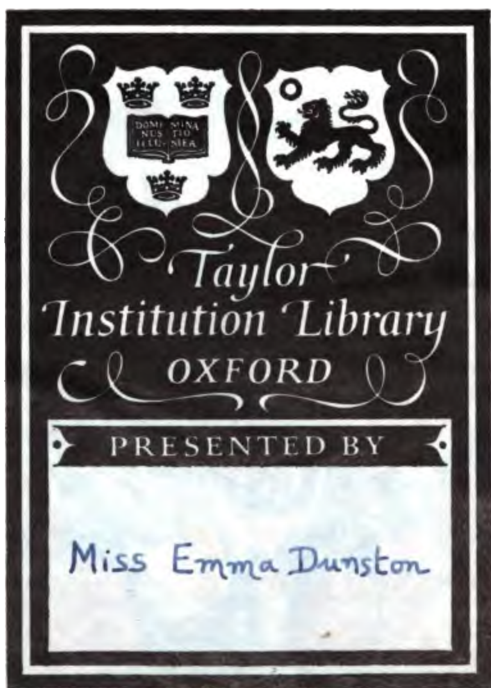




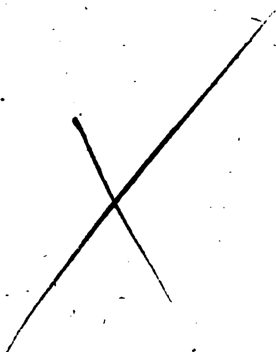


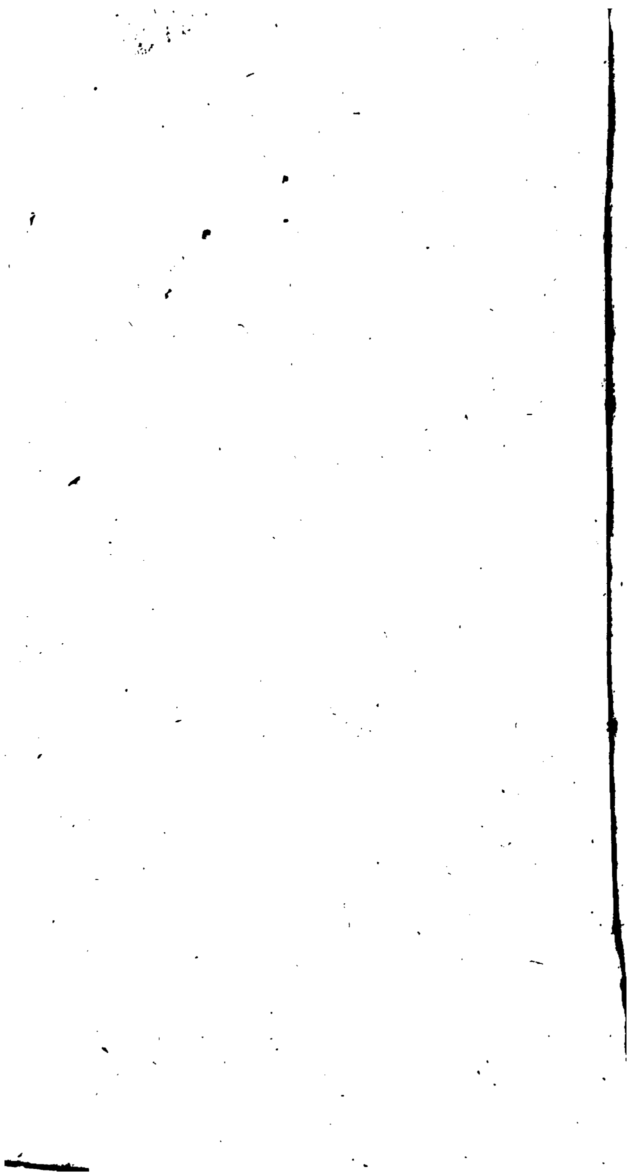





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston







HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Dernière Edition revue, & corrigée.

TOME TROISIEME.

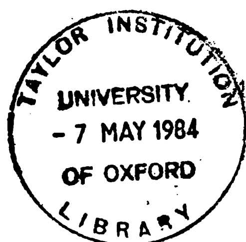


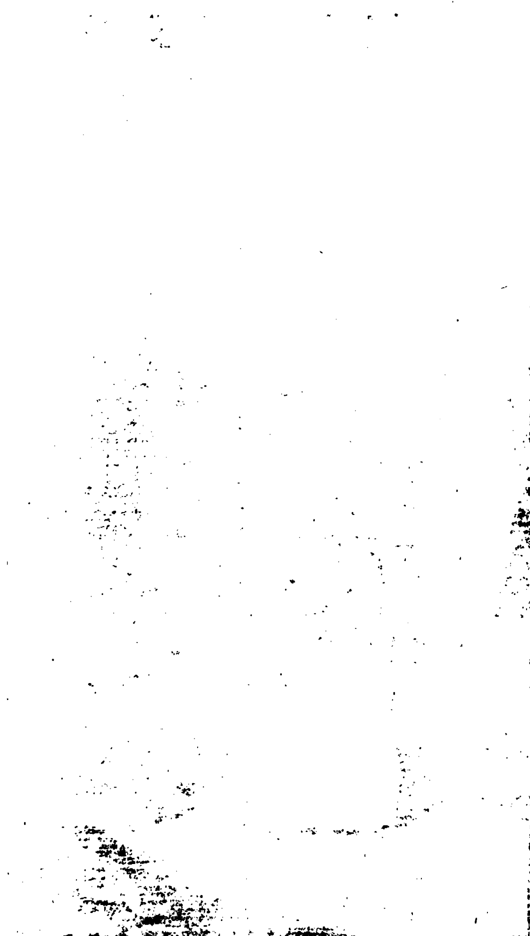
A PARIS,

Par les Libraires Associés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.









HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Des amours de Gil Blas & de la Dame Lorença Séphora.



J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuël-Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouërai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier

cet argent pour commencer mon Intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément, je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, & m'en retourner ensuite, comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse & son pere étoient trop prévenus en ma faveur, pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisoit. Je ne succombai pourtant point à la tentation; je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur. Ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voyent que d'honnêtes gens, ne sont pas si scrupuleuses, celles sur-tout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au Marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au Château de Leyva; le Comte de Polan n'y étoit plus, il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie & Don Fernand. Je trouvai mon nouveau Maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, & Don César charmé de les posse-

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME TROISIEME.

une inclination violente pour Monsieur l'Intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle Historien, faisoit la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un visage agréable & deux beaux yeux, dont elle sçavoit habilement se servir, pouvoient la faire encore passer pour une espéce de bonne fortune. Je lui aurois souhaité seulement un teint plus vermeil; car elle étoit fort pâle. Ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'austerité du célibat.

La Dame m'agaça long-tems par des regards où son amour étoit peint; mais au lieu de répondre à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'appercevoir de son dessein: Par-là je lui parus un galant tout neuf; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant, & après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire,

elle se cacha le visage pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre ; & quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ces marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, & je fis si bien le passionné que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenuë, elle ne paroissoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu, en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevûë, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une Vestale dans mon esprit, & moi, plein de la douce espérance de mettre bien-tôt cette avanture à fin.

Mes affaires étoient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un Laquais de Don César m'apprit une nouvelle qui modera ma joye. Ce garçon étoit un de ces Domestiques curieux qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assiduëment sa

cour, & qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaiſante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le ſecret, attendu que cela regardoit la Dame Lorença Séphora, dont il craignoit, diſoit-il, de s'attirer le reſſentiment. J'avois trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne pas lui promettre d'être diſcret : mais ſans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai le plus froidement qu'il me fut poſſible, ce que c'étoit que la découverte dont il me faiſoit fête. Lorença, me dit-il, fait ſecrettement entrer tous les ſoirs dans ſon appartement le Chirurgien du Village, qui eſt un jeune homme des mieux bâtis, & le drôle y demeure aſſez long-tems. Je veux croire, ajoûta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent ; mais vous conviendrez qu'un garçon qui ſe gliſſe myſtérieuſement dans la chambre d'une fille, diſpoſe à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fit autant de peine que ſi j'euſſe été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître. Je me contraignis juſqu'à rire

de cette nouvelle qui me perçoit l'ame. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt méprisant Lorença, je me proposois de l'abandonner, sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette, & tantôt m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au Chirurgien, je formois le dessein de l'appeller en duel. Cette derniere résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, & je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma Duègne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur, qui se seroit peut-être rallentie. Je sortis du Château & m'allai poster sur le chemin par où le Galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, & chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut, je fis quelques pas en Matamore pour l'aller joindre, mais je ne sçais comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un héros d'Homere, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris, quand il se présenta pour

combattre Ménélas. Je me mis à considerer mon homme, qui me sembla fort & vigoureux ; & je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit sur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur, ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissoient encore, & malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le Chirurgien, & de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ? Pourquoi ces démonstrations de Chevalier errant ? vous voulez rire apparemment. Non, Monsieur le Barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux sçavoir si vous êtes aussi brave que galant. N'esperez pas que je vous laisse posseder tranquilement les bonnes graces de la Dame que vous venez de voir en secret au Château. Par Saint Côme ! reprit le Chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante avanture ! vive Dieu, les apparences sont bien trompeuses ! A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je mon

ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi. Je vais donc vous reveler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la Dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement, c'est pour cacher aux Domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invéteré que je vais penser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous allarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, & que vous vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler. Je ne suis pas homme à refuser le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapiere qui me fit frémir, & se mit en garde d'un air qui ne me promettoit rien de bon. C'est assez, lui dis-je, en rengaînant mon épée; je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison; après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous. A ce discours, qui lui

fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, & ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier. Ce que je fis avec tant de soin & d'affectation, qu'elle s'en apperçût. Etonnée d'un si grand changement, elle en voulut sçavoir la cause; & trouvant enfin moyen de me parler à l'écart : Monsieur l'Intendant, me dit-elle, Apprenez-moi, de grace pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Au lieu de chercher comme auparavant l'occasion de m'entretenir, vous prenez soin de m'éviter. Il est vrai que j'ai fait les avances, mais vous y avez répondu. Rappellez-vous, s'il vous plaît, la conversation que nous avons eûë ensemble. Vous y étiez tout de feu; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie ? La question n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel. Aussi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la Dame; je me souviens seulement

qu'elle lui déplut infiniment. Séphora, quoiqu'à ſon air doux & modeſte on l'eût priſe pour un Agneau, étoit un Tigre quand la colere la dominoit. Je croyois, me dit-elle, en me lançant un regard plein de dépit & de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des ſentimens que de nobles Cavaliers feroient gloire d'éxciter. Je ſuis bien punie de m'être indignement abaiſſée juſqu'à un malheureux avanturier.

Elle n'en demeura pas là. J'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue cédant à la fureur, me donna cent épithétes qui enchériſſoient les unes ſur les autres. Je ſçai bien que j'aurois dû les recevoir de ſang froid, & faire réfléxion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour ſouffrir des injures dont un homme ſenſé n'auroit fait que rire à ma place, & la patience m'échappa. Madame, lui disje, ne mépriſons perſonne. Si ces nobles Cavaliers dont vous parlez vous avoient vû le dos, je ſuis ſûr qu'ils borneroient

sa leur curiosité. Je n'eus pas si-tôt lancé ce trait que la furieuse Duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, & j'évitai par une prompte fuite une grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois graces au Ciel de me voir hors de ce mauvais pas, & je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la Dame s'étoit vengée. Il me sembloit que pour son honneur elle devoit taire l'avanture : effectivement, quinze jours s'écoulérent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier quand j'appris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la Dame. Je pensai que ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avoit succombé. Je me représentois avec douleur que j'étois la cause de sa maladie, & je plaignois du moins la Duègne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle ! Sa tendresse changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec Don Alphonse, je trouvai ce jeune Cavalier triste &

rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajoûta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise. Cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pû donner à la Dame Lorença de vous haïr, mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que si vous ne sortez au plus vîte de ce Château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice & sans ingratitude. Mais enfin c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est pour elle une mere que cette Gouvernante, dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus. Périssent toutes les Duègnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plûtôt comme un frere que comme un domestique.

Lorſque Don Alphonſe eût ainſi parlé, je lui dis : Seigneur, je ſuis né pour être le joüet de la Fortune. J'avois compté qu'elle ceſſeroit de me perſécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux & tranquiles. Il faut pourtant me réſoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de Don Céſar. Laiſſez-moi faire entendre raiſon à Séraphine. Il ne ſera pas dit que vous aurez été ſacrifié aux caprices d'une Duégne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de conſidération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, Seigneur, qu'aigrir Séraphine, en réſiſtant à ſes volontés. J'aime mieux me retirer, que de m'expoſer par un plus long ſéjour ici, à mettre la diviſion entre deux époux ſi parfaits. Ce ſeroit un malheur dont je ne me conſolerois de ma vie.

Don Alphonſe me deffendit de prendre ce parti, & je le vis ſi ferme dans le deſſein de me ſoûtenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti, ſi j'euſſe voulu tenir bon. Ce que j'aurois fait, ſi je n'euſſe écouté que mon reſſentiment. Il y avoit des momens où piqué contre la Duègne, j'étois tenté

de ne la point ménager; mais quand je venois à considérer qu'en révelant sa honte, ce seroit poignarder une pauvre créature dont je causois tout le malheur, & que deux maux sans remede conduisoient visiblement au tombeau, je ne me sentois plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étois un mortel si dangereux, que je devois en conscience rétablir par ma retraite la tranquilité dans le Château. Ce que j'éxécutai dés le lendemain, avant le jour, sans dire adieu à mes deux Maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser dans ma chambre un écrit qui contenoit un compte éxact que je leur rendois de mon administration.



CHAPITRE II.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du Château de Leyva, & des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'ETOIS monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, & je portois dans ma valise deux cens pistoles dont la meilleure partie me venoit des Bandits tués, & des 3000 ducats volés à Samuël Simon; car Don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit généreusement restitué cette somme entiere de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en joüissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolède m'offroit un azile agréable. Je ne doutois point que le Comte de Polan ne se fit un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs

bérateurs, & de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce Seigneur comme mon pis aller, & je résolus avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les Royaumes de Murcie & de Grenade, que j'avois particulierement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le chemin d'Almansa, d'où poursuivant ma route, j'allai de Ville en Ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise avanture. Il sembloit que la Fortune satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulut enfin me laisser en repos. Mais la traîtresse m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premiéres personnes que je rencontrai dans les ruës de Grenade, fut le Seigneur Don Fernand de Leyva, Gendre, ainsi que Don Alphonse, du Comte de Polan. Nous fûmes également surpris l'un & l'autre de nous trouver là. Comment donc Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville, qui vous amene ici? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage, quand vous sçaurez pourquoi j'ai quitté le service du Seigneur

Don César & de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora & moi sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur; puis reprenant son sérieux: Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma Belle-Sœur ... Non, non, Seigneur interrompis-je? ne lui écrivez point, je vous prie. Je ne suis pas sorti du Château de Leyva, pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un Sécrétaire ou d'un Intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade, pour voir une vieille tante malade; j'y serai encore trois semaines; après quoi je partirai pour me rendre à mon Château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un Hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours. Je vous aurai peut-être déja déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la premiere fois que

nous nous revîmes, il me dit : Monſieur l'Archevêque de Grenade, mon parent & mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la litterature, & une bonne main, pour mettre au net ſes écrits ; car c'eſt un grand Auteur. Il a composé je ne ſçai combien d'Homélies, & il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudiſſement. Comme je vous crois ſon fait, je vous ai proposé, & il m'a promis de vous prendre. Allez vous préſenter à lui de ma part. Vous jugerez par la réception qu'il vous fera, ſi je lui ai parlé de vous avantageuſement.

La condition me ſembla telle que je la pouvois déſirer. Ainſi m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le Prélat, je me rendis un matin à l'Archevêché. Si j'imitois les faiſeurs de Romans, je ferois une pompeuſe deſcription du Palais Epiſcopal de Grenade. Je m'étendrois ſur la ſtructure du bâtiment. Je vanterois la richeſſe des meubles. Je parlerois des ſtatuës & des tableaux qui y étoient. Je ne ferois pas grace au Lecteur de la moindre des hiſtoires qu'ils repréſentoient : mais je me contenterai

de dire qu'il égaloit en magnificence le Palais de nos Rois.

Je trouvai dans les appartemens un Peuple d'Eccléſiaſtiques, & de Gens d'épée, dont la plûpart étoit des Officiers de Monſeigneur, ſes Aumôniers, ſes Gentilhommes, ſes Ecuyers, ou ſes Valets de chambre. Les Laïques avoient tous des habits ſuperbes. On les auroit plûtôt pris pour des Seigneurs que pour des Domeſtiques. Ils étoient fiers, & faiſoient les hommes de conſéquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les conſidérant, & de m'en moquer en moi-même. Parbleu! diſois-je, ces gens-ci ſont bienheureux de porter le joug de la ſervitude ſans le ſentir; car enfin s'ils le ſentoient, il me ſemble qu'ils auroient des manieres moins orgueilleuſes. Je m'adreſſai à un grave & gros perſonnage, qui ſe tenoit à la porte du cabinet de l'Archevêque, pour l'ouvrir & la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à Monſeigneur. Attendez, me dit-il, d'un air ſec, ſa Grandeur va ſortir pour aller entendre la Meſſe: Elle vous donnera en paſſant un moment d'audience. Je ne ré-



pondis pas un mot. Je m'armai de patience; & je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des Officiers: mais ils commencerent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe. Après-quoi ils se regardérent les uns les autres en soûriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'Archevêque parut; il se fit aussi-tôt un profond silence parmi ses Officiers, qui quittérent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur Maître. Ce Prélat étoit dans sa soixante-neuvieme année, fait à peu près comme mon Oncle le Chanoine Gil Perez, c'est-à-dire, gros & court. Il avoit par dessus le marché les jambes fort tournées en-dedans, & il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derriere. Ce qui l'obligeoit d'emboêter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air

d'un homme de qualité, sans doute parce que je sçavois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun nous regardons les grands Seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'Archevêque s'avança vers moi d'abord, & me demanda d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le Seigneur Don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le tems de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge, je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux Ecuyers, & sortit après avoir écouté des Ecclésiastiques qui avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes Officiers qui avoient dédaigné ma conversation, vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, & me témoignent de la joye de me voir devenir commençal de l'Archevêché. Ils avoient entendu les paroles

que leur Maître m'avoit dites, & ils mouroient d'envie de sçavoir sur quel pied j'allois être auprès de lui: mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, & me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les Humanités. Je ne répondis point mal à ses questions. Il vit que je connoissois assez les Auteurs Grecs & Latins. Il me mit ensuite sur la Dialectique. C'est où je l'attendois. Il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il, avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feüille que j'avois apportée exprès. Mon Prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, & plus encore de votre esprit. Je remercirai mon neveu Don Fernand de m'avoir donné un si joli Garçon. C'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques Seigneurs Grenadins, qui

venoient dîner avec l'Archevêque. Je les laissai ensemble, & me retirai parmi les Officiers qui me prodiguérent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut tems; & s'ils m'observerent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des Ecclésiastiques. Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnoye; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les Princes de l'Eglise.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, & ma politesse le charma. Seigneur Cavalier, me dit-il tout bas, après le dîné: Je voudrois bien avoir une conversation particuliere avec vous. En même-tems, il me mena dans un endroit du Palais où personne ne pouvoit nous entendre. Et là, il me tint ce discours: Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vû, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant

ſant une confidence qui vous ſera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une Maiſon, où les vrais & les faux Dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un tems infini pour connoître le terrein. Je vais vous épargner une ſi longue & ſi déſagréable étude, en vous découvrant les caractéres des uns & des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, pourſuivit-il, par Monſeigneur. C'eſt un Prélat fort pieux, qui s'occupe ſans ceſſe à édifier le Peuple, à le porter à la vertu par des Sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compoſe lui-même. Il a depuis vingt années quitté la Cour, pour s'abandonner entiérement au zèle qu'il a pour ſon Troupeau. C'eſt un ſçavant perſonnage, un grand Orateur. Il met tout ſon plaiſir à prêcher, & ſes Auditeurs ſont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans ſon fait: mais outre que ce n'eſt point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me ſiéroit mal d'éplucher les défauts d'une perſonne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque choſe dans mon Maître, je blâmerois ſa ſévérité; au lieu d'avoir de l'indul-

gence pour les foibles Ecclésiastiques ; il les punit avec trop de rigueur. Il persécute sur-tout sans miséricorde ceux, qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui est commun avec bien des personnes de qualité. Quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services. Il les laissera vieillir dans sa maison, sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviseroit jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son Maître, il me dit après cela ce qu'il pensoit des Ecclésiastiques avec qui nous avions dîné ; il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais Prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces Messieurs. Dès le soir

même en ſoupant, je me parai comme eux d'un dehors ſage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

CHAPITRE III.

Gil Blas devient Favori de l'Archevêque de Grenade, & le canal de ſes graces.

J'AVOIS été dans l'après-dînée chercher mes hardes & mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé; après quoi j'étois revenu ſouper à l'Archevêché où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre & un lit de duvet. Le jour ſuivant, Monſeigneur me fit appeller de bon matin. C'étoit pour me donner une Homélie à tranſcrire: mais il me recommanda de la copier avec toute l'éxactitude poſſible. Je n'y manquai pas. Je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Auſſi la joye qu'il en témoigna, fut mêlée de ſurpriſe. Pere éternel, s'écria-t-il avec tranſport, lorſqu'il eût parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie! vit-

on jamais rien de plus correct ? Vous êtes trop bon Copiste, pour n'être pas Grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami. N'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? Quelque négligence dans le stile, ou quelque terme impropre : cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh ! Monseigneur, lui répondis-je, d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; & quand je le serois, je suis persuadé que les Ouvrages de Votre Grandeur braveroient ma censure. Le Prélat soûrit de ma réponse. Il ne répliqua point : mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes graces par cette flaterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, & j'appris enfin de Don Fernand, qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de maniere que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de tems après par mon Maître même, & voici à quelle occasion : un soir il répeta devant moi avec enthousiasme dans son cabinet une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la

Cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général ; il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frappé. J'eûs le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là, je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût & du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille Béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime ; & pour te le prouver, je te fais mon Confident.

Je n'eûs pas si-tôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa Grandeur, tout pénétré de reconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, & je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oüi, mon enfant, reprit l'Archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrettes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prê-

cher. Le Seigneur benit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, & recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors, & les répandre d'une prodigue main : d'arracher un voluptueux aux plaisirs ; de remplir d'ambitieux les hermitages, & d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'éxciter au travail. Néanmoins je t'avoüerai ma foiblesse; je me propose encore un autre prix ; un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement ; c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins & limés. L'honneur de passer pour un parfait Orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts & délicats : mais je voudrois bien éviter le défaut des bons Auteurs, qui écrivent trop long-tems, & me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le Prélat, j'éxige une chose de ton zèle ; quand tu t'appercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir.

Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connois bon. Je m'en rapporterai à ton jugement. Graces au Ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce tems-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre ou pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre Cardinal Ximenés, dont le genie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flaterie, interrompit-il, mon ami. Je sçai que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, & les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répete, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussi-tôt avis. Ne crains pas d'être franc & sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi, il me revenoit qu'on dit dans la Ville que mes discours

n'ont plus leur force ordinaire, & que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discretion.

Le Patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eût plus rien de caché pour moi. Je devins son favori. Tous les Domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en apperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la maniere dont les Gentilhommes & les Ecuyers vivoient alors avec le confident de Monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance. Je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'Archevêque, à ma priere, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une Compagnie, & le mit en état de faire figure dans les Troupes. Il en envoya un autre au Méxique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir, & j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai

par-là que si le Prélat ne prévenoit pas, du moins, il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un Prêtre, me paroît mériter un détail. Un jour, certain Licentié, appellé Louis Garcias, homme jeune encore, & de très-bonne mine, me fut présenté par notre Maître d'Hôtel, qui me dit: Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête Ecclésiastique. Il a été Aumônier chez des Religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de Monseigneur, qui l'a interdit, & qui par malheur est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premieres personnes de Grenade, pour le faire réhabiliter. Notre-Maître est infléxible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le Seigneur Licentié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connois Monseigneur; les prieres & les recommandations ne font qu'aggraver dans son esprit la faute d'un Ecclésiastique. Il n'y a pas long-tems que je lui ai ouï dire à lui-mê-

me : Plus, disoit-il, un Prêtre qui est tombé dans l'irrégularité engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, & plus j'ai de sévérité. Cela est fâcheux, reprit le Maître d'Hôtel; & mon ami seroit bien embarrassé, s'il n'avoit pas une bonne main. Heureusement, il écrit à ravir, & il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantoit, valoit mieux que la mienne. Le Licentié qui en avoit sur lui, m'en montra une page, que j'admirai. Il sembloit que ce fut une exemple de Maître Ecrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui seroit utile : Que je ne m'expliquois pas dans ce moment, mais que le lendemain, je lui en dirois davantage. Le Licentié à qui le Maître d'Hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déja été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût; & dès le jour même j'y travaillai de la maniere que je vais le dire. J'étois seul avec l'Archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon Patron en parut char-

mé. Alors profitant de l'occasion : Monſeigneur, puiſque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je ſouhaiterois du moins qu'elles fuſſent écrites comme cela.

Je ſuis ſatisfait de ton écriture, me répondit le Prélat, mais je t'avoüe que je ne ſerois pas fâché d'avoir de cette main-là une copie de mes ouvrages. Votre Grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint ſi bien, eſt un Licentié de ma connoiſſance. Il ſera d'autant plus ravi de vous faire ce plaiſir, qu'il pourra par ce moyen intéreſſer vôtre clémence à le tirer de la triſte ſituation où il a le malheur de ſe trouver préſentement.

Le Prélat ne manqua pas de demander comment ſe nommoit ce Licentié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il eſt au déſeſpoir de s'être attiré votre diſgrace. Ce Garcias, interrompit-il, a, ſi je ne me trompe, été Aumônier dans un Couvent de filles; il a encouru les Cenſures Eccléſiaſtiques. Je me ſouviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne ſont pas fort bonnes. Monſeigneur, interrompis-je, à mon tour, je n'entreprendrai point de le juſtifier, mais

je sçais quil a des ennemis. Il prétend que les Auteurs des Mémoires que vous avez vûs, se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices, qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'Archevêque. Il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti; enfin à tout péché miséricorde. Amene-moi ce Licentié, je leve l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévéres, rabattent de leur séverité, quand leur plus cher interêt s'y oppose. L'Archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites, ce qu'il avoit refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au Maître d'Hôtel, qui la fit sçavoir à son ami Garcias. Ce Licentié, dès le jour suivant, vint me faire des remercimens proportionnés à la grace obtenuë. Je le présentai à mon Maître, qui se contenta de lui faire une légère réprimande, & lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquitta si bien qu'il fut rétabli dans son Ministere. Il obtint même la Cure de Gabie, gros Bourg aux environs de Grenade. Ce qui

prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.

CHAPITRE IV.

L'Archevêque tombe en apopléxie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, & de quelle façon il en sort.

TANDIS que je rendois ainsi service aux uns & aux autres, D. Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. J'allai voir ce Seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon Oncle l'Archevêque. Je suis charmé de ce grand Prélat, lui répondis-je, & je dois l'être. Outre que c'est un Seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnoître Il ne m'en falloit pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du Seigneur Don César & de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-être séparés pour jamais.

La Fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, & je sentis dans ce moment-là que j'aimois tant Don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'Archevêque, & les belles esperances qu'il m'avoit données, pour m'en retourner au Château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'apperçut des mouvemens qui m'agitoient, & m'en sçut si bon gré, qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce Cavalier fut parti: dans le tems de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude allarme au Palais Episcopal; l'Archevêque tomba en apopléxie. On le secourut si promptement, & on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après, il n'y paroissoit plus: mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la premiere homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit de celle-là aux autres assez sensible pour conclurre que l'Orateur commençoit à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux sçavoir à quoi m'en

tenir. Oh ! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon Prélat se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut, ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une Rhétorique de Régent usé, une Capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plûpart des Auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'éxaminer, se disoient tout bas les uns aux autres: voilà un sermon qui sent l'apopléxie. Allons, Monsieur l'arbitre des Homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous sçavez ce qu'il en arriveroit; vous seriez biffé de son Testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur Legs que la Bibliothèque du Licentié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissoit, me paroissoit délicat à donner. Je jugeois qu'un Auteur entêté de ses Ouvrages pourroit le recevoir mal : mais re-

jettant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir éxigé de moi d'une maniere si pressante. Ajoûtons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, & de lui faire avaler la pillule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquois davantage à garder le silence, qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose; je ne sçavois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'Orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, & si l'on étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admiroit toujours ses homélies: mais qu'il me sembloit que la derniere n'avoit pas si bien que les autres, affecté l'Auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque * ? Non, Monseigneur, lui répartis-je, non. Ce ne sont pas des Ouvrages tels que les vôtres, que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins puisque vous m'avez re-

* *Grand Critique du tems de Ptolomée Philadelphe.*

commandé

commandé d'être franc & sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon Maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette Piéce n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il, je vous parois baisser, n'est-ce pas. Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est tems que je songe à la retraite. Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, & je la supplie très-humblement de ne me point sçavoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche. Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la duppe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuſter les choſes; mais le moyen d'appaiſer un Auteur irrité, & de plus un Auteur accoutumé à s'entendre loüer. N'en parlons plus, dit-il, mon Enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je nai jamais composé de meilleure homélie, que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon eſprit, graces au Ciel, n'a encore rien perdu de ſa vigueur. Déſormais je choiſirai mieux mes Confidens. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, pourſuivit-il, en me pouſſant par les épaules hors de ſon cabinet, allez dire à mon Tréſorier qu'il vous compte cent ducats, & que le Ciel vous conduiſe avec cette ſomme. Adieu, Monſieur Gil Blas: Je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités avec un peu plus de goût.



CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'Archevêque lui eût donné son congé. Par quel hazard il rencontra le Licentié qui lui avoit tant d'obligation ; & quelles marques de reconnoissance il en reçut.

JE sortis du cabinet en maudissant le caprice ou pour mieux dire la foiblesse de l'Archevêque, & plus en colere contre lui, qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes graces. Je doutai même quelque tems si j'irois toucher mes cent ducats, mais après y avoir bien reflèchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon Prélat. A quoi je me promettois bien de ne pas manquer, toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au Trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son Maître & moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu, Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible

à mon malheur. Pendant que je lui en fai-ſois le récit, je remarquois que la dou-leur s'imprimoit ſur ſon viſage. Malgré tout le reſpect qu'il devoit à l'Archevê-que, il ne pût s'empêcher de le blâmer. Mais comme dans la colère où j'étois, je jurai que le Prélat me le payeroit, & que je réjouirois toute la Ville à ſes dépens, le ſage Melchior me dit : croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plûtôt vo-tre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours reſpecter les perſonnes de qualité, quelque ſujet qu'ils ayent de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats Seigneurs, qui ne méritent guère qu'on ait de la conſidération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les crain-dre.

Je remerciai le vieux valet de cham-bre du bon conſeil qu'il me donnoit, & je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joſeph Navarro mon neveu. Il eſt Chef d'Office chez le Seigneur D. Baltazar de Zuniga, & j'oſe vous dire que c'eſt un garçon digne de votre amitié Il eſt franc, vif, officieux, prévenant. Je ſouhaite que vous faſſiez connoiſſance enſemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas

d'aller voir ce Joseph Navarro, si-tôt que je serois à Madrid où je comptois bien de retourner. Ensuite, je sortis du Palais Episcopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serois peut-être parti sur le champ pour Tolède, mais je l'avois vendu dans le tems de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus besoin. Je pris le parti de loüer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, & de me rendre après cela auprès du Comte de Polan.

Comme l'heure du dîné approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque Auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, & qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, & je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressembloit assez à un réfectoire. Dix à douze hommes assis à une longue table couverte d'une nappe mal-propre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre tems sans doute m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'é-

tois alors si piqué contre l'Archevêque, que la frugalité de mon Auberge me paroissoit préférable à la bonne chere qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas, & raisonnant en Docteur de Valladolid; malheur, disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ! Je loüois dans ma mauvaise humeur des Aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le tems que j'expédiois mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le Licentié Louis Garcias, devenu Curé de Gabie de la maniere que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la Salle. Du moment qu'il m'apperçût, il vint me saluer d'un air empressé, ou plûtôt, en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joye excessive. Il me serra entre ses bras, & je fus obligé d'essuyer un nouvel & très-long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se plaça près de moi en me disant : Oh vive Dieu, mon

cher Patron, puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire. Mais comme il n'y a pas de bon vin dans cette Auberge, je vous menerai, s'il vous plait, après notre petit dîné dans un endroit où je vous regalerai d'une bouteille de Lucene des plus secs, & d'un muscat de Foncaral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche. Ne me refusez pas, je vous prie cette satisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous posseder quelques jours seulement dans mon Presbytere de Gabie. Vous y seriez reçû comme un généreux Mécene à qui je dois la vie aisée & tranquile que j'y mène.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui porta sa portion. Il se mit à manger sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flâteur. Je saisis ce tems-là pour parler à mon tour; & comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le Maître d'Hôtel, je ne lui fis pas un mystere de ma sortie de l'Archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrace qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se seroit pas attendu à

l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'Archevêque; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Au contraire, il devint froid & rêveur, acheva de dîner sans me dîre une parole, puis se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, & disparut. L'ingrat ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude, & le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : hola ho, sage Aumônier de Religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucene dont vous m'avez fait fête.

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir joüer les Comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jetta la vûe d'une Actrice, & de ce qu'il en arriva.

GARCIAS n'étoit pas hors de la Salle; qu'il y entra deux Cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir

auprès de moi. Ils commencerent à s'entretenir des Comédiens de la Troupe de Grenade, & d'une Comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette piéce, suivant leur discours, faisoit grand bruit dans la Ville. Il me prit envie de l'aller voir répréſenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la Comédie, depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'Archevêché, où ce spectacle étoit frappé d'anathême, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. Les homélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la Salle des Comédiens, lorsqu'il en fut tems, & j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la piéce, avant qu'elle commençât, & je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vû un ouvrage mieux écrit, disoit-on à ma droite ? le pitoyable stile, s'écrioit-on à ma gauche ! En vérité s'il y a bien de mauvais Auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais Critiques. Et quand je pense au dégoût que les Poëtes Dramatiques ont à essuyer, je m'é-

tonne qu'il y en ait d'aſſez hardis pour braver l'ignorance de la multitude & la cenſure dangéreuſe des demi-ſçavans qui corrompent quelquefois le jugement du Public.

Enfin le *Gracioſò* ſe préſenta pour ouvrir la Scéne. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général. Ce qui me fit connoître que c'etoit un de ces Acteurs gâtés, à qui le parterre pardonne tout. Effectivement ce Comédien ne diſoit pas un mot, ne faiſoit pas un geſte, ſans s'attirer des applaudiſſemens. On lui marquoit trop le plaiſir que l'on prenoit à le voir. Auſſi en abuſoit-il. Je m'apperçus qu'il s'oublioit quelquefois ſur la ſcêne, & mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en ſa faveur. Si on l'eut ſifflé, au lieu de l'applaudir, on lui auroit ſouvent rendu juſtice.

On battit auſſi des mains à la vûë de quelques autres Acteurs & particulierement d'une Actrice qui faiſoit un rôle de ſuivante. Je m'attachai à la conſidérer, & il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer qu'elle fut ma ſurpriſe, quand je reconnus en elle Laure, ma chere Laure que je croyois encore à

Madrid auprès d'Arſenie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ſes traits, le ſon de ſa voix, tout m'aſſuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme ſi je me fuſſe défié du rapport de mes yeux, & de mes oreilles, je demandai ſon nom à un Cavalier qui étoit à côté de moi. Hé! de quel pays venez-vous, me dit-il? Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puiſque vous ne connoiſſez pas la belle Eſtelle.

La reſſemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure en changeant d'état, avoit auſſi changé de nom; & curieux de ſçavoir ſes affaires, (car le Public n'ignore guère celles des perſonnes de Théâtre,) je m'informai du même homme ſi cette Eſtelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un grand Seigneur Portugais, nommé le Marquis de Marialva, qui faiſoit beaucoup de dépenſe pour elle. Il m'en auroit dit davantage, ſi je n'euſſe pas craint de le fatiguer de mes queſtions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce Cavalier venoit de m'apprendre, que de la Comédie; & qui m'eût demandé le ſujet de la Piéce quand je ſortis,

m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, & je me promettois bien d'aller chez cette Actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit. J'avois lieu de penser que ma vûë ne lui feroit pas grand plaisir dans la situation brillante où étoient ses affaires. Je jugeois même qu'une si bonne Comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien ne pas faire semblant de le connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas, (car on n'en faisoit pas d'autres dans mon Auberge,) je me retirai dans ma chambre, très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, & je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la Maîtresse d'un grand Seigneur, ne devoit pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire razer, poudrer & parfumer. Je voulois me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnat pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, & me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'Hôtel





des Comédiens ; elle logeoit dans une grande maiſon où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme ſouhaitoit de parler à la Dame Eſtelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, & j'entendis auſſitôt ſa Maîtreſſe, qui lui dit d'un ton de voix fort élevé : Qui eſt-il ce jeune homme? Que me veut-il? qu'on le faſſe entrer.

Je jugeai par-là que j'avois mal pris mon tems. Que ſon amant Portugais étoit à ſa toilette, & qu'elle ne parloit ſi haut, que pour lui perſuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des meſſages ſuſpects. Ce que je penſois étoit véritable. Le Marquis de Marialva paſſoit avec elle preſque toutes les matinées. Ainſi je m'attendois à un mauvais compliment, lorſque cette originale Actrice me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant comme par enthouſiaſme : Ah ! mon frere, eſt-ce vous que je vois ? A ces mots, elle m'embraſſa à pluſieurs repriſes. Puis ſe tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez ſi en votre préſence je cede à la force du ſang. Après trois ans d'abſence, je ne puis revoir un frere que j'aime tendrement, ſans

lui donner des marques de mon amitié. Hé bien, mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille. Dans quel état l'avez-vous laissée ?

Ce discours m'embarrassa d'abord : mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure, & secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scêne que nous allions joüer tous deux : Graces au Ciel, ma sœur, nos parens sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir Comédienne à Grenade : mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous sçavez, que mon Pere crut m'établir avantageusement, en me donnant au Capitaine Don Antonio Coëllo, qui m'amena des Asturies à Madrid, où il avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés. Il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un Cavalier qui s'étoit avisé de faire quelque attention à moi. Le Cavalier appartenoit à des personnes de qualité, qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari qui n'en avoit guère, se sauva en Catalogne, avec tout ce qui se trouva

au logis de pierreries & d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, & perd enfin la vie dans la Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce tems-là, une terre que nous avions pour tout bien, fut confisquée, & je devins une Doüairiere des plus minces. A quoi me résoudre dans une si fâcheuse extrémité ? Une jeune veuve qui a de l'honneur, se trouve bien embarrassée. Il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurois-je fait ? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée, pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer ? Je me suis fait Comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire, lorsque j'entendis Laure finir ainsi son Roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, & même je lui dis d'un air grave : Ma Sœur, j'approuve votre conduite, & je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le Marquis de Marialva qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plût à la veuve de Don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade, ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois : mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'Archevêché, & de quelle façon j'en étois sorti. Ce qui divertit infiniment le Seigneur Portugais. Il est vrai que malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'Archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure qui s'imaginoit que je composois une fable, à son exemple, faisoit des éclats de rire, qu'elle n'auroit pas faits, si elle eût sçû que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussi-tôt me retirer pour aller dîner à mon Auberge. Mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frere, me dit-elle ? Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus long-tems dans une chambre garnie. Je prétens que

vous mangiez dans ma maison, & que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir. Il y a ici un lit pour vous.

Le Seigneur Portugais à qui peut-être cette hospitalité ne faisoit pas plaisir, prit alors la parole, & dit à Laure : Non, Estelle, vous n'êtes pas logée ici assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frere, ajouta-t-il, me paroît un joli garçon, & l'avantage qu'il a de vous toucher de si près, m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes Sécretaires que je chérirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi, j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cens ducats d'appointemens ; & si dans la suite, j'ai sujet, comme je l'espere, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son Archevêque.

Les remercimens que je fis là-dessus au Marquis, furent suivis de ceux de Laure, qui enchérirent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il ; c'est une affaire finie. En achevant ces paroles, il salua sa Princesse de Théâ-

tre, & fortit. Elle me fit auſſi-tôt paſſer dans un cabinet, où ſe voyant ſeule avec moi: J'étoufferois, s'écria-t-elle, ſi je réſiſtois plus long-tems à l'envie que j'ai de rire. Alors elle ſe renverſa dans un fauteüil, & ſe tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impoſſible de ne pas ſuivre ſon exemple, & quand nous nous en fûmes bien donné: Avoüe Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de joüer une plaiſante Comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénoüement. J'avois deſſein ſeulement de te ménager une table & un logement, & pour te les offrir avec bienſéance, je t'ai fait paſſer pour mon frere. Je ſuis ravie que le hazard t'ait préſenté un ſi bon poſte. Le Marquis de Marialva eſt un Seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, pourſuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçû ſi gracieuſement un homme qui quitte ſes amis, ſans leur dire adieu. Mais je ſuis de ces bonnes pâtes de filles qui revoyent toujours avec plaiſir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impoliteſſe, & je lui en demandai

pardon ; après quoi elle me conduisit dans une Salle à manger très-propre. Nous nous mîmes à table ; & comme nous avions pour témoins une femme de chambre, & un laquais, nous nous traitâmes de frere & de sœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure se livrant à toute sa gayeté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidele rapport ; & quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son Histoire dans ces termes.

CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.

JE vais te conter le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événemens. Arsénie ma Maitresse, plus fatiguée que

dégoûtée du monde, abjura le Théâtre; & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora en monnoies étrangeres. Nous eumes bientôt fait des connoissances dans cette Ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre Château.

Dans un de ces petits voyages Don Felix Maldonado, fils unique du Corrégidor me vit par hazard, & je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins, & pour ne te rien céler, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le Cavalier n'avoit pas vingt ans. Il étoit beau comme l'amour même, fait à peindre, & plus séduisant encore par ses manieres galantes & généreuses, que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grace, & avec tant d'instance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pûs me défendre de l'accepter. Je ne me sentois pas d'aise d'avoir un Galant si aimable: mais quelle imprudence aux Grisettes de s'attacher aux enfans de famille, dont les Peres ont de l'autorité! Le Corrégidor le plus sévére de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en pré-

venir les ſuites. Il me fit enlever par une troupe d'Alguazils, qui me menérent malgré mes cris, à l'Hôpital de la Pitié.

Là, ſans autre forme de procès, la Supérieure me fit ôter ma bague & mes habits, & revêtir d'une longue robe de ſerge griſe, ceinte par le milieu d'une large courroye de cuir noir, d'où pendoit un roſaire à gros grains, qui me deſcendoit juſqu'aux talons. On me conduiſit après cela dans une ſalle, où je trouvai un vieux Moine, de je ne ſçais quel ordre, qui ſe mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la Dame Léonarde t'exhorta dans le ſoûterrain à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux perſonnes qui me faiſoient enfermer, qu'elles m'avoient rendu un grand ſervice, en me retirant des filets du Démon, dans leſquels j'étois malheureuſement engagée. J'avoüerai franchement mon ingratitude; bien loin de me ſentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaiſir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je paſſai huit jours à me déſoler. Mais le neuviéme, (car je comptois juſqu'aux minutes,) mon ſort parut vouloir chan-

ger de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'œconome de la Maison; personnage à qui tout étoit soumis : la Supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son œconomat qu'au Corrégidor, de qui seul il dépendoit, & qui avoit une entière confiance en lui. Il se nommoit Don Pedro Zendono; & le Bourg de Salsedon en Biscaye l'avoit vû naître. Represente-toi un grand homme pâle & décharné, une figure à servir de modéle pour peindre le bon Larron. A peine paroissoit-il regarder les Sœurs. Tu n'as jamais vû de face si hypocrite, quoique tu ayes demeuré à l'Archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le Seigneur Zendono, qui m'arrêta, en me disant : Consolez-vous, ma fille : je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, & il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairoit sur un texte si laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginois bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, & que ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indi-

gnité, Il vouloit me servir auprès du Corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage dont il me fit confidence quelques jours après : Ma chere Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre ; mais je ne suis plus à moi, & je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'ame. Je prétens dès demain vous tirer de votre prison, & vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre Libérateur.

Je pensai m'évanouïr de joye à ces paroles de Zendono, qui jugeant par mes remercimens que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la Supérieure qu'il avoit ordre de me mener au Corrégidor, qui étoit à une maison de plaisance à deux lieuës de la Ville, & il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste, tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tous

Domeſtiques qu'un valet qui conduiſoit la chaiſe, & qui étoit entiérement dévoué à l'œconome. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontieres de Portugal, où nous arrivâmes en moins de tems qu'il n'en falloit au Corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, & mettre ſes Levriers ſur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biſcayen, me fit prendre un habit de Cavalier, dont il avoit eu la précaution de ſe pourvoir; & me comptant embarquée avec lui, il me dit dans un hôtellerie où nous allâmes loger: Belle Laure, ne me ſçachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le Corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre Patrie, comme deux criminels à qui l'Eſpagne ne doit point accorder d'azile. Mais, ajoûta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de ſon reſſentiment dans ce Royaume étranger, quoiqu'il ſoit maintenant ſoumis à la Domination Eſpagnole. Nous y ſerons du moins plus en ſûreté que dans notre Pays. Laiſſez-vous perſuader, mon Ange. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous

établir

établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du Saint Office, & à l'ombre de ce Tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquiles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un Chevalier qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux Infantes pour la gloire de la Chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, & plus encore sur ma misere. Cependant quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je rejettai fièrement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que de mon côté, j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée; je ne me sentois point de goût pour lui, & je ne le croyois pas riche. Mais lorsque revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, & qu'il me fit voir réellement que son œconomat l'avoit mis en fonds pour long-tems, je ne le cele pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouïe de l'or & des pierreries qu'il étala devant moi; & j'éprouvai que l'intérêt sçait faire des métamorphoses, aussi-bien que l'Amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec

prit la forme d'une taille fine ; ſon teint pâle me parut d'un beau blanc ; je donnai un nom favorable juſqu'à ſon air hypocrite. Alors j'acceptai ſans répugnance ſa main devant le Ciel qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela, il n'eut plus de contradiction à eſſuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager, & Coïmbre vit bien-tôt dans ſes murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme aſſez propres, & me fit préſent de pluſieurs diamans, parmi leſquels je reconnus celui de Don Felix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes les pierres précieuſes que j'avois vûës, & pour être perſuadée que je n'avois pas épouſé un rigide obſervateur du ſeptiéme article du Décalogue. Mais me conſidérant comme la cauſe premiere de ſes tours de main, je les lui pardonnois. Une femme excuſe juſqu'aux mauvaiſes actions que ſa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eut paru un méchant homme !

Je fus aſſez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avoit toujours des manieres galantes, & ſembloit m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'a-

mitié qu'il me donnoit, n'étoient que de fausses apparences. Le fourbe me trompoit, & me préparoit le traitement que toute fille séduite par un malhonnête homme doit attendre de lui. Un matin, à mon retour de la Messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles. Les meubles, & jusques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zendono & son fidele valet avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la Maison avoit été fait & parfait. De maniere qu'avec le seul habit dont j'étois vêtuë, & la bague de Don Felix qu'heureusement j'avois au doigt, je me vis comme une autre Ariane abandonnée par un ingrat. Mais je t'assure que je ne m'amusai point à faire des Elégies sur mon infortune. Je bénis plûtôt le Ciel de m'avoir délivré d'un scélerat, qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la Justice. Je regardai le tems que nous avions passé ensemble; comme un tems perdu que je ne tarderois guère à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, & m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurois trouvé de reste; mais soit que j'ai-

masse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un Joüaillier, qui me compta la valeur de mon brillant en especes d'or, & je partis avec une vieille Dame Espagnole qui alloit à Séville dans une chaise roulante.

Cette Dame, qui s'appelloit Dorothée, revenoit de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, & s'en retournoit à Séville, où elle faisoit sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle & moi, que nous nous attâchâmes l'une à l'autre dès la premiere journée; & notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la Dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoissance. Je n'ai jamais vû de femme d'un meilleur caractere. On jugeoit encore à ses traits & à la vivacité de ses yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien des guittarres. Aussi étoit-elle veuve de plusieurs maris de noble race, & vivoit honorablement de ses doüaires.

Entr'autres excellentes qualités, elle avoit celle d'être très-compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zendono: Les chiens d'hommes, dit-elle d'un ton à faire juger qu'elle avoit rencontré en son chemin quelque œconome! Les misérables! Il y a comme cela dans le monde des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chere enfant, continua-t-elle, c'est que suivant votre récit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre mariage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur, quand vous en trouverez l'occasion.

Je sortois tous les jours avec Dorothée pour aller à l'Eglise, ou bien en visite d'amie; c'étoit le moyen d'avoir bientôt quelque avanture. Je m'attirai les regards de plusieurs Cavaliers. Il y en eut qui voulurent sonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse; mais les uns n'avoient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, & les autres n'avoient pas

encore pris la robe virile. Ce qui suffisoit pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en sçavois les conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie à Dorothée & à moi d'aller voir joüer les Comédiens de Séville. Ils avoient affiché qu'ils réprésenteroient *La famosa Comedia : El Embaxador de Sirmismo*, composée par Lope de Vega Carpio.

Parmi les Actrices qui parurent sur la scéne, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjoüie que tu as vûë femme de chambre de Florimonde, & avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je sçavois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans ; mais j'ignorois qu'elle fût Comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la Piéce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la réprésentoient, & qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi qui suis une rieuse, je t'avouërai qu'un Acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendois, étant arrivé, c'est-à-dire la fin de *Famosa*

Comedia, nous allâmes ma veuve & moi derrière le théâtre, où nous apperçûmes Phénice qui faisoit la toute aimable, & écoutoit en minaudant le doux ramage d'un jeune oiseau, qui s'étoit apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Si-tôt qu'elle m'eût remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, & me fit toutes les amitiés imaginables. De mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joye que nous avions de nous revoir; mais le tems & le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, & particulierement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice, & de lui faire questions sur questions. Dieu sçait si je fus paresseuse à me lever, pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit. Elle étoit logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en

entrant, & que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un Corridor, le long duquel régnoient dix à douze petites chambres, séparées seulement par des cloisons de sapin, & occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte, que Phénice à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le tems de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos avantures de part & d'autre, nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre; car enfin, me dit-elle, il faut bien faire quelque chose. Il n'est pas permis à une personne de ton âge d'être inutile dans la société. Je lui répondis que j'avois résolu, en attendant mieux de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fy donc, s'écria mon amie, tu n'y penses pas! Est-il possible, ma mignone, que tu ne sois pas encore dégoûtée

la servitude ? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres ? De respecter leurs caprices ; de t'entendre gronder ; en un mot d'être esclave ? Que n'embrasse-tu plûtôt à mon exemple, la vie comique ? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui manquent de bien & de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la Noblesse & la Bourgeoisie ; une condition libre & affranchie des bienséances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous sont payés en espèces par le Public qui en posséde le fonds. Nous vivons toujours dans la joye, & dépensons notre argent comme nous le gagnons.

Le Théâtre, poursuivit-elle, est favorable sur-tout aux femmes. Dans le tems que je demeurois chez Florimonde, j'en rougis quand j'y pense, j'étois reduite à écouter les Gagistes de la Troupe du Prince ; pas un honnête homme ne faisoit attention à ma figure. D'où vient cela ? C'est que je n'étois point en vûë. Le plus beau tableau qui n'est pas dans son jour, ne frappe point. Mais depuis que je suis sur mon pied d'estal, c'est-à-dire sur la scène, quel changement !

Je vois à mes trousses la plus brillante jeunesse des Villes par où nous passons. Une Comédienne a donc beaucoup d'agrément dans son métier. Si elle est sage, je veux dire que si elle ne favorise qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde, on loüe sa retenuë; & lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris, quand elle convole en troisiémes nôces. On diroit qu'elle blesse la délicatesse des hommes; au lieu que l'autre semble devenir plus précieuse, à mesure qu'elle grossit le nombre de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de Seigneur.

A qui dites-vous cela, interrompis-je en cet endroit? Pensez-vous que j'ignore ces avantages? Je me les suis souvent représentés, & je ne t'en fais pas mystere, ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la Comédie; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, & je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie. Elle n'a pas été contente de moi. Cela m'a dégoutée du métier, Tu n'es pas

difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sçais-tu pas que ces grandes Actrices-là sont ordinairement jalouses ? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en rapporterois pas là dessus à Arsénie. Elle n'a pas été sincère. Je te dirai moi, sans flaterie, que tu es née pour le Théâtre. Tu as du naturel; l'action libre & pleine de grace: le son de la voix doux, une bonne poitrine, & avec cela un minois. Ah! friponne, que tu charmeras de Cavaliers, si tu te fais Comédienne.

Elle me tint encore d'autres discours séduisans, & me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eût entenduë, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissemens, & me mit au-dessus de toutes les Actrices de Madrid. Après cela je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte & convaincuë de jalousie & de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un sujet tout admirable. Deux Comédiens qui arrivérent dans le moment, & devant

qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avois déjà récités, tombérent dans une eſpéce d'extaſe, d'où ils ne ſortirent que pour me combler de louanges. Sérieuſement, quand ils ſe ſeroient défiés tous trois à qui me loüeroit davantage, ils n'auroient pas employé d'expreſſions plus hyperboliques. Ma modeſtie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque choſe, & voilà mon eſprit tourné du côté de la Comédie.

Oh ça, ma chere, dis-je à Phénice, c'en eſt fait. Je veux ſuivre ton conſeil, & entrer dans ta troupe, ſi elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie transportée de joye, m'embraſſa, & ſes deux Camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle, de me voir ces ſentimens. Nous convînmes que le jour ſuivant, je me rendrois au théâtre dans la matinée, & ferois voir à la troupe aſſemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuſe de moi chez Phénice, tous les Comédiens en jugérent encore plus favorablement, lorſque j'eus dit en leur préſence une vingtaine de vers ſeu-

lement. Ils me reçûrent volontiers dans leur Compagnie. Après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, & si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scéne pour la premiere fois. Quels battemens de mains! quels éloges! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville pour y ajoûter foy. Je devins l'entretien de toute la Ville qui pendant trois semaines entieres vint en foule à la Comédie; de sorte que la Troupe rappella par cette nouveauté le Public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une maniere qui charma tout le monde. Or, débuter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant & dernier enchérisseur. Vingt Cavaliers de toutes sortes d'âges & de conditions, s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune

& le plus joli ; mais nous ne devons nous autres consulter que l'interêt & l'ambition, lorsqu'il s'agit de nous établir. C'est une regle de théâtre. C'est pourquoi Don Ambrosio de Nisana, homme déjà vieux & mal fait, mais riche, généreux & l'un des plus puissans Seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loüa une belle maison, la meubla très-magnifiquement, me donna un bon Cuisinier, deux Laquais, une Femme de chambre & mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsénie n'avoit été dans un état plus brillant.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soûtenir. Je me parus tout à coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de tems le néant & la misère, d'où un caprice de Seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère : Les applaudissemens du Public, les discours flateurs que j'entendois de toutes parts, & la passion de Don Ambrosio, m'inspirérent une vanité qui alla

jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité. Et devenant aussi avare de regards agaçans, que j'en avois jusqu'alors été prodigue; je résolus de n'arrêter ma vûë que sur des Ducs, des Comtes & des Marquis.

Le Seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis. De mon côté, j'avois soin d'assembler les plus amusantes de nos Comédiennes, & nous passions une bonne partie de la nuit à rire & à boire. Je m'acommodois fort d'une vie si agréable; mais elle ne dura que six mois. Les Seigneurs sont sujets à changer. Sans cela, ils seroient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune Coquette Grenadine qui venoit d'arriver à Séville avec des graces & le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis pour remplir sa place un Cavalier de vingt-deux ans, Don Loüis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans doute, & tu auras raison, pourquoi je pris pour amant

un ſi jeune Seigneur, moi qui ſçavois que le commerce de cette ſorte de galants eſt dangéreux. Mais outre que Don Louis n'avoit plus ni pere ni mere, & qu'il jouiſſoit déja de ſon bien ; je te dirai que ces commerces ne ſont à craindre que pour les filles d'une condition ſervile, ou pour de malheureuſes avanturieres. Les femmes de notre profeſſion ſont des perſonnes titrées. Nous ne ſommes point reſponſables des effets que produiſent nos charmes. Tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes ſi fortement l'un à l'autre, d'Alcacer & moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laiſſâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il ſembloit qu'on eût jetté un ſort ſur nous. Ceux qui ſçavoient notre intelligence, nous croyoient les plus heureux amans du monde ; & nous en étions peut-être les plus malheureux. Si Don Louis avoit une figure toute aimable, il étoit en même tems ſi jaloux, qu'il me déſoloit à chaque inſtant par d'injuſtes ſoupçons. Il ne me ſervoit de rien pour m'accommoder à ſa foibleſſe,

de me contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme, sa défiance ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Si j'étois sur la scène, je lui semblois en joüant lancer des œillades agaçantes sur quelque jeune Cavalier, & il m'accabloit de reproches. En un mot, nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister. La patience nous échapa de part & d'autre, & nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous. Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joye dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette avanture, je suis bien en garde contre l'Amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point à nous de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce tems-là de l'occupation à la Renommée. Elle ré-

pandoit par-tout que j'étois un Actrice inimitable. Sur la foi de cette Déesse, les Comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur Troupe. Et pour me faire connoître que la propofition n'étoit pas à rejetter, ils m'envoyérent un état de leurs frais journaliers & de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Auffi, je l'acceptai, quoique dans le fonds, je fuffe fâchée de quitter Phénice & Dorothée que j'aimois autant qu'une femme eft capable d'en aimer d'autres. Je laiffai la premiere à Séville occupée à fondre la vaiffelle d'un petit Marchand Orfévre qui vouloit par vanité avoir une Comédienne pour Maîtreffe. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au Théâtre, je changeai par fantaifie le nom de Laure en celui d'Eftelle; & c'eft fous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureufement qu'à Séville, & je me vis bientôt environnée de foupirans. Mais n'en voulant favorifer aucun qu'à bonnes enfeignes, je gardai avec eux une retenuë qui leur jetta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la duppe d'une

conduite qui ne menoit à rien, & qui ne m'étoit pas naturelle, j'allois me déterminer à écouter un jeune Oydor de race Bourgeoiſe qui fait le Seigneur en vertu de ſa charge, d'une bonne table & d'un équipage, quand je vis pour la premiere fois le Marquis de Marialva. Ce Seigneur Portugais qui voyage en Eſpagne par curioſité, paſſant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la Comédie. Je ne jouois point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les Actrices qui s'offrirent à ſes yeux. Il en trouva une à ſon gré. Il fit connoiſſance avec elle dès le lendemain, & il étoit prêt de paſſer bail, lorſque je parus ſur le Théâtre. Ma vûë & mes minauderies firent tout-à-coup tourner la giroüette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité, comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plû à ce Seigneur, je n'épargnai rien pour le lui ſouffler, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je ſçais bien qu'elle m'en veut du mal; mais je n'y ſçaurois que faire. Elle devroit ſonger que c'eſt une choſe ſi naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre ſcrupule.

CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les Comédiens de Grenade firent à Gil Blas, & d'une nouvelle reconnoissance qui se fit dans les foyers de la Comédie.

DANS le moment que Laure achevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille Comédienne de ses voisines qui venoit la prendre en passant pour aller à la Comédie. Cette vénérable héroine de Théâtre eut été propre à jouer le personnage de la Déesse Cotys. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frere à cette figure surannée, & là-dessus grands complimens de part & d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'Oeconome que je la rejoindrois au Théâtre, aussi-tôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le Marquis de Marialva dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise à un grand hôtel

garni, où mon nouveau Maître étoit logé. Je rencontrai à la porte son Intendant, qui me demanda si je n'étois point le frere de la Dame Estelle. Je répondis qu'oüi. Soyez donc le bien venu, reprit-il, Seigneur Cavalier. Le Marquis de Marialva dont j'ai l'honneur d'être Intendant m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre. Je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, & entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire & deux chaises la remplissoient. C'étoit-là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon Conducteur. Mais en récompense, je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clef, & je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela que le Seigneur Portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, & qu'il donnoit à chaque Domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, & j'appris que les gens du Marquis étoient d'heureux fainéans. Après

un entretien assez court, je quittai l'Intendant pour aller retrouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevois de ma nouvelle condition.

Si-tôt que j'arrivai à la porte de la Comédie, & que je me dis frere d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vû les Gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables Seigneurs de Grenade. Tous les Gagistes, Receveurs de marques & de contremarques que je rencontrai sur mon chemin, me firent de profondes révérences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au Lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers où je trouvai la troupe toute habillée, & prête à commencer. Les Comédiens & Comédiennes à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablérent d'embrassades, & les femmes à leur tour appliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge & de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils se mirent tous ensemble à me parler. Je ne pouvois suffire à leur répondre. Mais ma sœur vint à mon secours, & sa

langue exercée ne me laiſſa en reſte avec perſonne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des Acteurs & des Actrices. Il me fallut eſſuyer les civilités du Décorateur, des Violons, du Soufleur, du Moucheur & du Soû-Moucheur de chandelles : Enfin, de tous les Valets de Théâtre, qui ſur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me conſidérer. Il ſembloit que tous ces Gens-là fuſſent des Enfans trouvés qui n'avoient jamais vû de frere.

Cependant on commença la Piéce. Alors quelques Gentilhommes qui étoient dans les foyers, coururent ſe placer pour l'entendre ? Et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des Acteurs qui n'étoient pas ſur la Scène. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on appella devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je conſiderai avec attention le perſonnage qui le portoit, & il me ſembla que je l'avois vû quelque part. Je me le remis enfin, & le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre Comédien de Campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon Hiſtoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris auſſi-tôt en particulier, & je lui dis : je ſuis bien trompé, ſi vous n'êtes pas ce Seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeûner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid & Ségovie. J'étois avec un Garçon barbier. Nous portions quelques proviſions que nous joignîmes aux vôtres, & nous fîmes tous trois un petit repas qui fut aſſaiſonné de mille agréables diſcours. Zapata ſe mit à rêver quelques momens, enſuite il me répondit : Vous me parlez d'une choſe que j'ai peu de peine à me rappeller. Je revenois alors de débuter à Madrid, & je retournois à Zamora. Je me ſouviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en ſouviens bien auſſi, lui répliquai-je ; à telles enſeignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de Comédies. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez dans ce tems-là d'avoir une femme trop ſage. Oh ! je ne m'en plains plus à préſent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu, la Comere s'eſt bien corrigée de cela ! Auſſi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter ſur ce que ſa femme étoit devenuë raiſonnable ; lorſqu'il fut obligé

obligé de me quitter pour paroître sur la scène. Curieux de connoître sa femme, je mapprochai d'un Comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me disant! vous la voyez; c'est Narcissa; la plus jolie de nos Dames après votre sœur. Je jugeai que cette Actrice devoit être celle en faveur de qui le Marquis de Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vû son Estelle; & ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la piéce, je conduisis Laure à son domicile, où j'apperçus en arrivant plusieurs Cuisiniers, qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le Marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh! que non, reprit-elle; il va venir avec deux de ses amis & un de nos Messieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le sixiéme. Tu sçais bien que chez les Comédiennes les Sécretaires ont le privilége de manger avec leurs Maîtres. Il est vrai, lui dis-je; mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces Sécretaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de Confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi, je sortis de chez Laure

& gagnai mon Auberge, où je comptois d'aller tous les jours, puisque mon Maître n'avoit point de ménage.

CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, & de ce qui se passa entre eux.

JE remarquai dans la salle une espèce de vieux Moine vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui, je le saluai fort civilement; & il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance que je commençai à expédier avec beaucoup d'appetit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole: Pere, nous serions nous vûs par hazard ailleurs qu'ici, Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entiérement inconnu.

Il me répondit gravement : si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'avantures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui disje d'un air railleur, votre réverence donne dans la Métoposcopie. Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le Moine, & d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démenties. Je ne sçais pas moins la Chiromancie, & j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce Vieillard eut toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pûs m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, & continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vûë dans la salle, & s'être assuré que personne ne nous écoutoit ; Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles ; l'étude longue & pénible qu'elles demandent, décourage tous les sçavans qui y renoncent & qui les décrient de dépit de n'avoir pû les acquérir. Pour moi, je ne me suis point

rebuté de l'obſcurité qui les enveloppe ; non plus que des difficultés qui ſe ſuccedent ſans ceſſe dans la recherche des ſecrets chymiques & dans l'art merveilleux de tranſmuer les métaux en or.

Mais je ne penſe pas, pourſuivit-il en ſe reprenant, que je parle à un jeune Cavalier à qui mes diſcours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon ſçavoir faire vous diſpoſera mieux que tout ce que je pourrois dire, à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de ſa poche une phiole remplie d'une liqueur vermeille. Enſuite, il me dit : voici un élixir que j'ai compoſé ce matin des ſucs de certaines plantes diſtilés à l'alambic ; car j'ai employé preſque toute ma vie comme Démocrite, à trouver la propriété des ſimples & des minéraux. Vous allez éprouver ſa vertu. Le vin que nous buvons à notre ſoupé eſt très-mauvais. Il va devenir excellent. En même-tems, il mit deux gouttes de ſon élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui ſe boivent en Eſpagne.

Le merveilleux frappe l'imagination ; & quand une fois elle eſt gagnée, on ne ſe ſert plus de ſon jugement. Charmé

d'un si beau secret, & persuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : O mon Pere, pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez si vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science ! Le Ciel vous préserve de l'avoir jamais, interrompit le Vieillard, en poussant un profond soupir ! Vous ne sçavez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, & qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mene une vie errante, déguisé tantôt en Prêtre ou en Moine, & tantôt en Cavalier, ou en Paysan. Est-ce donc un avantage de sçavoir faire de l'or à ce prix-là ? Et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquilement ?



Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au Philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoutez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très-volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déja fait des observations sur vos traits. Voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques Lecteurs, qui peut-être à ma place en auroient fait autant. Il l'éxamina fort attentivement, & dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joye, & de la joye à la douleur ! Quelle succession bisarre de disgraces & de prospérités! mais vous avez déja éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à essuyer, & un Seigneur vous fera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, & sortit de l'Auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le Marquis de Marialva ne fût le Seigneur en

question ; & par conséquent rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais quand je n'y aurois pas vû la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au Moine une entiere créance, tant il s'étoit acquis par son élixir d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au Marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes Maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre Hôtel avec une gayeté que je ne puis exprimer. Jamais femme n'est sortie si contente de chez une Devineresse.

CHAPITRE X.

De la commission que le Marquis de Marialva donne à Gil Blas, & comment ce fidele Sécrétaire s'en acquitta.

LE Marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa Comédienne, & je trouvai dans son appartement ses valets de chambre qui jouoient à la prime en attendant son retour. Je fis connoissance avec

eux, & nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre Maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, & me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très-satisfait de sa soirée : comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu sçavoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il sera tems alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, & souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre, je n'ai besoin que de mes Valets de chambre.

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisoit plaisir, puisqu'il m'épargnoit la sujetion que j'aurois quelquefois désagréablement sentie, je laissai le Marquis dans son appartement, & me retirai à mon galetas. Je me mis au lit : mais ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagôre de rappeller le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions, ou pour nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentois pas la conscience assez nette, pour être content de moi.

Aussi, je me reprochai d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avois beau me dire pour m'excuser, que je n'avois pû honnêtement donner un démenti à une fille, qui n'avoit en vûë que de me faire plaisir, & qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supèrcherie. Peu satisfait de cette excuse, je répondois que je ne devois donc pas pousser les choses plus loin, & qu'il falloit que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un Seigneur, dont je payois si mal la confiance. Enfin, après un sévère examen je tombai d'accord avec moi-même que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guère.

De-là passant aux conséquences, je me répréséntai que je joüois gros jeu, en trompant un homme de condition, qui pour mes péchés, peut-être ne tarderoit guère à découvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jetta quelque terreur dans mon esprit; mais des idées de plaisir & d'intérêt l'eurent bien-tôt dissipée. D'ailleurs, la prophétie de l'homme à l'Elixir auroit suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images toutes agréables. Je me mis à faire des régles

d'Arithmetique, à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoûtois à cela les gratifications que je recevrois de mon Maître, & les mesurant à son humeur libérale, où plûtôt à mes desirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupit, & je m'endormis en bâtissant des Châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon Patron : mais comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il étoit tout seul : Gil Blas, me dit-il, hier au soir en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin : mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-tems, & assurez-là que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajoûta-t-il, en me mettant entre les mains une bourse avec une petite boête de chagrin, enrichie de

pierreries ; portez-lui mon portrait, & gardez cette bourſe, où il y a cinquante piſtoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déja pour vous. Je pris d'une main le portrait, & de l'autre la bourſe que je méritois ſi peu. Je courus ſur le champ chez Laure, en diſant dans l'excès de la joye qui me tranſportoit, Bon, la prédiction s'accomplit à vûë d'œil. Quel bonheur d'être frere d'une fille belle & galante ! C'eſt dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit & d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des perſonnes de ſa profeſſion, avoit coutume de ſe lever matin. Je la ſurpris à ſa toilette, où en attendant ſon Portugais, elle joignoit à ſa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des Coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Eſtelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des Etrangers, je puis à l'heure qu'il eſt manger avec mon Maître, puiſqu'il m'a honoré d'une commiſſion qui me donne cette prérogative, & dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaiſir de vous entretenir ce matin, comme il ſe l'étoit propoſé. Mais pour vous en conſoler, il ſoupera ce ſoir avec vous, & il vous en-

voye ſon portrait qui me paroît avoir quelque choſe encore de plus conſolant.

Je lui remis auſſi-tôt la boête, qui par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjoüit infiniment la vûë. Elle l'ouvrit, & l'ayant fermée, après avoir conſideré la peinture par maniere d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, & me dit en ſoûriant: Voilà des copies que les femmes de Théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris enſuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourſe de cinquante piſtoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce Seigneur commence par où même il eſt rare que les autres finiſſent. C'eſt à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce préſent; le Marquis ne me l'a fait qu'à cauſe de la fraternité. Je voudrois, répliqua-t-elle, qu'il t'en fit de ſemblables chaque jour. Je ne puis te dire juſqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier inſtant que je t'ai vû, je me ſuis attachée à toi par un lien ſi fort, que le tems n'a pû le rompre. Lorſque je te perdis à Madrid, je ne déſeſpérai pas de te retrouver, &

hier en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le Ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu seras mon mari; mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par-là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, & nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai pour aller rendre compte à mon Maître de la maniere dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eut point donné d'instruction là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment, que je me proposois de faire de sa part: mais ce fut autant de bien perdu. Car lorsque j'arrivai à l'Hôtel, on me dit que le Marquis venoit de sortir; & il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on le peut lire dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas apprit, & qui fut un coup de foudre pour lui.

JE me rendis à mon Auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable converſation, je dînai & demeurai à table avec eux, juſqu'à l'heure de la Comédie. Alors nous nous ſéparâmes. Ils allérent à leurs affaires, & moi je pris le chemin du Théâtre. Il faut remarquer en paſſant que j'avois tout ſujet d'être de belle humeur; la joye avoit regné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces Cavaliers; la face de ma fortune étoit des plus riantes; & pourtant je me laiſſois aller à la triſteſſe, ſans pouvoir m'en défendre. Qu'on diſe après cela qu'on ne preſſent point les malheurs qui nous menacent.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, & me dit tout bas de le ſuivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'Hôtel, & me tint ce diſcours: Seigneur Cavalier, je

me fais un devoir de vous donner un avis très-important. Vous sçavez que le Marquis de Marialva s'étoit d'abord senti du goût pour Narcissa mon épouse. Il avoit même déja pris jour, pour venir manger de mon alloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, & d'attirer chez elle ce Seigneur Portugais. Vous jugez bien qu'une Comédienne ne perd pas une si bonne proye sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur. Il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger, & par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos Gagistes accoururent pour vous voir. Le Soû-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la Troupe qu'il vous reconnoissoit, & que vous n'étiez rien moins que le frere d'Estelle.

Ce bruit, ajoûta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur : & ce Gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie, dans le tems qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse charmée de cette découverte, en fera part

au Marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la Comédie. Reglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frere d'Estelle, je vous conseille en ami, & à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa qui ne demande qu'une Victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis graces de cet avertissement à l'Histrion, qui vit bien à mon air effrayé que je n'étois pas homme à donner un démenti au Soû-moucheur de chandelles. Comme en effet, je ne me sentois nullement d'humeur à porter jusques-là l'effronterie. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulut m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne Comédienne, pour se tirer d'un si mauvais pas : mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi ; & je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes Dieux Pénates ; je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'Hôtel en un clin d'œil, & je fis en moins de rien enlever & transporter ma valise

chez un Muletier qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déja chez le Comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul azile qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore, & je ne pouvois sans inquiétude penser au tems qui me restoit à passer dans une Ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon Auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sçait qu'il y a des Alguasils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là, ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable joüet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la salle; & quand par malheur il venoit des gens de mauvaise mine, (ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là,) je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles alarmes, je me levai de table, & m'en retournai chez mon Muletier, où je me jettai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

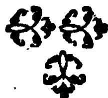
On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce tems-là. Mille désagréables pensées vinrent m'assaillir.

Si quelquefois je m'assoupissois, je voyois le Marquis furieux, qui meurtrissoit de coups le beau visage de Laure, & brisoit tout chez elle, ou bien, je l'entendois ordonner à ses Domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillois là-dessus en sursaut; & le réveil qui est ordinairement si doux après un songe affreux me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le Muletier me retira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussi-tôt sur pied, & graces au Ciel, je partis radicalement guéri de Laure, & de la Chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquilité. Je commençai à m'entretenir avec le Muletier, je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, & je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la premiere journée, & la quatriéme, nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du Comte de Polan, & je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé

ailleurs que chez lui : mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le Concierge qui me dit que son Maître étoit parti la veille pour le Château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du Comte ; elle diminua la joye que j'avois d'être à Tolède, & fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la Cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois oui dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain, je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me conduire à cette Capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisoit pour me faire joüer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déjà fait faire.



CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un Hôtel garni. Il y fait connoiſſance avec le Capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet Officier, & quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'Abord que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un Hôtel garni, où demeuroit entr'autres perſonnes un vieux Capitaine, qui des extrémités de la Caſtille nouvelle étoit venu ſolliciter à la Cour une penſion, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appelloit Don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas ſans étonnement que je le vis pour la premiere fois. C'étoit un homme de ſoixante ans, d'une taille giganteſque, & d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaiſſe mouſtache, qui s'élevoit en ſerpentant des deux côtés juſqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras & une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'une large emplâtre de taffetas verd, & ſon viſage en pluſieurs endroits paroiſſoit



balafré. A cela près, il étoit fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, & moins encore de gravité. Il poussoit la morale jusqu'au scrupule, & se piquoit sur tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sçûs bien-tôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, & une jambe dans les Païs-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles & de sièges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa loüange; quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les Officiers qui reviennent de la guerre sains & saufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses Campagnes. De sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, & faire écrire ses Placets. Car

enfin, Seigneur Cavalier, ajoûta-til, en haussant les épaules, j'en présente, Dieu-merci, tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier Ministre & moi; & que c'est à qui de nous se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au Roi: mais le Curé ne chante pas mieux que son Vicaire, & pendant ce tems-là, mon Château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au Capitaine. Vous n'ignorez pas que les graces de la Cour se font ordinairement un peu attendre. Vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines & vos travaux. Je ne dois pas me flater de cette espérance, répondit Dom Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des Sécrétaires du Ministre; & si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit, repris-je, Seigneur Officier? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense? Vous en allez juger; repartit Chinchilla. Ce Sécretaire m'a dit tout net: Seigneur Gentil-

homme, ne vantez pas tant votre zèle & votre fidélité. Vous n'avez fait que votre devoir, en vous exposant aux périls pour votre Patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions, les paye assez, & doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du Roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses Sujets qui ont bien servi l'Etat. Vous voyez par-là, poursuivit le Capitaine, que j'en dois encore de reste, & que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon; je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses Placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, & à le conjurer de prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite, il me dit que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu

à peu à vivre avec tant de ſobriété, que le moindre aliment ſuffiſoit pour ſa ſubſiſtance. Ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules & d'oignons. Auſſi n'avoit-il que la peau & les os. Pour n'avoir aucun témoin de ſes mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans ſa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui à force de prieres, que nous dînerions & ſouperions enſemble. Et trompant ſa fierté par une ingénieuſe compaſſion, je me fis apporter beaucoup plus de viande & de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire & à manger. Il voulut d'abord faire des façons: mais enfin il ſe rendit à mes inſtances. Après quoi devenant inſenſiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net, & à vuider ma bouteille.

Lorſqu'il eût bû quatre ou cinq coups, & reconcilié ſon eſtomac avec une bonne nourriture: En vérité, me dit-il, d'un air gay, vous êtes bien ſéduiſant, Seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manieres engageantes, & qui m'ôtent juſqu'à la crainte d'abuſer de votre humeur bienfaiſante. Mon Capitaine me parut alors ſi

si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon Commensal, & de prendre la peine non-seulement d'écrire ses Placets, mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois appris à tourner une phrase. J'étois devenu une espèce d'Auteur. Le vieil Officier de son côté se piquoit de sçavoir bien coucher par écrit. De sorte que travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célebres Régens de Salamanque. Mais nous avions beau l'un & l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de Rhétorique dans ces Placets. C'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de Don Annibal, la Cour n'y avoit aucun égard. Ce qui n'engageoit pas ce vieil Invalide à faire l'éloge des Officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur, il maudissoit son étoile, & donnoit au Diable, Naples, la Lombardie & les Païs-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un Poëte produit par le Duc d'Albe ayant récité devant le Roi un Sonnet sur la naissance d'une Infante, fut gratifié d'une pension de cinq cens ducats. Je crois que le Capitaine mutilé en seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous, lui dis-je, en le voyant hors de lui-même ? Il n'y a rien là dedans qui doive vous révolter. Depuis un tems immémorial, les Poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les Princes tributaires de leurs Muses ? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces Messieurs pour Pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de Pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des Rois ; au lieu que les autres qu'ils font sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses ? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance ? mais la postérité la plus reculée sçaura, comme nous, que Virgile a reçu de cet Empereur plus de deux cens mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à

Don Annibal, le fruit du Sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb; & ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant pour jouër de son reste, présenter encore un Placet au Duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier Ministre; nous y rencontrâmes un jeune homme, qui, après avoir salué le Capitaine, lui dit d'un air affectueux: Mon cher & ancien Maître, est-ce vous que je vois? Quelle affaire vous amène chez Monseigneur? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas. Je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'Officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison. Du moins, repliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le Capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, & je promets de vous faire tirer pied ou aîle du premier Ministre.

Nous n'eûmes pas si-tôt mis au fait ce Garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit Don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit Domestique du Duc de Lerme. Je fus curieux de sçavoir ce que c'étoit que ce Pédrille qui me paroissoit si éveillé. C'est, me dit le Capitaine, un garçon qui me servoit il y a quelques années, & qui me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sçais pas mauvais gré de cela. Il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, & qui est intrigant comme tous les diables. Mais malgré tout son sçavoir faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple à quelqu'un des principaux Officiers du Duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue & par cabale chez les Grands, qu'ils ont des domestiques fa-

voris qui les gouvernent, & que ceux-ci à leur tour sont gouvernés par leurs Valets.

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pedrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le Capitaine Chinchilla; c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien aise de sonder le gué, avant que de m'ouvrir à vous. Sçachez donc que je suis le Laquais de confiance du Seigneur Don Rodrigue de Calderone, premier Sécretaire du Duc de Lerme. Mon Maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un Rossignol d'Arragon, qu'il tient en cage dans le quartier de la Cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de l'esprit & chante à ravir. Aussi se nomme-t-elle la Senora Sirena. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le Seigneur Don Annibal pour son Oncle, & d'engager par cette supposition son Galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit

qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croye niéce d'un brave Gentilhomme.

Le Seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espiéglerie, & encore plus à souffrir qu'une avanturiere le deshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui; il voyoit, pour ainsi dire, là dedans une ignominie rétroactive pour ses Ayeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là? Voilà comme vous êtes faits, vous autres Nobles à Chaumieres; vous avez une vanité ridicule. Seigneur Cavalier, poursuivit-il, en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait? Vive Dieu! C'est bien à la Cour qu'il y faut regarder de si près! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille; & nous haranguâmes si bien tous deux le Capitaine, que nous le fimes malgré lui devenir Oncle de Siréna. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, ce qui

ne nous fut pas aisé, nous nous mîmes tous trois à faire pour le Ministre un nouveau placet qui fut revû, augmenté & corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement; & Pédrille le porta à l'Aragonoise, qui dès le même soir en chargea le Seigneur Don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce Sécrétaire la croyant véritablement Niéce du Capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant: Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le Roi fera une distribution de Commanderies, de bénéfices & de pensions, où vous ne serez pas oublié: c'est de quoi je suis chargé de vous assurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même tems quel présent vous prétendez faire à Siréna. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je préfere à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien Maître. Il n'en est pas de même de notre Nymphe d'Albazarin. Elle est un peu Juive, lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle a ce petit défaut-là. Elle prendroit l'argent de son propre Pere, jugez si elle refusera celui d'un Oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle éxige de moi, répondit Don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, & cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de Sa Majesté Catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de Don Rodrigue, je sçai bien qu'elle vaut le jeu; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs, elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Eh! où diable veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'Officier? Me croit-elle un Contador Mayor. Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pedrille. Elle sçait bien que vous êtes plus gueux que Job. Après ce que je lui ai dit, elle ne sçauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine; je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'Oydor qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par devant Notaire un transport avec garantie de la premiere année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez

avoir

avoir réçuë de lui, & que vous toucherez en effet, à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre Château de Chinchilla tel qu'il est. Vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le Capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions, s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux graces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cens pistoles sur une Commanderie. Aussi-tôt qu'il eût appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on éxigea de lui, fit ses petites affaires, & s'en retourna dans la Castille nouvelles, avec quelques pistoles de reste.



CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la Cour son cher ami Fabrice. Grande joye de part & d'autre. Où ils allérent tous deux, & de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

JE m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le Roi, où je passois deux ou trois heures entieres à voir entrer & sortir les Grands qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois & me cârrois dans les appartemens, y faisant comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'apperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un Administrateur d'Hôpital. Ce qui m'étonna : c'est qu'il s'entretenoit familièrement avec le Duc de Medina Sidonia & le Marquis de Ste. Croix. Ces deux Seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit aussi proprement vêtu qu'un noble Cavalier.

Ne me tromperois-je point, disois-je en moi-même ? Est-ce bien là le fils du Barbier Nunez ? C'est peut-être quelque jeune Courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas long-tems dans le doute. Les Seigneurs s'en allérent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, & après m'avoir fait percer la foule avec lui, pour sortir des appartemens : mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid ? es-tu encore en condition ? as-tu quelque charge à la Cour ? Dans quel état sont tes affaires ? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, & nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des avantures. Tu as raison, reprit-il. Nous ferons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé ; parfaitement bien dans mes meubles, je vis content & suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, & me laissai entraîner par Fabrice qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me

dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une Cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des appartemens superbes, & de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une seule chambre de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La premiere servoit d'Antichambre à la seconde où il couchoit : Il faisoit son cabinet de la troisiéme, & sa cuisine de la derniere. La chambre & l'antichambre étoient tapissées de cartes Géographiques, de Thèses de Philosophie, & les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soye de Grenade de la même couleur, une table à pied doré, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, & bordée d'une crépine de faux or, devenu noir par le laps de tems, avec une armoire d'ébéne ornée de figures grossièrement sculptées. Il avoit pour bureau dans son cabinet une petite table, & la Bibliothéque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyoit sur

des ais diſpoſés par étages le long du mur. Sa cuiſine qui ne déparoit pas le reſte contenoit de la poterie & d'autres uſtanciles néceſſaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loiſir de conſidérer ſon appartement, me dit : Que penſes-tu de mon ménage & de mon logement ? n'en es-tu pas enchanté ? Oüi, ma foi, lui répondis-je en ſoûriant. Il faut que tu ne faſſes pas mal tes affaires à Madrid, pour y être ſi bien nippé. Tu as ſans doute quelque commiſſion. Le Ciel m'en préſerve, répliqua-t-il ! Le parti que j'ai pris eſt au-deſſus de tous les emplois. Un homme de diſtinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre piéces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choſes qui me font plaiſir, & je ne ſens pas la néceſſité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je. Tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien, me dit-il, je vais te contenter. Je ſuis devenu Auteur. Je me ſuis jetté dans le bel eſprit. J'écris en vers & en proſe. Je ſuis au poil & à la plume.

Toi, favori d'Apollon, m'écriai-je, en riant ! Voilà ce que je n'aurois jamais de-

viné. Je ſerois moins ſurpris de te voir toute autre choſe. Quels charmes as-tu donc pû trouver dans la condition des Poëtes. Il me ſemble que ces gens-là ſont mépriſés dans la vie civile, & qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé fi, s'écria-t-il à ſon tour. Tu me parles de ces miſérables Auteurs, dont les Ouvrages ſont le rebut des Libraires & des Comédiens. Faut-il s'étonner ſi l'on n'eſtime pas de ſemblables Ecrivains ? Mais les bons, mon ami, ſont ſur un meilleur pied dans le monde. Et je puis dire, ſans vanité, que je ſuis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es un garçon plein d'eſprit. Ce que tu compoſes ne doit pas être mauvais. Je ne ſuis en peine que de ſçavoir comment la rage d'écrire a pû te prendre. Cela me paroît digne de ma curioſité.

Ton étonnement eſt juſte, reprit Nunez. J'étois ſi content de mon état chez le Seigneur Manuel Ordognez, que je n'en ſouhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu comme celui de Plaute au-deſſus de la ſervitude, je compoſai une Comédie que je fis répréſenter par des Comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valut pas le diable,

elle eut un fort grand succès. Je jugeai par-là que le Public étoit une bonne vache à lait qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion, & la fureur de faire de nouvelles Piéces, me détachérent de l'Hôpital. L'amour de la Poësie, m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid comme au centre des beaux Esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'Administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter, t'aurois-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement ? Non, lui répondis-je, Seigneur. Vous êtes le meilleur de tous les Maîtres, & je suis pénétré de vos bontés : mais vous sçavez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des Ouvrages d'esprit. Quelle folie, me répliqua ce bon Bourgeois ! Tu as déjà pris racine à l'Hôpital ; tu es du bois dont on fait les Œconomes, & quelquefois même les Administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'Administrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya

mes gages, & me fit présent d'une cinquantaine de Ducats, pour reconnoître mes services. De maniere qu'avec cela, & ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état en arrivant à Madrid de me mettre proprement. Ce que je ne manquai pas de faire, quoique les Ecrivains de notre Nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio*, *Miguel Cervantez de Saavedra*, & les autres fameux Auteurs : mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon Précepteur un jeune Bachelier Cordoüan, l'incomparable *Don Louis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il y a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de Poësies. Il excelle principalement dans les Piéces satyriques. Voilà son fort. Ce n'est pas comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce Bachelier, & je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite n'ait bien des envieux. Tous les Auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflûre, dit l'un, les pointes, les métaphores & les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les Prêtres Saliens chantoient dans leurs Processions, & que personne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des Sonnets, ou des Romances, tantôt des Comédies, des Dixains & des Létrilles, comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs Ecrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émousser contre une Muse chérie des Grands & de la multitude.

C'est donc sous un si habile Maître que j'ai fait mon apprentissage; & j'ose dire sans vanité qu'il y paroît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déja des morceaux abstraits qu'il avouëroit. Je vais à son exemple débiter ma marchandise dans les grandes Maisons, où l'on me reçoit à merveille, & où j'ai affaire à des Gens qui ne sont pas fort

difficiles. Il eſt vrai que j'ai le débit ſéduiſant. Ce qui ne nuit pas à mes compoſitions. Enfin, je ſuis aimé de pluſieurs Seigneurs ; & je vis ſurtout avec le Duc de Medina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà pourſuivit Fabrice, de quelle maniere j'ai été métamorphoſé en Auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'eſt à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors, je pris la parole, & ſupprimant toute circonſtance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut queſtion de dîner. Il tira de ſon armoire d'ébène des ſerviettes, du pain, un reſte d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, & nous nous mîmes à table avec toute la gayeté de deux amis qui ſe rencontrent après une longue ſéparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre & indépendante. Si je voulois ſuivre l'exemple de mes confreres, j'irois tous les jours manger chez les perſonnes de qualité : mais outre que l'amour du travail me retient ſouvent au logis ; je ſuis un nouvel Ariſtippe. Je m'accommode également du grand monde & de la retraite, de l'abondance & de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'Armoire une seconde bouteille. Entre la poire & le fromage, je lui témoignai que je serois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussi-tôt il chercha parmi ses papiers un Sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en apperçut. Ce Sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce Sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami. Les Sonnets, les Odes, & les autres Ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple & du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le Poëte croye s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, il faut du bon sens & de la clarté dans toutes les Poësies, de quelque nature qu'elles soient. Et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avouë que j'en rabats bien; c'est un Poëte qui ne peut tout au plus tromper

que son siècle. Voyons présentement de ta Prose.

Nunez me fit voir une Préface qu'il prétendoit, disoit-il, mettre à la tête d'un Recueil de Comédies qu'il avoit sous la presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensois. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta Prose que de tes Vers. Ton Sonnet n'est qu'un pompeux galimathias ; & il y a dans ta Préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du Public, des phrases entortillées, pour ainsi dire. En un mot, ton stile est singulier. Les Livres de nos bons & anciens Auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant, s'écria Fabrice ! Tu ne sçais pas que tout *Prosateur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de stile, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six Novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; & nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Solis, de Cervantez, & de tous les autres beaux Esprits qui nous chicanent sur nos nouvel-

les façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de Partisans de distinction ; nous avons dans notre cabale jusqu'à des Théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est loüable ; & le préjugé à part, nous valons mieux que ces Ecrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sçai pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athénes & à Rome, où tout le monde étoit confondu ; & c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le Peuple est un excellent Maître de Langue. Mais à Madrid nous avons un bon & un mauvais usage ; & nos Courtisans s'expriment autrement que nos Bourgeois. Tu peux m'en croire ; enfin notre stile nouveau l'emporte sur celui de nos Antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment : *Les intermedes* embelissent *une Comédie*. Et nous, nous disons plus joliment : *Les Intermedes* font beauté *dans une Comédie*. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon ?

J'interrompis mon Novateur par un éclat de rire : va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton ſtile naturel. *Allez*, pourſuivit-il, en m'appliquant ces paroles de l'Archevêque de Grenade, *allez trouver mon Tréſorier. Qu'il vous compte cent ducats, & que le Ciel vous conduiſe avec cette ſomme. Adieu, Monſieur Gil Blas, je vous ſouhaite un peu plus de goût.* Je renouvellai mes ris à cette ſaillie ; & Fabrice me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ſes écrits, ne perdit rien de ſa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre ſeconde bouteille ; après quoi, nous nous levâmes de table tous deux aſſez bien conditionnés. Nous ſortîmes dans le deſſein de nous aller promener au Pardo : mais en paſſant devant la porte d'un Marchand de liqueurs, il nous prit fantaiſie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux ſalles ſéparées des Cavaliers qui s'amuſoient différemment. Dans l'une, on joüoit à la Prime & aux échecs, & dans l'autre, dix à douze perſonnes étoient fort attentives à écouter deux beaux Eſ-

prits de profession qui disputoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux, pour entendre qu'une proposition de Métaphysique faisoit le sujet de leur dispute : car ils parloient avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Eléazar, on auroit vû sortir des Démons par leurs narines. Hé, bon Dieu, dis-je à mon Compagnon! quelle vivacité! quels poulmons! Ces Disputeurs étoient nés pour être des Crieurs publics. La plûpart des hommes sont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il, ces gens-ci sont apparemment de la race de Novius, ce Banquier Romain, dont la voix s'élevoit au-dessus du bruit des Charretiers. Mais, ajoûta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces Métaphysiciens bruyans; & par-là, je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre Salle, d'où en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les Cavaliers qui entroient & ceux qui sortoient. Nunez les

connoissoit presque tous. Vive-Dieu, s'écria-t-il, la dispute de nos Philosophes ne finira pas si-tôt. Voici des Troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent ? Ce petit personnage bazanné, sec, & dont les cheveux plats & longs lui descendent par égale portion par devant & par derriere, s'appelle Don Julien de Villanuno. C'est un jeune Oydor qui tranche du Petit-Maître. Nous allâmes un de mes amis & moi dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singuliere : Il se divertissoit dans son cabinet à jetter & à se faire apporter par un grand Levrier les sacs d'un Procès dont il est Rapporteur, & que le chien déchiroit à belles dents. Ce Licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme Don Chérubin Tonto. C'est un Chanoine de l'Eglise de Tolède, le plus imbécile mortel qu'il y ait au monde. Cependant à son air riant & spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin & malicieux. On diroit qu'il pense très finement. Lit-on devant lui un Ouvrage délicat, il l'écoute avec

une

une attention que vous croyez pleine d'intelligence, & toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'Oydor. On y dit mille jolies choses. Une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas : mais il applaudissoit avec des grimaces & des démonstrations qui paroissoient supérieures aux saillies mêmes qui nous échappoient.

Connois-tu, dis-je à Nunez, ces deux mal-peignés, qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines ? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus. Mais selon toutes les apparences, ce sont des Politiques de Caffés qui censurent le Gouvernement. Considére ce gentil Cavalier, qui sifle en se promenant dans cette salle, & en se soûtenant tantôt sur un pied, & tantôt sur un autre. C'est Don Augustin Moreto, un jeune Poëte qui n'est pas né sans talent, mais que les flateurs & les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses Confreres qui fait de la Prose rimée, & que Diane a aussi frappé.

Encore des Auteurs, s'écria-t-il, en me montrant deux hommes d'épée qui en-

troient. Il ſemble qu'ils ſe ſoient tous donné le mot, pour venir ici paſſer en revûë devant toi. Tu vois Don Bernard Deſlenguado, & Don Sébaſtien de Villa Vicioſa. Le premier eſt un eſprit plein de fiel, un Auteur né ſous l'étoile de Saturne, un mortel malfaiſant qui ſe plaît à haïr tout le monde, & qui n'eſt aimé de perſonne. Pour Don Sébaſtien, c'eſt un garçon de bonne foi, un Auteur qui ne veut rien avoir ſur la conſcience. Il a depuis peu mis au Théâtre une Piéce qui a eu une réuſſite extraordinaire, & il l'a fait imprimer pour n'abuſer pas plus long-tems de l'eſtime du Public.

Le charitable Elève de Gongora ſe préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorſqu'un Gentilhomme du Duc de Medina-Sidonia vint l'interrompre, en lui diſant : *Seigneur Don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que Monſieur le Duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui.* Nunez qui ſçavoit qu'on ne peut ſatisfaire aſſez-tôt un grand Seigneur qui ſouhaite quelque choſe, me quitta dans le moment même pour aller

ouver son Mécénas., me laissant fort
onné de l'avoir entendu traiter de Don,
de le voir ainsi devenu noble en dé-
t de Maître Chrysostome le Barbier
n pere.

CHAPITRE XIV.

ıbrice place Gil Blas auprès du Comte Galiano, Seigneur Sicilien.

'Avois trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain grand matin. Je donne le bon jour, ;-je en entrant, au Seigneur Don Fa-icio, la fleur ou plûtôt le champignon la Noblesse Asturienne. A ces paroles, se mit à rire. Tu as donc remarqué, cria-t-il, qu'on m'a traité de Don? Oüi. ›n Gentilhomme, lui répondis-je, & us, me permettrez de vous dire qu'hier me contant votre métamorphose, us oubliâtes le meilleur. D'accord, ré-qua-t-il: mais, en vérité, si j'ai pris titre d'honneur, c'est moins pour con-ıter ma vanité, que pour m'accommo- : à celle des autres. Tu connois les

Espagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme s'il a le malheur de manquer de bien & de naissance : je te dirai de plus, que je vois tant de gens, & Dieu sçait quelles sortes de gens, qui se font appeller Don François, Don Gabriel, Don Pedre, ou Don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la Noblesse est une chose bien commune, & qu'un Roturier qui a du mérite, lui fait honneur, quand il veut bien s'y aggréger.

Mais changeons de matiere, ajoûta-t-il; hier au soir au souper du Duc de Medina Sidonia, ou entre autres Convives étoit le Comte Galiano, Grand Seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour propre. Charmé d'avoir de quoi réjoüir la Compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des Homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton Archevêque ; ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi ; car on t'a plaint, & le Comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire.

Il veut apparemment te proposer d'être un de ses Sécretaires. Je ne te conseille pas de rejetter ce parti. Tu seras parfaitement bien chez ce Seigneur. Il est riche & fait à Madrid une dépense d'Ambassadeur. On dit qu'il est venu à la Cour pour conférer avec le Duc de Lerme sur des Biens Royaux que ce Ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin le Comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchise. Tu ne sçaurois mieux faire que de t'attacher à ce Seigneur-là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois résolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon tems, avant que de me remettre à servir : mais tu me parles du Comte Sicilien d'une maniere qui me fait changer de résolution. Je voudrois déja être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortîmes en même-tems tous deux pour aller chez le Comte qui occupoit la maison de Don Sanche d'Avila son ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne sçais combien de Pages & de Laquais qui por-

toient une livrée auſſi riche que galante & dans l'antichambre pluſieurs Ecuyers, Gentilhommes & autres Officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques ; mais avec cela des faces ſi baroques, que je crus voir une troupe de ſinges vêtus à l'Eſpagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes & de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça Don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le ſuivis. Le Comte en robe de chambre étoit aſſis ſur un ſopha, & prenoit ſon chocolat. Nous le ſaluâmes avec toutes les démonſtrations d'un profond reſpect, il nous fit de ſon côté une inclination de tête, accompagnée de regards ſi gracieux, que je me ſentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable & pourtant ordinaire que fait ſur nous l'accueïl favorable des Grands ! Il faut qu'il nous reçoivent bien mal quand il nous déplaiſent.

Ce Seigneur, après avoir pris ſon chocolat, s'amuſa quelque-tems à badiner avec un gros Singe qu'il avoit auprès de lui qu'il appelloit Cupidon. Je ne ſçais pourquoi on avoit donné le nom de ce Dieu à cet animal, ſi ce n'eſt à cauſe qu'il

P.142



en avoit toute la malice; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son Maître; qui étoit si charmé de ses gentillesses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez & moi, quoique peu divertis des gambades du Singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plût fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-tems, pour me dire : mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes Sécretaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cens pistoles tous les ans : Il suffit que Don Fabricio vous présente & réponde de vous. Oüi, Seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denis le Tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai par une révérence le Poëte des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au Patron, je l'assurai de mon zèle & de ma fidélité. Ce Seigneur ne vit pas plûtôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit appeller son Intendant, à qui il parla tout bas. Ensuite il me dit : Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétens vous employer.

Vous n'avez, en attendant, qu'à suivre mon Homme d'Affaires. Il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéïs laissant Fabrice avec le Comte & Cupidon.

L'Intendant qui étoit un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le Tailleur qui avoit habillé toute la maison, & lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux Officiers. Le Tailleur prit ma mesure, & se retira. Pour votre logement, me dit le Messinois, je sçais une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné, poursuivit-il? Je répondis que non. Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Vous êtes ici dans une maison, où il n'y a qu'à dire ce qu'on souhaite pour l'avoir? venez, je vais vous mener dans un endroit, où, graces au Ciel, rien ne manque.

A ces mots, il me fit descendre à l'Office, où nous trouvâmes le Maitre d'Hôtel, qui étoit un Napolitain, qui valoit bien un Messinois. On pouvoit dire de lui & de l'Intendant : Jean danse mieux que Pierre; Pierre danse mieux que Jean.

Ces

Cet honnête Maître d'hôtel étoit avec cinq ou six de ses amis qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœuf & d'autres viandes salées qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans & les aidâmes à fesser les meilleurs vins de Monsieur le Comte. Pendant que ces choses se passoient à l'Office, il s'en passoit d'autres à la cuisine. Le Cuisinier régaloit aussi trois ou quatre Bourgeois de sa connoissance, qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, qui se remplissoient l'estomac de pâtés de Lapins & de Perdrix. Il n'y avoit pas jusqu'aux Marmitons qui ne se donnassent au cœur joye de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage. Cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyois pas.



CHAPITRE XV.

Des emplois que le Comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas

JE sortis pour aller chèrcher mes hardes & les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le Comte étoit à table avec plusieurs Seigneurs & le Poëte Nunez, lequel d'un air aisé se faisoit servir, & se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fit plaisir à la Compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les Officiers qui furent traités à peu de chose près, comme le Patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition: Hé bien! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un Comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractere. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien & tu dois te défier de ton étoile,

dont tu n'as que trop ſouvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te deſtine. Il a des Sécrétaires & un Intendant : quels ſervices veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a deſſein de te faire porter le Caducée. A la bonne heure. On ne ſçauroit être ſur un meilleur pied chez un Seigneur, pour faire ſon chemin en poſte. En rendant de plus honnêtes ſervices, on ne marche que pas à pas, & encore n'arrive-t-on pas toujours à ſon but.

Tandis que je faiſois de ſi belles réfléxions, un Laquais vint me dire que tous les Cavaliers qui avoient dîné à l'Hôtel venoient de ſortir pour s'en retourner chez eux, & que Monſieur le Comte me demandoit. Je volai auſſi-tôt à ſon appartement, où je le trouvai couché ſur un ſopha, & prêt à faire la *ſieſte* avec ſon Singe, qui etoit à côté de lui.

Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un ſiége & m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, & il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos Maîtres, & que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choſes m'ont déterminé à vous propoſer d'ê-

tre à moi. J'ai besoin d'un Domestique affectionné qui épouse mes intérêts & mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité, mais ma dépense va tous le ans fort au-de-là de mes revenus. Eh pourquoi? C'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison, comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon Maître d'Hôtel & mon Intendant de s'entendre ensemble, & si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un & l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite. C'est vous, Gil Blas, que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya; & dès le soir même devant tous les domestiques, je fus proclamé Surintendant de la Maison. Le Messi:

nois & le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paroissois un gaillard de bonne composition, & qu'il comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iroient toujours leur train. Mais il se trouverent bien sots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au Maître d'Hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'Office, je veux dire de l'argenterie & du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du Patron, à user d'épargne dans la dépense, & je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce Seigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion, pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jettai les yeux sur un Marmiton qui s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis: Que le Maître d'Hôtel & l'Intendant étoient d'accord ensemble & brûloient la chandelle par les

deux bouts : qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison : Que le Napolitain avoit soin d'une Dame qui demeuroit vis-à vis le Collège de Saint Thomas, & que le Messinois en entretenoit une autre à la porte du Soleil ; Que ces deux Messieurs faisoient porter tous les matins chez leurs Nymphes toutes sortes de provisions : Que le Cuisinier de son côté envoyoit de bons plats à une veuve qu'il connoissoit dans le voisinage, & qu'en faveur des services qu'il rendoit aux deux autres à qui il étoit tout dévoué, il disposoit comme eux des vins de la cave ; Enfin que ces trois Domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez Monsieur le Comte. Si vous doutez de mon rapport, ajoûta le Marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du Collège de Saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte, qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissionnaire de ces galans pourvoyeurs ? Je suis, répondit-il, employé par le Maître d'Hôtel, & un de mes camarades fait les messages de l'Intendant.

Ce rapport, me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre à l'heure marquée auprès du Collège de Saint Thomas. Je n'attendis pas long-tems mon espion. Je le vis bien-tôt arriver avec une grande hotte, toute pleine de viande de Boucherie, de Volaille & de Gibier. Je fis l'inventaire des piéces, & j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal, que j'allai montrer à mon Maître, après avoir dit au Fouille-au-pot, qu'il pouvoit comme à son ordinaire s'acquitter de sa commission.

Le Seigneur Sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain & le Messinois : mais après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma Charge de Sur-Intendant fut supprimée peu de tems après sa création, & franchement je n'y eus point de regret. Ce n'étoit à proprement parler qu'un emploi honorable d'espion; qu'un poste qui n'avoit rien de solide. Au lieu qu'en devenant Monsieur l'Intendant, je me voyois Maître du coffre fort, & c'est-là le principal. C'est tou-

jours ce Domestique-là qui tient le premier rang dans une grande Maison, & il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il seroit honnête homme.

Mon Napolitain qui n'étoit pas au bout de ses finesses, remarquant que j'avois un zèle brutal, & que je me mettois sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, & d'en tenir Registre, cessa d'en détourner : mais le Bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tiroit de la desserte de la table qui lui appartenoit de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa Mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de cruë. Le Diable n'y perdoit rien ; & le Comte n'étoit guére plus avancé d'avoir le Phenix des Intendans. L'abondance excessive que je vis alors règner dans les repas, me fit deviner ce nouveau tour, & j'y mis bon ordre aussi-tôt, en retranchant le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y apperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit tou-

jours la même profusion ; & néanmoins par cette œconomie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le Patron demandoit. Il vouloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là, je réformai un autre abus. Trouvant que le vin alloit bien vîte. Je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze Cavaliers à la table du Seigneur, il se buvoit cinquante & quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit. Je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire mon Marmiton, avec qui j'avois des entretiens secrets, & qui me rapportoit fidèllement tout ce qui se disoit & se faisoit dans la Cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'apprit que le dégât dont je me plaignois venoit d'une nouvelle ligue faite entre le Maître d'Hôtel, le Cuisinier & les laquais qui versoient à boire : que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi pleines, qui se partageoient ensuite entre les Confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai

de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient de récidiver, & il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon Maître, que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges, & prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le Marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis Aide de Cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes Maisons, un fidèle domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer par tout; & ce qui le mortifioit cruellement, c'étoit les contradictions qu'il avoit à essuyer de ma part toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes, car pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés, pour sçavoir le prix des denrées. De sorte que je le voyois venir après cela; & comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour : mais le sujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sçai comment il

pouvoit résister à mes persécutions & ne pas quitter le service du Seigneur Sicilien. Sans doute que malgré tout cela, il y trouvoit son compte.

Fabrice que je voyois de tems en tems, & à qui je contois toutes mes prouesses d'Intendant jusques alors inoüies, étoit plus disposé à blâmer ma conduite, qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour qu'après tout ceci, ton désintéressement soit bien récompensé : mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le Maître d'Hôtel, je crois que tu n'en ferois pas plus mal. Hé quoi ! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément dans un état de dépense à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, & tu veux que je lui passe cet article ? Pourquoi non, répliqua-t-il froidement ? Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, & il fera les choses dans les régles. Sur ma foi notre ami, continua-t'il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal. Vous êtes un vrai gâte-maison : & vous avez bien la mine de servir long-tems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes

vives & légéres qui échappent aux Galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nunez. Il en rit lui-même à son tour, & voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle & zèlé. Je ne me démentis point, & j'ose dire qu'en quatre mois par mon épargne je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au Singe du Comte Galiano ; du chagrin qu'en eut ce Seigneur. Comment Gil Blas tomba malade & quelle fut la suite de sa maladie.

AU bout de ce tems-là, le repos qui régnoit à l'Hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au Lecteur, & qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les Domestiques, & sur-tout pour

moi. Cupidon, ce Singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du Patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal qu'il tomba dans la cour, & se démit une jambe. Le Comte ne sçut pas si-tôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme; & dans l'excès de sa douleur s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fit maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, & à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur le champ les Chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures & dislocations des os. Ils visitérent la jambe du blessé, la lui remirent & la bandérent. Mais quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon Maître ne retint un d'entr'eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines & les inquiétudes qu'eut le Seigneur Sicilien pendant tout ce tems-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher Cupidon. Il étoit présent quand on le pansoit, & la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit

que tous les Domeſtiques & moi principalement, nous fuſſions toujours ſur pied pour être prêt à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le ſervice du Singe. En un mot, nous n'eumes aucun repos dans l'Hôtel, juſqu'à ce que la maudite bête ne ſe reſſentant plus de ſa chûte, ſe remit à faire ſes bonds & ſes culebutes ordinaires. Après cela, refuſerons-nous d'ajoûter foi au rapport de Suétone, lorſqu'il dit que Caligula aimoit tant ſon cheval, qu'il lui donna une maiſon richement meublée avec des Officiers pour le ſervir, qu'il en vouloit même faire un Conſul. Mon Patron n'étoit pas moins charmé de ſon Singe. Il en auroit volontiers fait un Corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'eſt que j'avois enchéri ſur tous les valets pour mieux faire ma Cour au Seigneur & je m'étois donné de ſi grands mouvemens pour ſon Cupidon, que j'en tombai malade. La fiévre me prit violemment, & mon mal devint tel que je perdis toute connoiſſance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie & la mort. Je ſçais ſeulement que ma jeuneſſe lutta ſi bien contre la fiévre & peut être contre les remedes qu'on me

donna, que je repris enfin mes ſens. Le premier uſage que j'en fis, fut de m'appercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus ſçavoir pourquoi. Je le demandai à une vieille femme qui me gardoit; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlaſſe: que le Médecin l'avoit expreſſément deffendu. Quand on ſe porte bien, on ſe mocque ordinairement de ces Docteurs. Eſt-on malade? on ſe ſoumet docilement à leurs Ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'euſſe de m'entretenir avec ma Garde. Je faiſois des réflexions là-deſſus, lorſqu'il entra deux manieres de Petits-Maîtres fort leſtes. Ils avoient des habits de velours avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des Seigneurs amis de mon Maître, leſquels par conſidération pour lui, me venoient voir. Dans cette penſée je fis un effort pour me mettre à mon ſéant, & j'ôtai par reſpect mon bonnet; mais ma Garde me recoucha tout de mon long, en me diſant que ces Seigneurs étoient mon Médecin & mon Apotiquaire.

Le Docteur s'approcha de moi, me tâta le poulx, obſerva mon viſage & remar-

quant tous les ſignes d'une prochaine guériſon, il prit un air de triomphe, comme s'il y eut mis beaucoup du ſien, & dit qu'il ne falloit plus qu'une Médecine pour achever ſon ouvrage. Qu'après cela, il pouvoit ſe vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette ſorte, il fit écrire par l'Apotiquaire une ordonnance qu'il lui dicta en ſe regardant dans un miroir, en rajuſtant ſes cheveux, & en faiſant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étois. Enſuite il me ſalua de la tête fort cavalierement, & ſortit plus occupé de ſa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après ſon départ, l'Apotiquaire qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, ſe prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, ſoit pour mieux faire valoir la marchandiſe, il voulut opérer lui-même; mais avec toute ſon adreſſe je ne ſçais comment cela ſe fit: l'opération fut à peine achevée, que rendant à l'Opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis ſon habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la Pharmacie. Il prit une

ſerviette

serviette, s'essuya sans dire un mot, & s'en alla bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le Docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je me sentois mieux de moment en moment, j'avois tant d'aversion depuis le jour précédent pour les Médecins & les Apotiquaires, que je maudissois jusqu'aux Universités où ces Messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulois plus de remedes, & que je donnois au Diable Hippocrate & sa séquelle. L'Apotiquaire qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvû qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, & se retira sans me dire une syllabe.

Je fis jetter sur le champ par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois crû être empoisonné si je l'eusse avallée. A ce trait de désobéissance, j'en ajoûtai un autre : je rompis le silence, &

dis d'un ton ferme à ma Garde que je prétendois absolument qu'elle m'apprit des nouvelles de mon Maître. La vieille qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangéreuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne m'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin, Seigneur Cavalier, vous n'avez plus d'autre Maître que vous-même. Le Comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois. Il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce Seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie où il m'avoit abandonné sans façon à la Providence & aux soins d'une Garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la Cour, qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation, qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déja parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma Garde me fit ce détail, & m'apprit

que c'étoit elle qui avoit été chercher un Médecin & un Apotiquaire, afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces esperances ! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un Pape, éxaminez-vous bien, & vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaise à ce saint Pere, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanoüir les flateuses chimères dont je m'étois rempli la tête, la premiere chose dont je m'embarrassai l'esprit, fut ma valise, que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'appercevant qu'elle étoit ouverte, Helas, ma chere valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! Vous avez été à ce que je vois, à la merci des mains étrangeres. Non, non, Seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du Comte ; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois

m'avoit fait faire. Mon maître n'avoit pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient & même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espèces. Je les comptai deux fois, ne pouvant croire la premiere qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cens soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mere, dis-je à ma Garde ? Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, & je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup. Il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajoûta cette bonne ménagere, en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, & qui vous fera voir que je n'ai pas employé un dénier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde ! Que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance ! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là.

On ne sçauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant quelqu'enflé que fût son Mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles; & par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingt de reste? Je lui représentai cela; mais la vieille d'un air ingénu, commença d'attester tous les Saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingt pistoles, lorsque le Maître d'Hôtel du Comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne, interrompis-je avec précipitation? C'est le Maître d'Hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains? sans doute, répondit-elle, c'est lui. A telles enseignes, qu'en me les donnant, il me dit, tenez, bonne mere, quand le Seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement. Il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah! maudit Napolitain, m'écriai-je alors! je ne suis plus en peine de sçavoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé, pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis graces au Ciel de ce que le fripon n'a-

voit pas tout emporté. Quelque ſujet pourtant que j'euſſe d'accuſer le Maître d'Hôtel de m'avoir vôlé, je ne laiſſai pas de penſer que ma Garde pouvoit fort bien être la voleuſe. Mes ſoupçons tomboient tantôt ſur l'un & tantôt ſur l'autre. Mais c'étoit toujours la même choſe pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille. Je ne la chicanai pas même ſur les articles de ſon beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela; il faut bien que chacun faſſe ſon métier. Je bornai mon reſſentiment à la payer & à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en ſortant de chez moi, elle alla donner avis à l'Apotiquaire qu'elle venoit de me quitter & que je me portois aſſez bien pour prendre la clef des champs ſans compter avec lui; car un moment après, je le vis arriver tout eſſouflé. Il me préſenta ſon mémoire dans lequel, ſous des noms qui m'étoient inconnus; quoique j'euſſe été Médecin, il avoit écrit tous les prétendus remédes qu'il m'avoit fournis dans le tems que j'étois ſans ſentiment. On pouvoit appeller ce mémoire-là de vrayes parties d'Apotiquaire. Auſſi nous eumes une diſpute, lorſqu'il fut queſtion du payement. Je prétendois qu'il rabattit la moitié de la

somme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des espèces à mon grand regret, & il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avois causé le jour du lavement.

Le Médecin parut presque aussi-tôt; car ces animaux-là sont toujours à la queuë l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avoient été fréquentes, & je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il me détailla les inconvéniens mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes, & d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les Ministres des Parques. Je me trompois: il entra un Chirurgien que je n'avois vû de ma vie. Il me salua fort civilement, & me témoigna de la joye de me voir échappé du danger que j'a-

vois couru. Ce qu'il atribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, & aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aîle. Il me fallut aussi cracher au bassin du Chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois chez mes derniers Maîtres trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvois plus comme autrefois envisager l'indigence en Philosophie Cynique. J'avouërai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la Fortune ne m'avoit pas plûtôt renversé qu'elle me relevoit, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois, que comme une occasion prochaine de prospérité.

Fin du septiéme Livre.

LIVRE HUITIE'ME.



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE HUITIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas fait une bonne connoissance, & trouve un poste qui le console de l'ingratitude du Comte Galiano. Histoire de Don Valerio de Luna.



J'ETOIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce tems-là, que je jugeai qu'il devoit être à la Campagne. Je sortis pour aller chez lui, dès que je pus-

marcher, & j'appris en effet qu'il étoit depuis trois semaines en Andalousie avec le Duc de Medina Sidonia.

Un matin à mon reveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit; & me ressouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'Hôtel de Don Baltazard de Zuniga, & je m'y rendis. Je demandai le Seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai, il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueïl glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce Chef d'Office. J'allois me retirer dans la résolution de ne pas faire une seconde visite, lorsque prenant tout-à-coup un air ouvert & riant, il me dit avec beaucoup de vivacité: Ah! Seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grace, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avois oublié votre nom, & je ne pensois plus à ce Cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçûë de Grenade, il y a plus de quatre mois.

Que je vous embrasse, ajoûta-t-il, en se jettant à mon cou avec transport ! Mon oncle Melchior que j'aime & que j'honore comme mon propre pere, me mande que si par hazard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, & d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit & celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur & de votre esprit, dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié. Ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph; & tous deux en gens vifs & sincères, nous formâmes à l'heure-même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas si-tôt fait, qu'il me dit: je me charge du soin de vous placer, & en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre Auberge.

L'offre flattoit trop un Convaleſcent mal en eſpèces, & accoutumé aux bons morceaux, pour être rejettée. Je l'acceptai, & je me refis ſi bien dans cette maiſon, qu'au bout de quinze jours j'avois déjà une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faiſoit là ſes orges à merveilles; mais comment ne les auroit-il pas faites? Il avoit trois cordes à ſon arc: il étoit à la fois Sommelier, Chef d'Office & Maître-d'Hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'Intendant du logis & lui s'accordoient fort bien enſemble.

J'étois parfaitement bien rétabli, lorſque mon ami Joſeph me voyant un jour arriver à l'Hôtel de Zuniga, pour y dîner ſelon ma coûtume, vint au-devant de moi, & me dit d'un air gai: Seigneur Gil Blas, j'ai une aſſez bonne condition à vous propoſer: Vous ſçaurez que le Duc de Lerme, premier Miniſtre de la Couronne d'Epagne, pour ſe donner entièrement à l'adminiſtration des affaires de l'Etat, ſe repoſe ſur deux perſonnes de l'embarras des ſiennes. Il a chargé du ſoin de recueillir ſes revenus Don Diégue de Monteſer, & il fait faire la dépenſe de ſa maiſon par Don Rodrigue de Caldero-

ne. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absoluë, & sans dépendre l'un de l'autre. Don Diegue a d'ordinaire sous lui deux Intendans qui font la recette, & comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le Seigneur de Monteser qui me connoît & dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs & de votre capacité. Nous irons chez lui cette après dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement & installé dans l'emploi de l'Intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos Fermes, à y faire les réparations, à toucher l'argent des Fermiers; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, & tous les mois, je rendois mes comptes à Don Diegue, qui malgré tout le bien que mon Chef d'Office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois: Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier Maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour, nous apprîmes que le feu

avoit pris au Château de Lerme, & que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussi-tôt sur les lieux pour éxaminer le dommage. Là, m'étant informé avec éxactitude des circonstance de l'incendie, j'en composai une ample relation que Montefer fit voir au Duc de Lerme. Ce Ministre; malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, & ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Dón Diegue ne se contenta pas de le lui dire, il lui parla de moi si avantageusement, que son Excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, & sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la Cour. La voici.

Il demeuroit alors dans la ruë des Infantes une vieille Dame appellée Inesille de Cantarilla. On ne sçavoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de Luths, & les autres d'un Commandeur de l'Ordre de Saint Jacques. Quoiqu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilège singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie qui duroit encore après quinze

lustres accomplis. Elle avoit été l'idole des Seigneurs de la vieille Cour, & elle se voyoit adorée de ceux de la nouvelle. Le tems qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain sur la sienne ; il la flétrissoit sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur, & des graces naturelles, lui faisoient faire des passions jusques dans sa vieillesse.

Un Cavalier de vingt-cinq ans, Don Valerio de Luna, un des Sécrétaires du Duc de Lerme, voyoit Inesille. Il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné & poursuivit sa proye avec toute la fureur que l'amour & la jeunesse sont capables d'inspirer. La Dame qui avoit ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses desirs, ne sçavoit que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen : elle fit passer le jeune homme dans son cabinet, & là, lui montrant une pendule qui étoit sur une table : voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est. Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siéroit-il, d'avoir des galanteries à mon âge ? rentrez en vous-même ? mon enfant. Etouffez des sentimens qui ne conviennent ni à vous ni à

moi. A ce discours sensé, le Cavalier qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raison répondit à la Dame avec toute l'impétuosité d'un homme possedé des mouvemens qui l'agitoient : cruelle Inesille, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous flatez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vûë, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien, reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins. Ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis & vous défens de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être après cela que Don Valerio déconcerté de ce qu'il venoit d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les yvrognes. Le Cavalier pria, gémit, & passant tout-à-coup des prieres aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement ; mais la Dame le repoussant avec courage, lui dit d'un air

irrité : arrêtez, téméraire. Je vais mettre un frein à votre folle ardeur : Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles. Il suspendit sa violence. Mais s'imaginant qu'Inesille ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit, vous inventez cette fable, pour vous dérober à mes désirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révéle un mystere que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimois Don Pedre de Lune votre Pere, qui étoit alors Gouverneur de Ségovie ; vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin, & outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminérent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné ; si-tôt que je vous ai vû entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manieres polies qui sont si nécessaires à un galant homme, & que les Femmes seules peuvent donner aux jeunes Cavaliers. J'ai plus fait : j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le

premier Miniſtre. Enfin, je me ſuis intéreſſé, pour vous, comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos ſentimens, & ne regarder en moi qu'une mere, je ne vous bannis point de ma préſence, j'aurai pour vous toute la tendreſſe que j'ai euë juſqu'ici. Mais ſi vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature & la raiſon éxigent de vous, fuyez dès ce moment, & me délivrez de l'horreur de vous voir.

Ineſille parla de cette ſorte. Pendant ce tems-là; Don Valerio gardoit un morne ſilence. On eut dit qu'il rappelloit ſa vertu, & qu'il alloit ſe vaincre lui-même. Mais c'eſt à quoi il ne penſoit nullement. Il méditoit un autre deſſein, & préparoit à ſa mere un ſpectacle bien différent. Ne pouvant ſe conſoler de l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur, il céda lâchement à ſon déſeſpoir. Il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le ſein. Il ſe punit comme un autre Oedipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir conſommé le crime, & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.

Le malheureux Don Valerio ne mourut pas ſur le champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le tems de ſe reconnoître, & de demander pardon au Ciel de s'être lui même ôté la vie. Comme il laiſſa par ſa mort un poſte de Sécretaire vacant chez le Duc de Lerme, ce Miniſtre qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choiſit pour remplacer ce jeune homme.

CHAPITRE II.

Gil Blas eſt préſenté au Duc de Lerme qui le reçoit au nombre de ſes Sécrétaires. Ce Miniſtre le fait travailler, & eſt content de ſon travail.

CE fut Monteſer qui m'annonça cette agréable nouvelle, & me dit: ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas ſans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous ſuccediez à Don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvû que vous ſuiviez les deux conſeils que j'ai à vous

donner : Le premier, c'eſt de paroître tellement attaché à ſon Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui ſoyez entiérement dévoué : Et le ſecond, c'eſt de bien faire votre Cour au Seigneur Don Rodrigue de Calderone; car cet homme-là manie comme une cire molle l'eſprit de ſon Maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce Sécrétaire favori, vous irez loin en peu de tems. C'eſt une choſe dont j'oſe hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à Don Diégue, après lui avoir rendu graces de ſes bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractere eſt Don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un aſſez mauvais ſujet, mais je me défie des portraits que le peuple fait des perſonnes qui ſont en place à la Cour, quoiqu'il en juge ſainement quelquefois. Dites-moi donc je vous prie, ce que vous penſez du Seigneur Calderone. Vous me demandez une choſe délicate, répondit le Sur-Intendant avec un ſouris malin : Je dirois à un autre que vous, ſans héſiter, que c'eſt un très-honnête Gentilhomme,

&qu'on n'en ſçauroit dire que du bien. Mais je veux avoir de la franchiſe avec vous, outre que je vous crois un garçon fort diſcret, il me ſemble que je dois vous parler à cœur ouvert de Don Rodrigue, puiſque je vous ai conſeillé de le bien ménager, autrement ce ne ſeroit vous obliger qu'à demi.

Vous ſçaurez donc, pourſuivit-il, que de ſimple Domeſtique qu'il étoit de ſon Excellence, lorſqu'elle ne portoit encore que le nom de Don François de Sandoval, il eſt parvenu par dégré au poſte de premier Sécrétaire. On n'a jamais vû d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politeſſes qu'on lui fait, à moins que de fortes raiſons ne l'y obligent. En un mot, il ſe regarde comme un Collégue du Duc de Lerme, & dans le fond, on diroit qu'il partage avec lui l'autorité de premier Miniſtre, puiſqu'il fait donner des Charges & des Gouvernemens à qui bon lui ſemble. Le Public en murmure ſouvent; mais c'eſt de quoi il ne ſe met guère en peine; pourvû qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il ſe ſoucie fort peu des Epilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajoûta

Don Diegue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh! qu'oui, lui dis-je, laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur, si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit, pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Montefer, je vais vous présenter tout à l'heure au Duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce Ministre, que nous trouvâmes dans une grande salle occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le Roy. Je vis des Commandeurs & des Chevaliers de Saint Jacques & de Calatrave qui sollicitoient des Gouvernemens & des Viceroyautés; des Evêques qui ne se portant pas bien dans leurs Diocèses, vouloient seulement, pour changer d'air, devenir Archevêques; & de bons Peres de Saint Dominique & de Saint François qui demandoient humblement des Evêchés. Je remarquai aussi des Officiers réformés qui faisoient le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le Capitaine Chinchilla; c'est-à-dire, qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le Duc ne sa-



tisfaisoit pas leurs desirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable ; & je m'apperçûs qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces Supplians. Alors Don Diégue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont votre Excellence a fait choix pour remplir la place de Don Valerio. A ces mots, le Duc jetta les yeux sur moi en disant obligeamment que je l'avois déja méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plûtôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut sçavoir qui j'étois, & la vie que j'avois menée jusques-là. Il éxigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'étoit me demander ! De mentir devant un premier Ministre d'Espagne, il n'y avoit pas d'apparence. D'un autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur tou-



te nuë. Mais il ne laissa pas de la démêler, malgré tout mon art : Monsieur de Santillane, me dit-il en soûriant à la fin de mon récit, à ce que je vois vous avez été tant soit peu *Picarro.* Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité. Je lui ai obéï. Je t'en sçai bon gré, répliqua-t-il ; va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais éxemple ne t'ait pas entiérement perdu. Combien y a t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, si la Fortune les mettoit aux mêmes épreuves !

Ami Santillane, continua le Ministre, ne te souviens plus du passé, songe que tu es présentement au Roi, & que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre ; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots, le Duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, & où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de Registres in folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces Registres que tu vois, composent un Dictionnaire de toutes les familles

Nobles

Nobles qui ſont dans les Royaumes & Principautés de la Monarchie d'Eſpagne. Chaque Livre contient par ordre alphabétique l'Hiſtoire abrégée de tous les Gentilhommes d'un Royaume, dans laquelle ſont détaillés les ſervices qu'eux & leurs Ancêtres ont rendus à l'Etat, auſſi-bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs; en un mot de toutes leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités. Enſorte que lorſqu'ils viennent demander des graces à la Cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour ſçavoir éxactement toutes ces choſes, j'ai partout des Penſionnaires qui ont ſoin de s'en informer & de m'en inſtruire par des Mémoires qu'ils m'envoyent; mais comme ces mémoires ſont diffus & remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger & en polir la diction, parce que le Roi ſe fait lire quelquefois ces Regiſtres. C'eſt à ce travail, qui demande un ſtile net & concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainſi, il tira d'un grand porte feuille plein de papiers un mémoi-

re qu'il me mit entre les mains. Puis, il ſortit de mon cabinet, pour m'y laiſſer faire mon coup d'eſſai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non-ſeulement farci de termes barbares, mais même trop paſſionné. C'étoit pourtant un Moine de la Ville de Solſone qui l'avoit composé. Sa Révérence en affectant le ſtile d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille Catalane, & Dieu ſçait s'il diſoit la vérité. Je crus lire un libelle diffammatoire, & je me fis d'abord un ſcrupule de travailler ſur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie; néanmoins, tout neuf que j'étois à la Cour, je paſſai outre aux périls & fortunes de l'ame du bon Religieux; & mettant ſur ſon compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à deshonorer en belles phraſes Caſtillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déjà fait quatre ou cinq pages, quand le Duc impatient de ſçavoir comment je m'y prenois, revint & me dit: Santillane, montre-moi ce que tu as fait. Je ſuis curieux de le voir. En même-tems jettant la vûë ſur mon ouvrage, il en lut le commencement avec

beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avouë que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté & la précision que je désirois ; je trouve encore ton stile leger & enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, & tu me consoles de la perte de ton Prédécesseur. Le Ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le Comte de Lemos son neveu ne fut venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, & le reçut d'une maniere qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrément. Ils s'enfermérent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite, & dont le Duc étoit alors plus occupé que de celles du Roi.

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je sçavois que les Sécrétaires & les Commis quittoient à cette heure-là leurs Bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, & sortis pour me rendre, non chez Monteser, parce qu'il m'avoit payé mes appoin-

temens, & que j'avois pris congé de lui, mais chez le plus fameux Traiteur du quartier de la Cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au Roi.* Ces paroles que le Duc m'avoit dites, s'offroient sans cesse à ma mémoire, & devenoient des semences d'ambition qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAPITRE III.

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, & de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'Eus grand soin, en entrant, d'apprendre au Traiteur que j'étois un Sécretaire du premier Ministre; & en cette qualité, je ne sçavois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentit l'épargne, & je lui dis de me donner ce qu'il lui plaîroit. Il me régala bien, & l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient

encore plus de plaisir que labonne chere. Quand il fut question de payer, je jettai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi, je sortis de chez le Traiteur, en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de-là un grand Hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des Seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq à six piéces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, & je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres Sécrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le Duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant; & pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon Traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la

ſaiſon, avec les vins les plus délicats & les plus eſtimés en Eſpagne.

Nous nous mîmes à table, & nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gayeté que d'eſprit; car pour rendre juſtice à mes Convives, je m'apperçus bien-tôt qu'il ne devoient pas à leur génie les places qu'ils rempliſſoient dans leur Bureau. Ils ſe connoiſſoient, à la vérité, en belles lettres rondes & bâtardes: mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enſeigne dans les Univerſités.

En récompenſe, ils entendoient à merveilles leurs petits intérets; & ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas ſi ennivres de l'honneur d'être chez le premier Miniſtre, qu'ils ne ſe plaigniſſent de leur condition. Il y a, diſoit l'un, déja cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointemens; & qui pis eſt, nos appointemens ne ſont pas réglez. Nous ne ſçavons ſur quel pied nous ſommes. Pour moi, diſoit l'autre, je voudrois avoir reçû vingt coups d'étrivieres pour appointemens, & qu'on me laiſſât la liberté de prendre un parti ailleurs; car

je n'oſerois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choſes ſecrettes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la Tour de Ségovie ou le Château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre, leur dis-je ? vous avez du bien apparemment. Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureuſement pour eux, ils étoient logés chez une honnête Veuve, qui leur faiſoit crédit, & les nourriſſoit pour cent piſtoles chacun par année. Tous ces diſcours, dont je ne perdis pas un mot, abaiſſérent dans le moment mes orguëilleuſes fumées. Je me repréſentai qu'on n'auroit pas ſans doute plus d'attention pour moi que pour les autres ; que par conſéquent je ne devois pas être ſi charmé de mon poſte : qu'il étoit moins ſolide que je ne l'avois crû, & qu'enfin je ne pouvois aſſez ménager ma bourſe. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenſer. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces Sécrétaires, à ſouhaiter la fin du repas ; & lorſqu'il fallut compter, j'eus avec le Traiteur une diſpute pour l'écot.

Nous nous ſéparâmes à minuit, mes

Confreres & moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allerent chez leur Veuve, & je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois pour lors d'avoir loüé, & que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit; mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le Roi généreusement. Je m'en tins là-dessus au conseil de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à Don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très-propre à paroître devant un homme si fier : car je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce Sécretaire.

Son logement communiquoit à celui du Duc de Lerme, & l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens, le Maître du valet. Je me fis annoncer comme Successeur de Don Valerio; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fit attendre plus d'une heure dans l'Antichambre. Monsieur le nouveau Sécretaire, me disois-je pendant ce tems-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez

bien

bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, & m'avançai vers Don Rodrigue, qui venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirêne, le donnoit à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avois pas paru devant l'Archevêque de Grenade ni devant le Comte Galiano, ni même devant le premier Ministre si respectueusement que je me présentai aux yeux du Seigneur Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, & lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eû moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manieres rampantes, & me dit d'un air même assez honnête, qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentimens favorables qu'il me marquoit; je lui voüai un éternel attachement. Ensuite de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'a-

vois interrompu dans ses importantes occupations. Si-tôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion ; & je gagnai mon Bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le Duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail, qu'il l'avoit été du commencement, & il me dit : voilà qui est bien. Ecris toi-même le mieux que tu pourras cette histoire abrégée sur le Registre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le Porte-feuille un autre Mémoire, que tu rédigeras de la même maniere. J'eus une assez longue conversation avec son Excellence, dont l'air doux & familier me charmoit. Quelle difference il y avoit d'elle à Calderone ! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une Auberge, où l'on mangeoit à juste prix, & je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances & mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce tems-là pour travailler aux

dépens de qui il appartiendroit ; me proposant, (les plus courtes folies étant les meilleures,) d'abandonner après céla la Cour & son clinquant, si je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désesperai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, & je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le Duc.



CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du Duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

QUOIQUE Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître & disparoître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son Excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, & j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un Garçon zèlé, fidèle, plein d'intelligence & de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance, en la donnant à un pareil sujet. Je me jettai à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles, & après avoir baisé respectueusement une de ses mains, qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un

homme dont je redoute la haine: C'est Don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le Duc; je connois Calderone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois aucontraire compter sur son amitié. Je compris par-là que le Seigneur Don Rodrigue étoit un fin matois; qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son Excellence, & que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le Duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est necessaire que tu en sois instruit pour te bien acquitter des Commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déja longtems que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, & que je dispose à mon gré des Charges, des Emplois, des Gouvernemens, des Vice-Royautés & des Bénéfices. Je règne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin: mais je voudrois la mettre à

l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer ; & pour cet effet je souhaiterois d'avoir pour Successeur au Ministère le Comte de Lemos mon Neveu.

Le Ministre en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit: Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfere mon neveu au Duc d'Uzede mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, & que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au Roi, qui en veut faire son favori; & c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un Souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore. C'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un Rival, quelque uni qu'on soit par le sang ou par par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le Duc d'Uzede dans l'esprit du Roi ; & comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le Comte de Lemos de son côté s'insinuë dans les bonnes graces du Prince d'Espagne. Etant Gentilhomme de sa cham-

bre, il a occasion de lui parler à toute heure; & outre qu'il a de l'esprit, je sçais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagême j'opposerai mon Neveu à mon Fils. Je ferai naître entre ces Cousins une division, qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, & le besoin qu'ils auront de moi, me les rendra soumis l'un & l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il. Ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai sécrettement au Comte de Lemos, & qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire sçavoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la gouttiere. Une pluïe d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le Confident d'un homme qui gouverne la Monarchie d'Espagne, ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.



CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joye; d'honneur & de misére.

ON s'apperçut bien-tôt à la Cour de l'affection que le Ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son Porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même, lorsqu'il alloit au Conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, & fut cause que je reçus de l'eau benite de Cour. Mes deux Voisins les Sécrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, & ils m'invitérent à souper chez leur Veuve, moins par represailles, que dans la vûë de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier Don Rodrigue même changea de manieres avec moi. Il ne m'appella plus que *Seigneur de Santillane*, lui, qui jusqu'alors ne m'avoit trai-

té que de *vous*, ſans jamais ſe ſervir du terme de *Seigneurie*. Il m'accabloit de civilité, ſur tout lorſqu'il jugeoit que notre Patron pouvoit le remarquer. Mais je vous aſſure qu'il n'avoit pas affaire à un ſot. Je répondis à ſes honnêtetés d'autant plus poliment, que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux Courtiſan ne s'en ſeroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois auſſi le Duc mon Seigneur, lorſqu'il alloit chez le Roi, & il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de Sa Majeſté, lorſqu'elle étoit éveillée. Il ſe mettoit à genoux au chevet de ſon lit, l'entretenoit des choſes qu'elle avoit à faire dans la journée, & lui dictoit celles qu'elle avoit à dire. Enſuite, il ſe retiroit. Il y retournoit auſſi-tôt quelle avoit dîné, non pour lui parler d'affaires. Il ne lui tenoit alors que des diſcours réjoüiſſans. Il la régaloit de toutes les avantures plaiſantes qui arrivoient dans Madrid, & dont il étoit toujours le premier inſtruit par des perſonnes penſionnées pour cet effet. Et enfin, le ſoir, il revoyoit le Roy pour la troiſiéme fois, lui rendoit compte, comme il lui plai-

ſoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, & lui demandoit, par maniere d'acquit ſes ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le Roi, je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des perſonnes de qualité, dévoüées à la faveur, rechercher ma converſation, & s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment aurois-je pû après cela ne me pas croire un homme de conſéquence. Il y a bien des gens à la Cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour, j'eus un plus grand ſujet de vanité. Le Roi à qui le Duc avoit parlé fort avantageuſement de mon ſtile, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le Regiſtre de Catalogne, me mena devant ce Monarque, & me dit de lire le premier Mémoire que j'avois rédigé. Si la préſence du Prince me troubla d'abord, celle du Miniſtre me raſſura bien-tôt, & je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majeſté n'entendit pas ſans plaiſir; elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, & de recommander même à ſon Miniſtre d'avoir ſoin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déja;

& l'entretien que j'eus peu de jours après avec le Comte de Lemos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce Seigneur de la part de son Oncle chez le Prince d'Espagne, & je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le Duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entiere connoissance de leur dessein, & qui étoit choisi pour être leur Messager commun. Après avoir lû ce billet, le Comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux; & là, ce jeune Seigneur me tint ce discours: Puisque vous avez la confiance du Duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, & je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous sçaurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le Prince d'Espagne me distingue de tous les Seigneurs qui sont attachés à sa personne, & qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particuliere avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir par l'avarice du Roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, & même de faire une dépense convenable à un Prince. Sur cela, je n'ai pas manqué de le

plaindre ; & profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, & je suis bien sûr de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire, ajoûta-t-il, toutes ces circonstances à mon Oncle, & revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le Comte de Lemos, dès qu'il m'eût parlé de cette sorte, & je rejoignis le Duc de Lerme, qui sur mon rapport envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, & que j'allai remettre au Comte, en disant en moi-même : Ho, ho, je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le Ministre pour réussir dans son entreprise. Il a parbleu raison, & selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles : mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le pere qui entretienne le fils ? Le Comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui : me dit tout bas : Adieu, notre cher Confident. Le Prince d'Espagne aime un peu les Dames ; Il faudra

que nous ayons vous & moi au premier jour une conférence là-dessus. Je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministere. Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, & qui me remplissoient de joye. Comment diable, disois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'Héritier de la Monarchie? je n'éxaminois point si cela étoit bon ou mauvais; la qualité du Galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être Ministre des plaisirs d'un grand Prince! Oh, tout beau, Monsieur Gil Blas, me dira-t-on! Il ne s'agissoit pour vous que d'être Ministre en second. J'en demeure d'accord: mais dans le fond ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre. Le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions; en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du premier Ministre, avec les plus belles espérances du monde; que j'eusse été heureux, si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, & que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fit de la peine,

comme j'en ſortois de bon matin, & que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée ſur mon Théâtre, c'eſt-à-dire chez le Duc; j'y jouois un rôle de Seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le Seigneur s'évanouiſſoit, & il ne reſtoit que le pauvre Gil Blas ſans argent, & qui pis eſt, ſans avoir de quoi en faire. Outre que j'etois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes beſoins, je ne connoiſſois perſonne qui pût m'aider que Don Navarro, que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la Cour, pour oſer m'adreſſer à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes piéce à piéce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois abſolument me paſſer. Je n'allois plus à l'Auberge faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faiſois-je donc pour ſubſiſter? Je vais vous le dire: Tous les matins dans nos Bureaux, on nous apportoit pour déjeuner un petit pain & un doigt de vin. C'étoit tout ce que le Miniſtre nous faiſoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, & le ſoir, le plus ſouvent, je me couchois ſans ſouper.

Telle étoit la ſituation d'un homme

qui brilloit à la Cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pûs néanmoins résister a ma misère, & je me déterminai enfin à la découvrir finement au Duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial, où le Roi & le Prince d'Espagne allerent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connoître sa misère au Duc de Lerme, & de quelle façon en usa ce Ministre avec lui.

LORSQUE le Roi étoit à l'Escurial, il y défrayoit tout le monde, de maniere que je ne sentois point là où le bât me blessoit. Je couchois dans une garde-robe auprès de la chambre du Duc. Ce Ministre un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, & me dit de le suivre dans les jardins du Palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre

dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, & lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, & toutefois nous ne parlions que de bagatelles. Car son Excellence ne les haissoit pas.

Il y avoit plus d'une heure que je la réjouïssois par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissoit, quand deux Pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencerent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirerent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le Duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de sçavoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable Indienne que j'ai lûë dans Pilpay, ou dans un autre Auteur fabuliste. Le Ministre me demanda qu'elle étoit cette fable, & je la lui racontai dans ces termes :

Il régnoit autrefois dans la Perse un bon Monarque, qui n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner luimême ses Etats, en laissoit le soin à son Grand Visir. Ce Ministre nommé Atal-

muc avoit un génie ſupérieur. Il ſoutenoit le poids de cette vaſte Monarchie, ſans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité Royale, en la faiſant reſpecter, & les Sujets avoient un Pere affectionné dans un Viſir fidèle au Prince. Atalmuc avoit parmi ſes Sécretaires un jeune Cachémirien, appellé Zéangir qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaiſir à ſon entretien, le menoit avec lui à la chaſſe, & lui découvroit juſqu'à ſes plus ſecreettes penſées. Un jour qu'ils chaſſoient enſemble dans un bois, le Viſir voyant deux corbeaux qui croaſſoient ſur un arbre, dit à ſon Sécretaire : Je voudrois bien ſçavoir ce que ces oiſeaux ſe diſent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachémirien, vos ſouhaits peuvent s'accomplir. Hé! comment cela, reprit Atalmuc? C'eſt, répartit Zéangir, qu'un Derviche Cabaliſte m'a enſeigné la langue des oiſeaux. Si vous le ſouhaitez, j'écouterai ceux-ci, & je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le Viſir y conſentit. Le Cachémirien s'approcha des Corbeaux, & parut leur

prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son Maître: Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le Ministre Persan! Eh! que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le Sécretaire, a dit: le voilà lui-même, ce Grand Visir Atalmuc. Cet Aigle tutélaire qui couvre de ses aîles la Perse comme son nid, & qui veillent sans cesse à sa conversation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce Sécretaire est heureux de servir un Maître, qui a mille bontés pour lui. Doucement, a interrompu l'autre Corbeau, doucement: Ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachémirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, & je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque jour un emploi considérable: mais avant ce tems-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il méne une vie misérable, sans que personne s'en apperçoive à la Cour. Le Grand Visir ne s'a-

vise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, & content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proye à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le Duc de Lerme, qui me demanda en souriant qu'elle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, & si ce Grand Visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son Sécretaire. Non, Monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question ; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le Duc d'un air sérieux. Il y a des Ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fit des leçons. Mais, ajoûta-t-il, en rompant l'entretien, & en se levant, je crois que le Roi ne tardera guère à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le Palais à grands pas, sans me parler davantage, & très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable Indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté ; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux Sécre-

taires Copiſtes travailloient, car ils étoient auſſi du voyage. Qu'avez-vous, Seigneur de Santillane, dirent-ils, en me voyant ? vous êtes bien émû. Vous ſeroit-il arrivé quelque déſagréable accident ?

J'étois trop plein du mauvais ſuccès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choſes que j'avois dites au Duc, & il ſe montrérent ſenſibles à la vive affliction dont je leur parus ſaiſi. Vous avez ſujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monſeigneur quelquefois prend les choſes de travers. Cela n'eſt que trop vrai, dit l'autre. Puiſſiez-vous être mieux traité que ne le fut un Sécretaire du Cardinal Spinoſa. Ce Sécretaire las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par ſon Eminence, prit un jour la liberté de lui repreſenter ſes beſoins, & de demander quelque argent pour vivre. Il eſt juſte, lui dit le Miniſtre, que vous ſoyez payé. Tenez, pourſuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette ſomme au Tréſor Royal : mais ſouvenez-vous en même-tems que je vous remer-

cie de vos ſervices. Le Sécretaire ſe ſeroit conſolé d'être congédié, s'il eût reçû ſes mille ducats, & qu'on l'eût laiſſé chercher de l'emploi ailleurs : mais en ſortant de chez le Cardinal, il fut arrêté par un Alguazil, & conduit à la Tour de Ségovie, où il a été long-tems priſonnier.

Ce trait hiſtorique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, & ne pouvant m'en conſoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme ſi je n'euſſe pas été aſſez patient. Hélas, diſois-je, pourquoi faut-il que j'aye hazardé cette malheureuſe fable, qui a déplû au Miniſtre ? Il étoit peut-être ſur le point de me tirer de mon état miſérable. Peut-être même allois-je faire une de ces fortunes ſubites qui étonnent tout le monde. Que de richeſſes ! que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des Grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, & qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des graces juſqu'aux moindres choſes qu'ils ſont obligés de donner. Il eut mieux valu continuer ma diette, ſans en rien témoigner au Duc. Je devois même me

laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon Maître que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entiérement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, & il ne me parla point du tout. Ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouïr mes agréables illusions, & la crainte d'augmenter le nombre des Prisonniers d'Etat, ne me permirent que de soûpirer & de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le Duc me fit appeller le matin. J'entrai dans sa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prens cette ordonnance...... Je frémis à ce mot d'ordonnance, & dis en moi-même: ô Ciel! voici le Cardinal Spinosa! La voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle que j'interrompis le Ministre, & me jettant à ses pieds: Monseigneur, lui dis-je, tout en pleurs, je supplie très-humble-

ment votre Excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le Duc ne pût s'empêcher de rire du désordre où il me voyoit. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, & m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sçais pas mauvais gré, mon ami, je me veux plûtôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cens Ducats, qui te seront comptés à vûë au Trésor Royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; & de plus, quand des personnes riches & généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défens pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jettérent ces paroles, je baisai les pieds du Ministre, qui m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familiérement avec moi. Je voulus de mon côté rappeller ma belle humeur: mais je ne pûs passer si subitement de la dou-

leur à la joye. Je demeurai auſſi troublé qu'un malheureux qui entend crier grace au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon Maître attribua toute mon agitation à la ſeule crainte de lui avoir déplû, quoique la peur d'une priſon perpétuelle n'y eût pas moins de part, il m'avoüa qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir ſi je ſerois bien ſenſible à ce changement; qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à ſa perſonne, & qu'il m'en aimoit davantage.



CHAPITRE VII.

Du bon uſage qu'il fit de ſes quinze cens Ducats ; de la premiere affaire dont il ſe mêla ; Et quel profit il lui en revint.

LE Roi, comme s'il eût voulu ſervir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au Tréſor Royal, où je touchai ſur le champ la ſomme contenuë dans mon Ordonnance. Il eſt rare que la tête ne tourne pas à un gueux, qui paſſe ſubitement de la miſère à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition & ma vanité. J'abandonnai ma miſérable chambre garnie aux Sécrétaires qui ne ſçavoient pas encore la langue des oiſeaux, & je loüai pour la ſeconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne ſe trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux Tailleur, qui habilloit preſque tous les Petits-Maîtres. Il prit ma meſure, & me mena chez un Marchand, où il leva cinq aunes de drap

qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole! Juste Ciel!.. Mais n'épiloguons point pas là-dessus. Les Tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soye, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de Laquais, je priai Vincent Forero mon hôte de m'en donner un de sa main. La plûpart des Etrangers qui venoient loger chez lui, avoient coûtume en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des Valets Espagnols. Ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet Hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta étoit un garçon d'une mine si douce & si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Laméla. Je n'aime pas, dis-je à Forero, les Valets qui ont un air si vertueux. J'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce Laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un Page de Cour & avec cela un peu fripon.

Il me plut. Je lui fis des questions. Il y répondit avec esprit. Il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit. Je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'apperçus bientôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le Duc m'avoit permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrois rendre service, & que j'étois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le Gibier, c'est-à-dire un Drôle qui eut de l'industrie, & fut propre à déterrer & à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au premier Ministre. C'étoit justement le fort de Scipion, ainsi se nommoit mon laquais. Il sortoit de chez Dona Anna de Guevara, Nourrice du Prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là. Cette Dame étant de celles qui se voyant du crédit à la Cour aiment à le mettre à profit.

Aussi-tôt que je fis sçavoir à Scipion que je pouvois obtenir des graces du Roi, il se mit en campagne, & dès le même jour, il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Ma-

drid un jeune Gentilhomme Grenadin, appellé Don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du Duc de Lerme; & il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à Don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce Sécrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnoissance; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse & désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de maniere que vous verrez demain matin ce Gentilhomme à votre levé. Comment donc, lui dis-je, Monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne. Je m'apperçois que vous n'êtes pas neuf en matiere d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il; j'aime à faire circuler les espèces. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement

chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur Cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux sçavoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la Cour, car elle pourroit être telle que je n'oserois parler pour vous au premier Ministre. Faites m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèlle, & soyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un Galant-homme peut les épouser. Très-volontiers, me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même-tems, il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Don Roger de Rada.

DON Anastasio de Rada, Gentilhomme Grenadin, vivoit heureux dans la Ville d'Antequere avec Dona Estéphania son épouse, qui joignoit à une vertu solide un esprit doux & une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperduëment.

Il étoit de ſon naturel fort porté à la jalouſie, & quoiqu'il n'eût aucun ſujet de douter de la fidélité de ſa femme, il ne laiſſoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendoit que quelque ſecret ennemi de ſon repos n'attentât à ſon honneur. Il ſe défioit de tous ſes amis, excepté de Don Huberto de Hordales, qui venoit librement dans ſa maiſon, en qualité de Couſin d'Eſtéphanie, & qui étoit le ſeul homme dont il dut ſe défier.

Effectivement Don Huberto devint amoureux de ſa couſine, & oſa lui déclarer ſon amour, ſans avoir égard au ſang qui les uniſſoit, ni à l'amitié particuliere que Don Anaſtaſio avoit pour lui. La Dame, qui étoit prudente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuſes ſuites, reprit ſon parent avec douceur, lui repréſenta juſqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la ſéduire & deshonorer ſon mari, & lui dit fort ſérieuſement qu'il ne devoit point ſe flater de l'eſpérance d'y réuſſir.

Cette moderation ne ſervit qu'à enflâmer davantage le Cavalier, qui s'imaginant qu'il falloit pouſſer à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manieres peu reſ-

pectueuses, & eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses desirs. Elle le repoussa d'un air sévère, & le menaça de faire punir sa témérité par Don Anastasio. Le Galant effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour, & sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée, sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit Don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un Scélerat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus long-tems sans vous révéler un secret que je n'aurois garde de vous découvrir, si votre honneur ne vous étoit pas plus cher que votre repos ; votre délicatesse & la mienne en matiere d'offenses, ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de sur-

prise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit Don Anastasio déja tout troublé, votre cousine m'est infidèlle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, reprit Hordalés d'un air emporté ; je la désavouë. Elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria Don Anastasio. Parlez. Qu'a fait Estéphanie? Elle vous a trahi, répartit Don Huberto. Vous avez un Rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer ; car l'Adultère, à la faveur d'une épaisse nuit s'est dérobé aux yeux qui l'observoient. Tout ce que je sçais ; c'est qu'on vous trompe. C'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il, en remarquant que ses discours faisoient l'effet qu'il en attendoit ; il est inutile de vous en dire davantage. Je m'apperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, & que

vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper. Montrez à toute la Ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente ; & il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert, s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà Don Anastasio qui perd le jugement. Il semble que les Furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse ; elle étoit prête à se mettre au lit, quand il arriva. Il se contraignit d'abord & attendit que les Domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le deshonneur qui alloit rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois, que sa femme portoit dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, & lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable ; & tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le Ciel de te pardonner l'outrage que tu

m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton ame, comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela, il tira son poignard. Son action & son discours épouvantérent Estéphanie qui se jettant à ses genoux, lui dit les mains jointes & toute éperdüe : Qu'avez-vous, Seigneur ? Quel sujet de mécontentement, ai-je eu le malheur de vous donner pour vous porter à cette extrêmité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèlle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le Jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto . . . . . Ah ! Seigneur, interrompit-elle avec précipitation ! vous devez vous défier de Don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infame que vous êtes, répliqua Don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalés, vous justifiez mes soupçons, au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre

mauvaiſe conduite. Vous voudriez bien affoiblir ſon témoignage : mais cet artifice eſt inutile, & redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Eſtéphanie, en pleurant amérement, craignez votre aveugle colere ; ſi vous en ſuivez les mouvemens, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous conſoler, quand vous en aurez reconnu l'injuſtice. Au nom de Dieu, calmez vos tranſports. Donnez-vous du moins le tems d'éclaircir vos ſoupçons. Vous rendrez plus de juſtice à une femme qui n'a rien à ſe reprocher.

Tout autre que Don Anaſtaſio auroit été touché de ces paroles, & encore plus de l'affliction de la perſonne qui venoit de les prononcer : mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la Dame une ſeconde fois de ſe recommander promptement à Dieu, & leva même le bras pour la frapper. Arrête, Barbare, lui cria-t-elle, ſi l'amour que tu as eu pour moi eſt entiérement éteint : ſi les marques de tendreſſe que je t'ai prodiguées ſont effacées de ton ſouvenir : Si mes larmes ne ſçauroient te détourner de ton exécrable deſſein, reſpectes ton propre ſang. N'armes pas ta main furieuſe contre un

Innocent qui n'a point encore vû la lumiere. Tu ne peux devenir ſon bourreau, ſans offenſer le Ciel & la Terre. Pour moi, je te pardonne ma mort : mais, n'en doutes pas, la ſienne demandera juſtice d'un ſi horrible forfait.

Quelque déterminé que fut Don Anaſtaſio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Eſtéphanie, il ne laiſſa pas d'être émû des images affreuſes que ces derniers mots préſentérent à ſon eſprit. Auſſi, comme s'il eût craint que ſon émotion ne trahit ſon reſſentiment, il ſe hâta de profiter de la fureur qui lui reſtoit, & plongea ſon poignard dans le côté droit de ſa femme ; elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il ſortit auſſi-tôt de ſa maiſon, & diſparut d'Antéquere.

Cependant cette épouſe infortunée fut ſi étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques inſtans à terre comme une perſonne ſans vie. Enſuite, reprenant ſes eſprits, elle fit des plaintes & des lamentations, qui attirérent auprès d'elle une vieille femme qui la ſervoit. Dès que cette bonne vieille vit ſa Maîtreſſe dans un ſi pitoyable état, elle pouſſa des cris qui diſſipérent le ſom-

meil des autres Domeſtiques, & même des plus proches Voiſins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appella des Chirurgiens ; ils viſitérent la playe, & n'en eurent pas mauvaiſe opinion. Ils ne ſe trompérent point dans leur conjecture. Ils guérirent même en aſſez peu de tems Eſtéphanie, qui accoucha fort heureuſement d'un fils trois mois après cette cruelle avanture ; & c'eſt ce fils, Seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi. Je ſuis le fruit de ce triſte enfantement.

Quoique la médiſance n'épargne guère la vertu des femmes, elle reſpecta pourtant celle de ma mere ; & cette ſcène ſanglante ne paſſa dans la Ville, que pour le tranſport d'un mari jaloux. Il eſt vrai que mon pere y étoit connu pour un homme violent & fort ſujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalés jugea bien que ſa parente le ſoupçonnoit d'avoir troublé par des fables l'eſprit de Don Anaſtaſio ; & ſatisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il ceſſa de la voir. De peur d'ennuyer Votre Seigneurie, je ne m'étendrai point ſur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai ſeulement que ma mere s'eſt principalement

attachée à me faire apprendre l'escrime, & que j'ai long-tems fait des armes dans les plus célébres Sales de Grenade & deSéville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de Don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui; & me voyant enfin dans ma dix-huitiéme année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mere en cet état sur un fils qui a du courage & du sentiment? J'allai sur le champ trouver Hordalés. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, & le jettai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, & me dit: Qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma mere. Il confessa que c'étoit pour se venger de ses rigueurs, qu'il s'étoit résolu de la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au Ciel, à Don Anastasio, à Estéphanie & à moi. Je ne jugeai point à pro-

pos de retourner au logis pour informer ma mere de cet évenement. J'en laissai le soin à la Renommée. Je passai les montagnes, & me rendis à la Ville de Malaga, où je m'embarquai avec un Armateur qui sortoit du Port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'Isle d'Albouran un Corsaire de Mellila qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment Espagnol, qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagene, & qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Affriquain, & nous nous rendîmes maîtres de ses deux Vaisseaux, où il y avoit quatre-vingt Chrétiens, qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors profitant d'un vent qui s'éleva, & qui nous étoit favorable, pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de tems à Punta de Helena.

Comme nous demandions aux Esclaves que nous avions délivrés de quel endroit

ils étoient, je fis cette question à un homme de très-bonne mine, & qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soûpirant qu'il étoit d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse, sans sçavoir pourquoi; & mon émotion dont il s'apperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Helas, me répondit-il, vous renouvellez ma douleur, en éxigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous même que trop entendu parler de moi. Je me nomme Don Anastasio de Rada. Juste Ciel! m'écriai-je, Dois-je croire ce que j'entens? Quoi, vous seriez Don Anastasio! seroit-ce mon pere que je verrois? Que dites-vous, jeune homme, s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise? Seroit-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de sa mere, quand je la sacrifiai à ma fureur? Oüi, mon pere, lui dis-je, c'est moi que la vertueuse Estéphanie a

mis

mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles, pour se jetter à mon coû. Il me serra entre ses bras, & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soûpirs & nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnoissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon pere leva les yeux au Ciel pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie : mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre graces mal à-propos, il m'adressa la parole & me demanda de quelle maniere on avoit reconnu l'innocence de sa femme : Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sçachez que c'est Don Huberto qui vous a trompé. En même tems, je lui contai toute la perfidie de ce parent : qu'elle vengeance j'en avois tirée, & ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon pere fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté, qu'à celui

d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il commença dans l'excès de la joye qui le transportoit à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vîte le chemin d'Antequerre. Je brûle d'impatience de me jetter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si cheres, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'Armateur; & de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon pere ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses avantures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le Prince d'Ithaque au recit de celles du Roi son pere. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antéquerre, & nous fîmes alte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrettement au logis, nous n'en-

trâmes dans la Ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laiſſe à imaginer la ſurpriſe où fut ma mere de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais ; & la maniere, pour ainſi dire, miraculeuſe dont il lui étoit rendu, devenoit encore pour elle un autre ſujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de ſa barbarie avec des marques ſi vives de repentir, qu'elle ne pût ſe défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un aſſaſſin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le Ciel l'avoit ſoumiſe, tant le nom d'époux eſt ſacré pour une femme qui a de la vertu. Eſtéphanie avoit été ſi en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en reſſentit pas toutefois une joye pure. Une ſœur de Hordalés procédoit criminellement contre le meurtrier de ſon frere. Elle me faiſoit chercher par tout ; de ſorte que ma mere ne me voyant pas en ſûreté dans notre maiſon n'étoit pas ſans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la Cour, où je viens, Seigneur, ſolliciter ma grace, que j'eſpére obtenir, puiſque vous voulez bien bien parler en ma faveur au

premier Ministre, & m'appuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de Don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez, Seigneur Don Roger, le cas me paroît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remèrcimens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille, & sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrois: mais d'abord qu'il eût touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même, je contai cette histoire au Duc, qui m'ayant permis de lui présenter le Cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la Cour. Santillanne m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquile. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, & c'est particulierement aux Gentilhommes qui vengent leur honneur offensé, que Sa Majesté aime à faire grace. Il faut pour la forme vous mettre en prison: mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas long-tems. Vous avez dans San-

tillanne un bon ami qui se chargera du reste; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au Ministre sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grace furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse & sa Pénélope; au lieu que s'il n'eût pas eu de Protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet: mais je n'étois pas encore un Calderonne, pour mépriser les petits.



CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de tems une fortune considérable, & des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage l'encouragérent à faire de nouvelles recherches. J'ai déja vanté ses talens-là-dessus. On auroit pû l'appeller à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second Chaland un Imprimeur de Livres de Chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet Imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses Confreres ; & son Edition avoit été saisie. Pour trois cens ducats, je lui fis avoir main-levée de ses exemplaires, & lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier Ministre, son Excellence voulut bien, à ma priere, interposer son autorité. Après l'Imprimeur, il me passa par les mains un Négociant, & voici de quoi il s'agissoit : un Vaisseau Portugais avoit

été pris par un Corsaire de Barbarie, & repris ensuite par un Armateur de Cadix. Les deux tiers des Marchandises dont il êtoit chargé, appartenoient à un Marchand de Lisbonne, qui les ayant inutilement revendiqués, venoit à la Cour d'Espagne chercher un Protecteur, qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, & il rattrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cens pistoles, dont il fit présent à la Protection.

Il me semble que j'entens un Lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, Monsieur de Santillanne, mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin. Poussez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *Quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Ecoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux Opérateur. Il demande un privilége pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les Villes de la Monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres, c'est-à-dire qu'il soit défendu aux Per-

ſonnes de ſa Profeſſion de s'établir dans les lieux où il ſera. Par reconnoiſſance, il comptera deux cens piſtoles à celui qui lui remettra le Privilege expédié. Je dis au Saltimbanque, en tranchant du Protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des Patentes qui lui permettoient de tromper le Peuple excluſivement dans tous les Royaumes d'Eſpagne.

J'éprouvai la vérité du Proverbe qui dit que l'appetit vient en mangeant; mais outre que je me ſentois plus avide, à meſure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de ſon Excellence ſi facilement les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquiéme. C'étoit le Gouvernement de la Ville d'Evora ſur la côte de Grenade, pour un Chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille piſtoles. Le Miniſtre ſe prit à rire, en me voyant ſi âpre à la cure. Vive Dieu, ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieuſement à obliger votre prochain. Ecoutez, lorſqu'il ne ſera queſtion que de bagatelles, je n'y regarderai pas de ſi près : mais quand vous voudrez des Gouvernemens,

ou

ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit. Vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sçauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources, il me faut pour soûtenir la dignité de mon poste; car malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avouë que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Reglez-vous sur cela.

Mon Maître par ce discours m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plûtôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitoient d'obtenir des graces de la Cour, n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon Chevalier de Calatrave eut le Gouvernement de Vera pour ses mille pistoles, & j'en fis bien-tôt accorder un autre pour le même prix à un Chevalier de Saint Jacques. Je ne me contentai pas

de faire des Gouverneurs, je donnai des Ordres de Chevaleries, je convertis quelques bons Roturiers en mauvais Gentilhommes, par d'excellentes lettres de Noblesse. Je voulus aussi que le Clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conferai de petits Bénéfices, des Canonicats, & quelques dignités Ecclesiastiques. A l'égard des Evêchés & des Archevêchés, c'étoit Don Rodrigue de Calderone qui en étoit le Collateur. Il nommoit encore aux Magistratures, aux Commanderies & aux Vice-royautés. Ce qui suppose que les grandes places n'étoient pas mieux remplies que les petites; car les Sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus reglés. Nous sçavions bien que dans Madrid les railleurs s'égayoient là-dessus à nos dépens: mais nous ressemblions aux Avares qui se consolent des huées du Peuple, en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeller l'intempérance & la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis Maître de trente mille Ducats, & en état

d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident du premier Ministre. Je loüai un Hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai le Carosse d'un *Escrivano* *, qui se l'étoit donné par ostentation, & qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son Boulanger. Je pris un Cocher, trois laquais; & comme il est juste d'avancer ses anciens Domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon Valet de Chambre, mon Sécretaire & mon Intendant: mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le Ministre trouva bon que mes Gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Je n'étois guéres moins fou que les Disciples de Portius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du Cumin, ils s'étoient rendus aussi pâles que leur Maître, s'imaginoient être aussi sçavans que lui; peu s'en falloit que je ne me crusse parent du Duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards, ce qui me flatoit infiniment.

Ajoûtez à cela qu'à l'exemple de son Excellence qui tenoit table ouverte, je

* Greffier.

résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile Cuisinier, & il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus de friande mémoire. Je remplis ma cave de vin délicieux; & après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux Commis du Bureau du Ministre, qui prenoient fièrement la qualité de Sécretaires d'Etat. Je leur faisois très-bonne chere, & les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion; (car tel Maître, tel Valet,) avoit aussi sa table dans l'Office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance: mais outre que j'aimois ce Garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardois ces dissipations en jeune Homme; je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Je ne considérois que l'honneur qui m'en revenoit. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde; les bénéfices & les Emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes

Finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai pour le coup avoir attaché un clou à la rouë de la Fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie ; & pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonime, par lequel je lui mandois qu'un Seigneur Sicilien de ses amis l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure & le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nuñez y vint, & fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étois le Seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oüi, lui dis-je, mon ami, je suis le Maître de cet Hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, & de plus un coffre fort. Est-il possible, s'écria-t-il, avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence ? Que je me sçais bon gré de t'avoir placé auprès du Comte Galiano ! Je te disois bien que c'étoit un Seigneur généreux, & qu'il ne tarderoit guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au Maître d'Hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant

cette prudente conduite que les Intendans deviennent si gras dans les grandes Maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plût de m'avoir mis chez le Comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce Seigneur avoit payé mes services : mais m'appercevant que mon Poëte, pendant que je lui faisois ce détail, chantoit en lui-même la Palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plûtôt sujet de m'en louer, que de m'en plaindre. Si le Comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, où je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du Duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout à coup le silence : l'ai-je bien entendu, me dit-il. Quoi, vous avez la confiance du premier Ministre? Je la partage, lui répondis-je, avec Don Rodrigue de Calderone ; & selon toutes les

apparences, j'irai loin. En vérité, Seigneur de Santillane, repliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talens vous réunissez en vous! ou plûtôt pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*Outil universel*; c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste, Seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre Seigneurie. Oh! que diable, interrompis-je, Monsieur Nunez, tréve de *Seigneur* & de *Seigneurie*. Bannissons ces termes-là & vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche. Mais, ajouta-t-il, je t'avouërai ma foiblesse: en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as éblouii. Par bonheur mon éblouissement se passe, & je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq Commis qui arrivérent: Messieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunez, vous souperez avec le Seigneur Don Fabricio, qui fait des vers dignes du Roi Numa *, & qui écrit en prose

* *Les Vers obscurs que chantoient les Prêtres*

comme on n'écrit point. Par malheur, je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la Poësie, que le Poëte en pâlit. A peine daignerent-ils jetter sur lui les yeux. Il eut beau pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles; il ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poëtique. Il s'échappa subtilement de la Compagnie, & disparut. Nos Commis ne s'apperçûrent pas de sa retraite, & se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, & me disposois à sortir, le Poëte des Asturies entra dans ma chambre, je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai rompu en visiere à tes Commis; mais franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pû y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant & empesé! je ne comprens pas comment, toi, qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de Convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de

Saliens dans leurs processions, avoient été composés par Numa.

plus legers. Tu me feras plaisir lui répondis-je, & je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, repliqua-t-il, je te promets des génies supérieurs & des plus amusans. Je vais de ce pas chez un Marchand de Liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouïssans.

A ces paroles, il me quitta; & le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six Auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grèce & de l'Italie, & leur ouvrage, disoit-il, méritoient d'être imprimez en lettres d'or. Je reçus ces Messieurs très-poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetez; car la nation des Auteurs est un peu vaine & glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il sçavoit quelle sorte de Gens je devois ce jour-là regaler, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gayes

ment. Mes Poëtes commencérent à s'entretenir d'eux-mêmes, & à se louër. Celui-ci d'un air fier citoit les grands Seigneurs, & les femmes de qualité dont sa Muse faisoit les délices. Celui-là blâmant le choix qu'une Académie de Gens de Lettres venoit de faire de deux Sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers & de Prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un Sonnet, l'autre déclame une Scêne tragique & un autre lit la critique d'une Comédie. Un quatriéme voulant à son tour faire la lecture d'une Ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses Confrères, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement. De-là naît une dispute, dans laquelle tous les beaux Esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives; passe encore pour cela: mais ces furieux se lévent de table, & se battent à coups de

poings. Fabrice, Scipion, mon Cocher, mes laquais & moi, nous n'eumes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un Cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette avanture : Hé bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos Convives ? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines Gens. Je m'en tiens à mes Commis. Ne me parlez plus d'Auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres, tu viens de voir les plus raisonnables.



CHAPITRE XIV.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entierement à la Cour. De la Commission dont le chargea le Comte de Lemos, & de l'intrigue dans laquelle ce Seigneur & lui s'engagérent.

LORSQUE je fus connu pour un homme chéri du Duc de Lerme, j'eus bientôt une Cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, & je donnois mes audiences à mon levé. Il venoit chez moi deux sortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au Ministre; & les autres pour m'exciter par des suplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés & bien servis. A l'egard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si long-tems que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la Cour, j'étois compatissant & charitable de mon naturel:

mais on n'a plus là de foiblesse humaine, & j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis. Je me dépouillai de toute affection pour eux. La maniere dont j'en usai avec Joseph Navarro dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avois tant d'obligation, & qui pour tout dire en un mot, étoit la cause premiere de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire, quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au Duc de Lerme, en me disant que le Cavalier pour lequel il me sollicitoit étoit un Garçon fort aimable & d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon & obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche. Son indigence est un titre pour mériter votre appui. Je suis sûr que vous me sçavez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on

attendoit de moi ce ſervice pour rien. Quoique cela ne fût guéres de mon goût, je ne laiſſai pas de paroître fort diſpoſé à faire ce qu'on déſiroit. Je ſuis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoiſſance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il ſuffit que vous vous intéreſſiez pour quelqu'un. Il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le ſervir. Votre ami aura cet Emploi que vous ſouhaitez qu'il ait. Comptez là-deſſus. Ce n'eſt plus votre affaire, c'eſt la mienne.

Sur cette aſſurance, Joſeph s'en alla très-ſatisfait de moi; néanmoins la perſonne qu'il m'avoit recommandée, n'eût pas le poſte en queſtion. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre fort. Je préferai cette ſomme aux remercimens que m'auroit fait mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes : Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes aviſé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu. Il a fait donner l'Emploi que vous ſçavez. Je ſuis au deſeſpoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, & nous nous quittâmes plus amis que jamais : mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité ; car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, & à qui j'avois tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que dans la passe où j'étois alors à la Cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des Maîtres d'Hôtel.

Il y a longtems que je n'ai parlé du Comte de Lemos. Venons présentement à ce Seigneur. Je le voyois quelquefois. Je lui avois porté mille Pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, & je lui en portai mille autres encore par ordre du Duc son oncle, de l'argent que j'avois à son Excellence. Le Comte de Lemos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit, enfin, parvenu à son but, & qu'il possedoit entierement les bonnes graces du Prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, & à laquelle il m'avoit déja préparé : Ami, Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez

rien pour découvrir quelque jeune Beauté qui soit digne d'amuser ce Prince galant. Vous avez de l'esprit. Je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez; & quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au Comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à éxercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches : mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appellai & lui dis en particulier : Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sçais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la Fortune, je sens qu'il me manque quelque chose. Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le tems d'achever ce que je voulois lui dire, vous avez besoin d'une Nymphe agréable pour vous dissiper un peu, & vous égayer. Et en effet, il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le Printems de vos jours, pendant que de graves Barbons ne sçauroient s'en passer. J'admire ta pénétra-

tion, repris-je en soûriant. Oui, mon ami, c'est une Maitresse qu'il me faut, & je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très-délicat sur la matiere. Je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci, dans une Ville où il y a de tout, & j'espere que j'aurai bien-tôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après, il me dit : J'ai découvert un Trésor. Une jeune Dame nommée Catalina, de bonne famille, & d'une beauté ravissante, demeure sous la conduite de sa tante, dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une Soubrette que je connois ; & qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un Galant riche & libéral, pourvû qu'il voulut bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit, & sans faire aucun éclat. Là-dessus, je vous ai peint comme un Cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, & j'ai prié la Soubrette de vous

proposer aux deux Dames. Elle m'a promis de le faire, & de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je: mais je crains que la Femme de chambre à qui tu viens de parler, ne t'en ait fait accroire: Non, non, repliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder; j'ai déjà interrogé les voisins, & je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la Senora Catalina est telle que vous la pouvez desirer, c'est-à-dire une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter à la faveur d'une grêle de pistoles, que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; & comme la Femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses Maîtresses, je m'y glissai entre onze heures & minuit. La Soubrette me reçut sans lumiere, & me prit par la main pour me conduire dans une Salle assez propre, où je trouvai les deux Dames galamment habillées, & assises sur des carreaux de satin. Aussi-

tôt qu'elles m'apperçûrent, elles se levérent & me saluérent d'une maniere toute gracieuse. Je crus voir deux personnes de qualité. La tante qu'on apelloit la Senora Mencia, quoique belle encore n'attiroit pas moins mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la Niéce, qui me parut une Déesse: à l'éxaminer pourtant à la rigueur, on auroit pû dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite: mais elle avoit des graces, avec un air piquant & voluptueux qui ne permettoit guère aux yeux des hommes de remarquer ses defauts.

Aussi sa vûe troubla mes sens. J'oubliai que je ne venois là que pour faire l'office de Procureur; je parlai en mon propre & privé nom, & tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder, lorsque la Tante, pour modérer mes transports, prit la parole, & me dit: Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre Seigneurie, je vous

ai permis d'entrer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur : mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé ; j'ai jusqu'ici élevé ma Niéce dans la retraite, & vous êtes, pour ainsi dire, le premier Cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre Epouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur ; voyez si elle vous convient à ce prix-là ; vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant, effaroucha l'amour qui m'alloit décocher une fléche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si cruëment, me fit rentrer en moi-même ; je redevins tout-à-coup l'Agent fidèle du Comte de Lemos ; & changeant de ton, je répondis à la Senora Mencia : Madame votre franchise me plaît, & je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la Cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina ; j'ai pour elle en main un parti plus brillant ; je lui destine le Prince d'Espagne. Il suffisoit de refuser ma Niéce, reprit la Tante froidement ; ce refus, ce me semble, étoit assez désobligeant ; il n'étoit pas nécessaire de

l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, Madame, m'écriai-je, rien n'est plus sérieux : j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrettes du Prince d'Espagne, je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craye.

La Senora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, & je m'apperçûs qu'elles ne lui déplûrent point : néanmoins croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette maniere : Quand je prendrois au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infâme honneur de voir ma Niéce Maitresse d'un Prince. Ma vertu se révolte contre l'idée.... Que vous êtes bonne, interrompis-je avec votre vertu ! vous pensez comme une sotte Bourgeoise. Vous mocquez-vous de considèrer ces choses-là dans un point de vûë moral ? c'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envisagez l'héritier de la Monarchie aux pieds de l'heureuse Catalina : representez-vous qu'il l'adore & la comble de présens, & songez enfin qu'il naîtra d'elle peut-

être un Heros qui rendra le nom de sa mere immortel avec le sien.

Quoique la Tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposois, elle feignit de ne sçavoir à quoi se résoudre ; & Catalina qui auroit déja voulu tenir le Prince d'Espagne, affecta une grande indifférence ; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la Senora Mencia me voyant rebuté & prêt à lever le siége, battit la chamade, & nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivans : *Primo*, Que si le Prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agrémens de Catalina, prenoit feu, & se déterminoit à lui faire une visite nocturne, j'aurois soin d'en informer les Dames, comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, Que le Prince ne pourroit s'introduire chez lesdites Dames qu'en Galant ordinaire, & accompagné seulement de moi & de son Mercure en chef.

Après cette convention, la Tante & la Niéce me firent toutes les amitiés du monde ; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je ha-

zardai quelques accolades, qui ne furent pas trop mal reçûes ; & lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrassérent d'elles-mêmes, en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les Courtiers de galanterie, & les femmes qui ont besoin d'eux : on auroit dit en me voyant sortir de-là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étois.

Le Comte de Lemos sentit une extrême joïe, quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnérent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante ; & il m'avoüa que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux Dames qu'il ne doutoit nullement que le Prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la Maîtresse que je lui avois choisie, & qu'elle de son côté auroit sujet d'être contente d'un tel Amant : que ce jeune Prince étoit généreux, plein de douceur & de bonté ; enfin il les assura que dans quelques jours il le leur améneroit de la façon qu'elles le désiroient, c'est-

à-dire ſans ſuite & ſans bruit. Ce Seigneur prit là-deſſus congé d'elles, & je me retirai avec lui ; nous rejoignîmes ſon équipage dans lequel nous étions venus tous deux, & qui nous attendoit au bout de la ruë. Enſuite il me conduiſit à mon Hôtel, en me chargeant d'inſtruire le lendemain ſon Oncle de cette avanture ébauchée, & de le prier de ſa part de lui envoyer un millier de piſtoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour ſuivant d'aller rendre au Duc de Lerme un compte éxact de tout ce qui s'étoit paſſé ; je ne lui cachai qu'une choſe : je ne lui parlai point de Scipion ; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina ; car on ſe fait honneur de tout auprès des Grands.

Je m'attirai par-là des complimens ami-ſucre : Monſieur Gil Blas, me dit le Miniſtre d'un air railleur, je ſuis ravi qu'avec tous vos autres talens, vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes. Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adreſſe à vous. Monſeigneur, lui répondis-je ſur le même ton, je vous remercie de la préférence : mais vous

me

me permettrez de vous dire que je me ferois un ſcrupule de procurer ces ſortes de plaiſirs à votre Excellence. Il y a ſi longtems que le Seigneur Don Rodrigue eſt en poſſeſſion de cet emploi-là, qu'il y auroit de l'injuſtice à l'en dépouiller. Le Duc ſourit de ma réponſe, puis changeant de diſcours, il me demanda ſi ſon Neveu n'avoit pas beſoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille piſtoles. Hé bien, reprit le Miniſtre, tu n'as qu'à les lui porter; dis-lui qu'il ne les ménage point, & qu'il applaudiſſe à toutes les dépenſes que le Prince ſouhaitera de faire.

CHAPITRE XV.

De la viſite ſecrette, & des préſens que le Prince d'Eſpagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cens doubles piſtoles au Comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce Seigneur. J'ai parlé au Prince. Il a mordu à la grappe. Il brûle

d'impatience de voir Catalina ; dès la nuit prochaine, il veut se dérober secrettement de son Palais, pour se rendre chez elle ; c'est une chose résolue. Nos mesures sont déja prises pour cela. Avertissez-en les Dames, & leur donnez l'argent que vous m'apportez ; il est bon de leur faire connoître que ce n'est point un Amant ordinaire qu'elles ont à recevoir. D'ailleurs les bienfaits des Princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher. Il faudra de plus que votre carosse, (car je juge à propos de nous en servir,) nous attende à minuit aux environs du Palais.

Je me rendis aussi-tôt chez les Dames. Je ne vis point Catalina. On me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la Senora Mencia : Madame, lui dis-je, excusez-moi de grace, si je parois dans votre maison pendant le jour : mais je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertisse que le Prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit ; & voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espèces, voici une offrande qu'il envoye au Temple de Cy-

mère, pour s'en rendre les Divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagées dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle; mais apprenez-moi, Seigneur de Santillane, si le Prince aime la Musique. Il l'aime, repris-je à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux, s'écria-t-elle, toute transportée de joïe; vous me charmez en disant cela; car ma Niéce a un gosier de Rossignol, & jouë du Luth à ravir. Elle danse même parfaitement. Vive Dieu, m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma Tante! il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune; un seul de ces talens lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du Prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon Cocher, & rejoignis le Comte de Lemos, qui me dit que le Prince, pour se défaire plûtôt de tout le monde, alloit feindre une legere indisposition, & même se mettre au lit, pour mieux persuader qu'il étoit malade: mais qu'il se releveroit une heure

après, & gagneroit par une porte secrette un escalier dérobé, qui conduisoit dans les Cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit, par où il m'assura qu'ils passeroient. J'y gardai si longtems le mulet, que je commençai à croire que notre Galant avoit pris par un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina, comme si les Princes perdoient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites. Enfin, je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordérent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carosse, dans lequel ils montérent l'un & l'autre. Pour moi, je me mis auprès du Cocher, pour lui servir de guide, & je le fis arrêter à cinquante pas de chez les Dames. Je donnai la main au Prince d'Espagne & à son Compagnon, pour les aider à descendre, & nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, & se referma dès que nous fûmes entrez.

Nous nous trouvâmes d'abord dans

les mêmes ténébres où je m'étois trouvé la premiere fois, quoiqu'on eût pourtant par distinction attaché une petite lampe à un mur. La lumiere qu'elle répandoit étoit si sombre, que nous l'appercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servoit qu'à rendre l'avanture plus agréable à son Héros, qui fut vivement frappé de la vûë des Dames, lorsqu'elles le reçûrent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui regnoit dans la Cour. La Tante & la Niéce étoient dans un deshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément. Notre Prince se seroit fort bien contenté de la Senora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir : mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Hé bien ! mon Prince, lui dit le Comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies ? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le Prince, & je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperoit point à la Tante, si la Niéce le pouvoit manquer.

Après un compliment si gracieux pour une Tante, il dit mille chose flateuses à Catalina, qui lui répondit très-spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisois dans cette occasion, de se mêler à l'entretien des Amans, pourvû que ce soit pour attiser le feu, je dis au Galant que sa Nymphe chantoit & joüoit du luth à merveilles. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talens Il la pressa de lui en montrer un échantillon; elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un Luth tout accordé, joüa quelques airs tendres, & chanta d'une maniere si touchante, que le Prince se laissa tomber à ses genoux, tout transporté d'amour & de plaisir. Mais finissons-là ce tableau, & disons seulement que dans la douce yvresse où l'Héritier de la Monarchie Espagnole étoit plongé, les heures s'écoulerent comme des momens, & qu'il nous fallut l'arrâcher de cette dangereuse maison, à cause du jour qui s'approchoit. Messieurs les Entrepreneurs le remenérent promptement au Palais, & le remirent dans son appartement. Ils se retirérent ensuite chez eux aussi contens de l'avoir

appareillé avec une avanturière, que s'ils eussent fait son mariage avec une Princesse.

Je contai le lendemain matin cette avanture au Duc de Lerme, car il vouloit tout savoir. Dans le tems que je lui en achevois le récit, le Comte de Lemos arriva, & nous dit : Le Prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent & de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi : Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout-à-l'heure cette somme-là. Je sçais bien que je vous incommode, que je vous épuise ; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte ; & si jamais je me vois en état de reconnoître d'un autre maniere que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon Prince, lui ai-je répondu en le quittant sur le champ, j'ai des amis & du credit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire ;

dit alors le Duc à son Neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien si vous voulez, il achetera lui-même les pierreries; car il s'y connoît parfaitement, & sur-tout en rubis. N'est-il pas vrai Gil Blas, ajoûta-t-il en me regardant d'un air malin? Que vous êtes malicieux, Monseigneur, lui répondis-je! Je vois bien que vous avez envie de faire rire Monsieur le Comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le Neveu demanda quel mystere il y avoit là-dessous. Ce n'est rien, repliqua l'Oncle en riant: c'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, & que ce troc ne tourna ni à son honneur, ni à son profit.

J'aurois été trop heureux, si le Ministre n'en eut pas dit davantage, mais il prit la peine de conter le tour que Camille & D. Raphaël m'avoient joüé dans un Hôtel garni, & de s'étendre particulierement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son Excellence après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le Comte de Lemos, qui me mena chez un Joüailler, où nous choisîmes des pierreries que

nous allâmes montrer au Prince d'Espagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du Duc, pour payer le Marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante, je fus gracieusement reçu des Dames, lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquelles consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles, avec les pendans pour la Niéce. Charmées l'une & l'autre de ces marques de l'amour & de la générosité du Prince, elles se mirent à jaser comme deux Comeres, & à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublierent dans l'excès de leur joïe. Il leur échappa quelques paroles, qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand Monarque. Pour sçavoir précisément si j'avois fait ce beau chef d'eœuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.



CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, & quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

EN rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui ce soir là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, & faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le banquet des sept Sages.

Le Maître du festin averti de mon arrivée, dit à sa Compagnie: Messieurs, ce n'est rien, c'est le Patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjoüir. Je vais lui dire deux mots. Je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots, il vint me trouver: Quel tintamarre, lui dis-je? quelle sorte de personnes régalez-vous donc là bas! sont-ce des Poëtes! Non pas, s'il vous plait, me répondit-il. Ce seroit dommage de don-

ner votre vin à boire à ces gens-là. J'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit & pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, vas te remettre à table, & ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina: mais le lendemain à mon lever, je lui parlai de cette sorte: Ami, Scipion, tu sçais de quelle maniere nous vivons ensemble. Je te traite plûtôt en camarade, qu'en domestique. Tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un Maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre: je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, & toi de ton côté, tu me diras ce que tu pense des femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le Prince d'Espagne n'a

pas grand sujet de se louer de moi ; car je te l'avouërai, c'est pour lui que je t'ai demandé une Maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, & il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincerité avec vous. J'eus hier un tête à tête avec la Suivante de ces deux Princesses ; elle m'a conté leur histoire qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succinctement le récit que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit Gentilhomme Aragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux Commandeur, qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de pere que d'Epoux ; elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nippes, & en trois cens pistoles d'argent comptant ; puis elle se joignit à la Senora Mencia, qui étoit encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurérent ensemble, & commencérent à tenir une conduite dont la Justice voulut prendre connoissance.

Cela déplût aux Dames, qui, de dépit ou autrement, abandonnérent brusquement Tolède, pour venir s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune Dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur: elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La Senora Mencia demeure avec une jeune Soubrette dans l'une de ces maisons, & la Douairiere du Commandeur occupe l'autre avec une vieille Duègne qu'elle fait passer pour sa grand'Mere. De façon que notre Aragonoise est tantôt une Niéce élevée par sa Tante, & tantôt une pupile sous l'aîle de son aïeule. Quand elle fait la Niéce, elle s'appelle Catalina; & lorsqu'elle fait la petite fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis en pâlissant, Scipion. Que m'apprens-tu, lui dis-je? tu me fais trembler. Helas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonoise ne soit la Maitresse de Calderone. Hé! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir, en vous

annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas lui répliquai je ; elle est plus propre à me causer du chagrin, que de la joye. N'en vois-tu pas bien les conséquences ? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'est pas sûr que Don Rodrigue découvre ce qui se passe ; & si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prevenir le premier Ministre. Contez lui la chose tout naturellement. Il verra votre bonne foi ; & si après cela Calderonne veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de Son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le Duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au Prince la Maitresse de Don Rodrigue : mais le Ministre, loin de plaindre son Favori, en fit des railleries. Ensuite, il me dit d'aller toujours mon train ; & qu'après tout, il étoit glorieux pour Calderone d'aimer la même Dame que le Prince d'Espagne, & de n'en être

pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le Comte de Lemos, qui m'assura de sa protection, si le premier Sécretaire venoit à découvrir l'intrigue, & qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du Duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le Prince chez Catalina, autrement la belle Sirene qui avoit l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison Don Rodrigue, & lui dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre Rival.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continuë de faire le Seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille. Quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'AI déja dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions : mais je ne voulois pas qu'on me les fit de vive-voix ; suivant l'usage de la Cour, ou plutôt faire l'important, je disois à chaque

Solliciteur : Donnez-moi un Mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au Propriétaire de mon Hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon Boucher & mon Boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des Mémoires, tant ils étoient éxacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui copioit si bien, qu'on pouvoit dire que la copie approchoit fort de l'original, n'en usoit pas autrement avec les personnes qui s'adressoient à lui, pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule, dont je ne prétens point me faire grace ; j'étois assez fat pour parler des plus grands Seigneurs, comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avois, par exemple, à citer le Duc d'Albe, le Duc d'Ossone, ou le Duc de Medina Sidonia, je disois sans façon, d'Albe, d'Ossone & Medina Sidonia. En un mot, j'étois devenu si fier & si vain, que je n'étois plus le fils de mon pere & de ma mere. Helas ! pauvre Duegne, & pauvre Ecuyer, je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérables dans les

Asturies*, c'est à quoi je ne pensois point du tout. Je ne songeois pas seulement à vous : La Cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens & nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paroissoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez point ? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos Compatriotes, natif d'Oviedo même, & fils de Bertrand Muscada, l'Epicier, voisin de votre Oncle le Chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *Gallina Ciega* *.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-confuse des amusemens de mon

* *C'est le Jeu de Colin-Maillard.*

enfance ; les ſoins dont j'ai été depuis occupé, m'en ont fait perdre la mémoire. Je ſuis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le Correſpondant de mon pere. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez ſur un bon pied à la Cour, & déja riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens, & je vais à mon retour au Païs, combler de joye votre famille, en lui annonçant une ſi agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me diſpenſer de lui demander dans quelle ſituation il avoit laiſſé mon pere, ma mere & mon Oncle : mais je m'acquittai ſi froidement de ce devoir, que je ne donnai pas ſujet à mon Epicier d'admirer la force du ſang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des perſonnes qui me devoient être ſi cheres ; & comme c'étoit un garçon franc & groſſier : Je vous croyois, me dit-il crûment plus de tendreſſe & de ſenſibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous ſur leur compte ? Il ſemble que vous les ayez mis en oubli. Sçavez-vous quelle eſt leur ſituation ! Apprenez que votre pere & votre mere ſont toujours dans le ſer-

vice, & que le bon Chanoine Gil Perès accablé de vieilleſſe & d'infirmitez, n'eſt pas éloigné de ſa fin. Il faut avoir du naturel, pourſuivit-il; & puiſque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conſeille en ami de leur envoyer deux cens piſtoles tous les ans. Par ce ſecours vous leur procurerez une vie douce & heureuſe, ſans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faiſoit de ma famille, je ne ſentis que la liberté qu'il prenoit de me conſeiller, ſans que je l'en priaſſe; avec plus d'adreſſe peut-être m'auroit-il perſuadé: mais il ne fit que me révolter par ſa franchiſe. Il s'en apperçut bien au ſilence mécontent que je gardai; & continuant ſon exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh! c'en eſt trop, répondis-je avec emportement! Allez, Monſieur de Muſcada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le Correſpondant de votre pere, & compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je ſçai mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occaſion. En achevant ces mots, je pouſſai l'Epicier hors

de mon cabinet, & le renvoyai à Oviedo vendre du poivre & du Gerofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit; & me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappellai les soins qu'on avoit eus de mon enfance, & de mon éducation. Je me représentai ce que je devois à mes Parens, & mes reflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bien-tôt, & leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des peres qui ont de pareils enfans.

L'avarice & l'ambition qui me possedoient, changérent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté. Je devins distrait & rêveur; en un mot un sot animal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la Fortune, & fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour: En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la Cour, tu avois toujours l'esprit tranquile. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir; & plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je? Tu n'as

plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manieres libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'envelopes & me caches le fonds de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'apperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter. Ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne-foi, mon ami, parle : Vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin frapper a ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, & j'entrois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, & il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? avec une politesse glacée, & en tranchant du Seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vû son camarade ? Non, Santillane, non ; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous,

l'amiable. Défaiſons-nous tous deux; toi d'un Cenſeur de tes actions, & moi d'un nouveau riche qui ſe méconnoît.

Je me ſentis plus aigri, que touché de ſes reproches, & je le laiſſai s'éloigner ſans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la ſituation où étoit mon eſprit, l'amitié d'un Poëte ne me paroiſſoit pas une choſe aſſez précieuſe, pour devoir m'affliger de ſa perte. Je trouvois de quoi m'en conſoler dans le commerce de quelques petits Officiers du Roy, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoiſſances étoient des hommes dont la plûpart venoient de je ne ſçai où, & que leur heureuſe étoile avoit fait parvenir à leurs poſtes. Ils étoient déja tous à leur aiſe; & ces miſérables n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du Roi les avoient comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des perſonnages bien reſpectables. O Fortune! voilà comme tu diſpenſes tes faveurs le plus ſouvent: Le Stoïcien Epitecte n'a pas tort de te comparer à une fille de condition, qui s'abandonne à des valets.

Fin du huitiéme Livre.



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Scipion veut marier Gil Blas, & lui propose la Fille d'un riche & fameux Orfévre. Des démarches qui se firent en conséquence.



UN soir, après avoir renvoyé la Compagnie, qui étoit venuë souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répon-

dit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un Orfévre de ma connoissance.

La fille d'un Orfévre, m'écriai-je d'un air dédaigneux ! as-tu perdu l'esprit ? peux-tu me proposer une Bourgeoise ? Quand on a un certain mérite, & qu'on est à la Cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vûës plus élevées. Eh ! Monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui annoblit, & ne soyez pas plus délicat que mille Seigneurs que je pourrois vous citer. Sçavez-vous bien que l'héritiere dont il s'agit est un parti de cent mille ducats, pour le moins ? N'est-ce pas-là un beau morceau d'Orfévrerie ? Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon Sécretaire, la dot me détermine. Quand veux tu me la faire toucher ? Doucement, Monsieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au Pere, & que je la lui fasse agréer. Bon, repris-je, en éclatant de rire, tu en es encore-là ? Voilà un mariage bien avancé ! Beaucoup plus que vous ne pensez, repli-

qua-

qu'a-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'Orfévre, & je vous répond de son consentement. Mais avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Le Ciel en soit loué, dit-il? Je bornois votre reconnoissance à dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation, & vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement deux jours après, il me dit: j'ai parlé au Seigneur Gabriel de Salero, ainsi se nommoit mon Orfévre. Je lui ai tant vanté votre crédit & votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour Gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvû que vous lui fassiez voir clairement que vous possedez les bonnes graces du Ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais à propos de la fille, l'as-tu vûë? est-elle belle? pas si belle que la dot. Entre nous cette riche héritiere n'est pas une fort jolie personne.

Par bonheur, vous ne vous en souciez guéres : ma foi non, lui répliquai-je mon Enfant. Nous autres Gens de Cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis ; & si par hazard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elle nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion ; le Seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projetté. Il doit inviter plusieurs Marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple Convive, & demain il viendra souper chez vous de la même maniere. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh ? parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il éxamine tant qu'il lui plaira ! Je ne puis que gagner à cet éxamen.

Cela s'éxécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'Orfévre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déja vûs plusieurs fois. C'étoit un bon Bourgeois qui étoit, comme nous

disons, poli* *hasta porfiar*. Il me présenta la Senora Eugenia sa femme, & la jeune Gabriela sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au Traité. Je leur dis des *rien* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriela, quoique m'en eût dit mon Sécrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle etoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne Maison que celle du Seigneur Gabriel! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Perou, qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vûë de toutes parts sous mille formes différentes. Chaque chambre, & particuliérement celle où nous nous étions mis à table, étoit un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un Gendre! Le beau-pere, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six Marchands, tout personnages graves & ennuyeux. Ils ne parlérent que de commerce, & l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de Né-

* Jusqu'à être fatiguant.

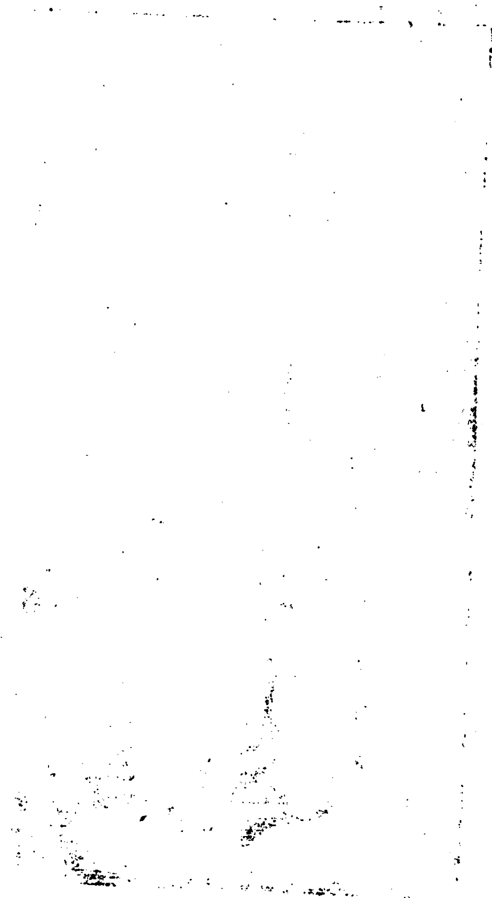
gocians, qu'un entretien d'amis qui ſoupent enſemble.

Je régalai l'Orfévre à mon tour le lendemain au ſoir. Ne pouvant l'éblouïr par mon argenterie, j'eus recours à une autre illuſion. J'invitai à ſouper ceux de mes amis, qui faiſoient la plus belle figure à la Cour, & que je connoiſſois pour des ambitieux, qui ne mettoient point de bornes à leurs deſirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des poſtes brillans & lucratifs auxquels ils aſpiroient. Ce qui fit ſon effet. Le Bourgeois Gabriel étourdi de leurs grandes idées, ne ſe ſentoit, malgré tout ſon bien, qu'un petit mortel en comparaiſon de ces Meſſieurs. Pour moi, faiſant l'homme moderé, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneur & de richeſſes s'écriérent que j'aurois tort, & qu'étant aimé autant que je l'étois du premier Miniſtre, je ne devois pas m'en tenir à ſi peu de choſe. Le beau-Pere ne perdit pas une de ces paroles, & je crus remarquer, quand il ſe retira, qu'il étoit fort ſatisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour ſuivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en ſuis charmé, lui répondit le Bourgeois. Ce Garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, Seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure par notre ancienne connoiſſance de me parler ſincérement. Nous avons tous notre foible, comme vous ſçavez. Apprenez moi celui du Seigneur de Santillane. Eſt-il joüeur? eſt-il galant? Quelle eſt ſon inclination vicieuſe? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offenſez, Seigneur Gabriel, en me faiſant cette queſtion, répartit l'Entremetteur. Je ſuis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon Maître. S'il avoit quelque mauvaiſe habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuſe, eſt-ce que je vous l'aurois propoſé pour gendre? Non parbleu, je ſuis trop votre ſerviteur. Mais entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il eſt trop ſage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'Orfévre. Cela me fait plaiſir. Allez mon ami, vous pouvez l'aſſurer qu'il aura ma fille, & que je la lui donnerois,

quand il ne ſeroit pas chéri du Miniſtre.

Auſſitôt que mon Sécrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la diſpoſition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déja déclaré ſes volontés à ſa femme & à ſa fille, qui me firent connoître par la maniere dont elles me reçurent, qu'elles y étoient ſoumiſes ſans répugnance. Je menai le beau-Pere au Duc de Lerme, que j'avois prévenu la veille, & je le lui préſentai. Son Excellence lui fit un accuëil des plus gracieux, & lui témoigna de la joïe de ce qu'il avoit choiſi pour Gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, & qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit enſuite ſur mes bonnes qualités, & dit tant de bien de moi que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma Seigneurie le meilleur parti d'Eſpagne pour ſa fille. Il en étoit ſi aiſe qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me ſerra fortement entre ſes bras lorſque nous nous ſéparâmes, en me diſant : mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriëla, que vous le ſerez dans huit jours tout au plus tard.



Tom. III. P.



CHAPITRE II.

Par quel hazard Gil Blas se ressouvint de Don Alphonse de Leyva, & du service qu'il lui rendit

LAiſſons-là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon Hiſtoire le demande, & veut que je raconte le ſervice que je rendis à Don Alphonſe mon ancien Maître. J'avois entierement oublié ce Cavalier, & voici à quelle occaſion j'en rappellai le ſouvenir.

Le Gouvernement de la Ville de Valence vint à vaquer dans ce tems-là. En apprenant cette nouvelle, je penſai à Don Alphonſe de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendroit à merveilles, & moins peut-être par amitié que par oſtentation, je réſolus de le demander pour lui. Je me repréſentai que ſi je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adreſſai donc au Duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été Intendant de Don Ceſar de Leyva & de ſon fils, & qu'ayant tous les ſujets du

monde de me loüer d'eux, je prenois la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le Gouvernement de Valence. Le Ministre me répondit; Très volontiers, Gil Blas, j'aime à te voir reconnoissant & génereux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du Roi; ils méritent bien cette Place. Tu peux en disposer à ton gré. Je te la donne pour présent de nôce.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de tems chez Calderone faire dresser des Lettres patentes pour Don Alphonse. Il y avoit un grand nombre de personnes qui attendoient dans un silence respectueux que Don Rodrigue vint leur donner Audience. Je traversai la foule, & me présentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sçais combien de Chevaliers, de Commandeurs, & d'autres gens de conséquence, que Calderonne écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable que la maniere différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légere inclination de tête; il honoroit ceux-là d'une révérence, & les conduisoit jusqu'à la porte de son

cabinet. Il mettoit, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faisoit. D'un autre côté, j'appercevois des Cavaliers, qui choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudissoient dans leur ame la nécessité qui les obligeoit de ramper devant ce visage. J'en voyois d'autres au contraire qui rioient en eux-mêmes de son air fat & suffisant. J'avois beau faire ces observations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en usois chez moi comme lui, & je ne me souciois guères qu'on approuvât ou qu'on blamât mes manieres orgueilleuses, pourvû qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue ayant par hazard jetté les yeux sur moi, quitta brusquement un Gentilhomme qui lui parloit, & vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah! mon cher Confrere, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici? Qu'y a-t-il pour votre service? Je lui appris le sujet qui m'amenoit; & là-dessus il m'assûra dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois seroit expédié. Il ne borna point-là sa politesse; il me conduisit jus-

qu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de grands Seigneurs, & là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés, disois-je en m'en allant? Que me présagent-elles? Calderone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié, ou pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vûë de me prier d'interceder pour lui auprès de notre Patron? Je ne sçavois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon, il m'accabla de caresses & de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentoient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta presque tout le monde: mais ils furent assez tous vengés par une avanture qui arriva, & que je ne dois pas passer sous silence. Ce sera un avis au Lecteur pour les Commis & les Sécretaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, & qui ne paroissoit pas ce qu'il étoit, s'aprocha de Calderone: & lui parla d'un certain Mémoire qu'il disoit avoir pré-

senté au Duc de Lerme ; Don Rodrigue ne regarda pas seulement le Cavalier, & lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami ? L'on m'appelloit Francillo dans mon enfance ? lui répondit de sang froid le Cavalier ; on m'a depuis nommé Don Francisco de Zuniga, & je me nomme aujourd'hui le Comte de Pedrosa. Calderonne étonné de ces paroles, & voyant qu'il avoit affaire à un homme de la premiere qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au Comte, je vous demande pardon, si ne vous connoissant pas..... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo. Je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprens qu'un Sécrétaire de Ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le Substitut de ton Maître : mais n'oublies pas que tu n'es que son valet.

Le superbe Don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes Audiences, & de n'ê-

tre insolent qu'avec des muets. Comme les Patentes de Don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai & les envoyai par un Courier extraordinaire à ce jeune Seigneur, avec une Lettre du Duc de Lerme; par laquelle son Excellence lui donnoit avis que le Roi venoit de le nommer au Gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de lui apprendre de bouche, & de lui causer une agréable surprise, lorsqu'il viendroit à la Cour prêter serment pour son emploi.



CHAPITRE III.

Des préparatifs qui se firent pour le Mariage de Gil Blas, & du grand événement qui les rendit inutiles.

REVENONS à ma belle Gabriële. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part & d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, & j'arrêtai pour elle une femme de Chambre, un Laquais & un vieil Ecuyer. Tout cela choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dote.

La veille de ce jour si desiré, je soupai chez le beau-Pere avec des Oncles & des Tantes, des Cousins & des Cousines. Je joüai parfaitement bien le personnage d'un Gendre hipocrite. J'eus mille complaisances pour l'Orfévre & pour sa femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabriëlle. Je gracieusai toute la famille dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours & les raison-

nemens bourgeois. Auſſi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les Parens. Il n'y en eût pas un qui ne parut s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la Compagnie paſſa dans une grande ſalle, où on la régala d'un concert de voix & d'inſtrumens, qui ne fut pas mal éxécuté, quoiqu'on n'eût pas choiſi les meilleurs Sujets de Madrid. Pluſieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de ſi belle humeur, que nous commençâmes à former des danſes. Dieu ſçait de quelle façon nous nous en acquitâmes, puiſqu'on me prit pour un Eléve de Terpſicore, moi qui n'avois de principes de cet Art, que deux ou trois leçons que j'avois reçuës chez la Marquiſe de Chaves d'un petit Maître à danſer qui venoit montrer aux Pages. Après nous être bien divertis, il fallut ſonger à ſe retirer chez ſoi. Je prodiguai les reverences & les accolades. Adieu, mon Gendre, me dit Salero en m'embraſſant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles eſpèces d'or. Vous y ſerez le bien venu, lui répondis-je, mon cher beau-Pere. Enſuite,

donnant le bon ſoir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, & je pris le chemin de mon Hôtel.

J'étois à peine à deux cens pas de la maiſon du Seigneur Gabriël, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées & de carabines, entourérent mon carroſſe, & l'arrêtérent, en criant: *De par le Roi.* Ils m'en firent deſcendre bruſquement, pour me jetter dans une chaiſe roulante, où le principal de ces Cavaliers, étant monté avec moi, dit au Cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête Alguazil que j'avois à mon côté; je voulus le queſtionner, pour ſçavoir le ſujet de mon empriſonnement? mais il me répondit ſur le ton de ces Meſſieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il ſe méprenoit. Non, non, répartit-il, je ſuis ſûr de mon fait. Vous êtes le Seigneur de Santillane. C'eſt vous que j'ai ordre de conduire où je vous méne. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reſte de la nuit le long du Mançanarez

dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, & nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la Tour.

CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité dans la Tour de Ségovie, & de quelle maniere il apprit la cause de sa Prison.

ON commença par me mettre dans un cachot où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler; car je ne sentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comme il avoit pû porter le Duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insçû de son Excellence que j'avois été arrêté, & tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui pour quelque raison politique m'a-

voit

voit fait emprisonner ; ainsi que les Ministres en usent quelquefois avec leur favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vûë toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, & mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un Guichetier, qui m'apportoit un pain & une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda ; & remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout Guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur Prisonnier, me dit-il, ne vous désesperez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune. Après ce tems-ici, vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grace le pain du Roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes & des gémissemens ; j'employai tout le jour à maudire mon

étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui dans l'état où j'étois, me sembloient moins un présent de la bonté du Roi, qu'un effet de sa colere, puisqu'elles servoient plutôt à prolonger, qu'à soulager la peine des malheureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, & bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, & un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi, & me dit : *Seigneur Gil Blas*, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce Don André Tordesillas, qui demeuroit avec vous à Grenade, & qui étoit Gentilhomme de l'Archevêque, dans le tems que vous possediez les bonnes graces de ce Prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, & il me fit nommer pour aller remplir un Emploi au Méxique. Mais au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la Ville d'Alicante. J'y épousai la fille du Capitaine du Château ; & par une suite d'avantures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le Châtelain de la Tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de

rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, & de ne vous donner pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtir à vos maux, vous m'avez rendu service, & ma reconnoissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçûs. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétens vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous, & venez avec moi.

Quoique le Seigneur Châtelain méritât bien quelques remercimens, mes esprits etoient si troublés, que je ne pûs lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, & monter par un escalier fort étroit à une petite chambre, qui étoit tout au haut de la Tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre de voir sur une table deux chandelles qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts assez propres : dans un moment, me dit Tordesillas;

on va vous apporter à manger. Nous allons ſouper ici tous deux. C'eſt ce réduit que je vous ai deſtiné pour logement, vous y ſerez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre, les bords fleuris de l'Erêma, & la vallée délicieuſe, qui du pied des montagnes qui ſéparent les deux Caſtilles, s'étend juſqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne ſoyez peu ſenſible à une ſi belle vûë ; mais quand le tems aura fait ſucceder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaiſir à promener vos regards ſur des objets ſi agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres choſes qui ſont néceſſaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous ſerez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres, tant que vous en voudrez ; en un mot tous les agrémens qu'un priſonnier peut avoir.

A des offres ſi obligeantes, je me ſentis un peu ſoulagé. Je pris courage, & rendis mille graces à mon Geolier. Je lui dis qu'il me rappelloit à la vie par ſon procedé généreux, & que je ſouhaitois de me retrouver en état de

lui en témoigner ma reconnoissance. Hé ! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas, me répondit-il ? Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur ; & j'ose vous assûrer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, Seigneur Don André, m'écriai-je ? il semble que vous sçachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouërai, me répartit-il que je ne l'ignore pas. L'Alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le Roi informé que vous aviez la nuit, le Comte de Lemos & vous mené le Prince d'Espagne chez une Dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le Comte, & vous envoyoit, vous, à la Tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du Roi ? C'est particulierement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'Alguazil ne m'a point appris, & ce qu'apparemment il ne sçait pas lui même.

Dans cet endroit de notre conversa-

tion, plusieurs valets qui apportoient le souper, entrérent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles, & trois grands plats, dans l'un desquelles il y avoit un civé de Liévre, avec beaucoup d'oignon, d'huile & de saffran; dans l'autre une * *Olla podrida*; & dans le troisiéme un Dindonneau sur une marmelade de * *Berengena*. Lorsque Tordesillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, & nous nous assîmes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appetit, après deux jours de diette. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, & il avoit effectivement sujet de penser que j'allois m'empiffrer de ses ragoûts. Néanmoins, je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les

* Olla podrida, *est un composé de toutes sortes de viandes.*

* Berengena, *petite Citrouille, appellée* Pomme d'amour.

morceaux me reſtoient dans la bouche, tant j'avois le cœur ſerré de ma condition préſente. Pour écarter de mon eſprit les images cruelles qui venoient ſans ceſſe l'affliger, mon Châtelain avoit beau m'exciter à boire, & vanter l'excellence de ſon vin, m'eût-il donné du Nectar, je l'aurois alors bû ſans plaiſir. Il s'en apperçût; & s'y prenant d'un autre façon, il ſe mit à me conter d'un ſtile égayé l'hiſtoire de ſon Mariage. Il y réuſſit encore moins par-là. J'écoutai ſon récit avec tant de diſtraction, que je n'aurois pû dire, l'orſqu'il l'eût fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce ſoir-là faire quelque diverſion à mes chagrins. Il ſe leva de table après avoir achevé de ſouper, & me dit, Seigneur de Santillane, je vais vous laiſſer repoſer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais je vous le répéte, il ne ſera pas de longue durée. Le Roi eſt bon naturellement. Quand ſa colere ſera paſſée, & qu'il ſe répréſentera la ſituation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroitrez aſſez puni. A ces mots, le Seigneur Châtelain deſcendit, & fit monter ſes

valets pour desservir. Ils emportérent jusqu'aux flambeaux, & je me couchai à la sombre clarté d'une lampe, qui étoit attachée au mur.

CHAPITRE V.

Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir; & du bruit qui le réveilla.

JE passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordesillas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la Couronne. Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un Prince si jeune! Car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime; s'il étoit dans un âge plus avancé, le Roi peut-être n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce Monarque, sans appréhender le ressentiment du Prince, ni celui du Duc de Lerme? Ce Ministre voudra venger sans doute le Comte de Lemos son Neveu. Comment le Roi a-t-il découvert cela?

la : C'eſt ce que je ne comprens point.

J'en revenois toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi ; celle qui me déſeſpéroit, & dont mon eſprit ne pouvoit ſe détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes Effets avoient été abandonnés. Mon coffre fort, m'écriois-je, où êtes-vous ? Mes chères richeſſes, qu'êtes-vous devenuës ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perduës en moins de tems encore que je ne vous avois gagnées ? je me peignois le déſordre qui devoit régner dans ma maiſon, & je faiſois ſur cela des réflexions toutes plus triſtes les unes que les autres. La confuſion de tant de penſées différentes me jetta dans un accablement qui me devint favorable ; le ſommeil qui m'avoit fui la nuit précédente, vint répandre ſur moi ſes pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois ſoufferte, ainſi que la fumée des viandes & du vin, y contribuérent auſſi. Je m'endormis profondément, & ſelon toutes les apparences le jour m'auroit ſurpris dans cet état, ſi je n'euſſe été réveillé tout-à-coup par un bruit aſſez extraordinaire dans les Priſons. J'entendis le ſon d'une guittar-

re, & la voix d'un homme en même-tems. J'écoute avec attention. Je n'entens plus rien. Je crois que c'est un songe. Mais un instant après, mon oreille fut frappée du son du même Instrument & de la même voix qui chantoit les vers suivans,

** Ay de mi! un Anno felice*
Parece un soploligero;
Pero sin dicha un instante
Es un siglo de tormento.

Ce couplet qui paroissoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le tems de mon bonheur s'est écoulé bien vîte, & qu'il y a déja un siècle que je suis en Prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, & recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit; & les premiers rayons du soleil dont ma chambre fut éclairée, cal-

* *Hélas! une année de plaisir passe comme un vent leger: mais un moment de malheur est un siècle de tourment.*

mèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, & donner de l'air à ma chambre, Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le Seigneur Châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Erema que je croyois du-moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule & le chardon paroient ses *bords fleuris*, & la prétenduë *Vallée délicieuse* n'offrit à ma vûë que des Terres dont la plûpart étoient incultes. Apparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, & déja j'étois à demi vêtu, quand Tordesillas arriva, suivi d'une vieille servante, qui m'apportoit des chemises & des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas. J'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Hé bien, ajoûta-t-il, comment avez-vous passé la nuit? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens? je dormirois peut-être encore, si je n'eusse pas été réveillé par une voix

accompagnée d'une guittarre. Le Cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un Prisonnier d'Etat qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est Chevalier de l'Ordre militaire de Calatrave, & il a une figure toute aimable. Il s'appelle Don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, & manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à Don André que j'étois très-sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce Cavalier, & comme je marquai quelque impatience de connoître ce Compagnon de malheur, notre obligeant Châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec Don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine, & par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être, pour éblouïr des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la Cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir. Un de ces Heros de Romans, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux Princesses. Ajoûtons à cela que la nature, qui mêle ordinairement

ses dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit & de valeur. C'étoit un Cavalier parfait.

Si ce Chevalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prieque je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, & devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit, nous fût très utile, puisque par nos conversations nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée, j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à joüer de la guitarre. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit-là pour tout siége ; & lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joüa un air fort touchant, & chanta dessus des paroles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une Dame réduisoit un Amant. Lorsqu'il les eût

chantées, je lui dis en soûriant: Seigneur Chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre; pour amollir un cœur que je croyois de Diamant, pour attendrir une Dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette Histoire; vous apprendrez en même-tems celle de mes malheurs.



CHAPITRE VI.

Histoire de Don Gaston de Cogollos, & de Dona Helena de Galisteo.

IL y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir Dona Eleonor de Laxarilla ma Tante, qui est une des plus riches Doüairieres de la Castille vieille, & qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'Amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement, dont les fenêtres faisoient face aux jalousies d'une Dame qui demeuroit vis-à-vis, & que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles étoient peu serrés, & la ruë étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité; & je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre; elle s'en apperçut bien: mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille observation;

& encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus ſçavoir le nom de cette dangereuſe perſonne, qui troubloit ſi promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommoit Dona Helena; qu'elle étoit fille unique de Don George de Galiſteo, qui poſſédoit à quelques lieuës de Coria un Fief dominant d'un revenu conſidérable; qu'il ſe préſentoit ſouvent des partis pour elle: mais que ſon pere les réjettoit tous, parce qu'il etoit dans le deſſein de la marier à D. Auguſtin de Olighera ſon Neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours ſa Couſine. Cela ne me découragea point. Au contraire, j'en devins plus amoureux; & l'orguëilleux plaiſir de ſupplanter un Rival aimé, m'excita peut-être encore plus que mon amour à pouſſer ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Helene des regards enflâmés. J'en adreſſai auſſi de ſupplians à Felicia ſa Suivante, comme pour implorer ſon ſecours. Je fis même parler mes doigts; mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de raiſon de la Soubrette que de

la Maîtresse. Elles firent toutes deux les cruelles & les inaccessibles.

Puisqu'elles refusoient de répondre au langage de mes yeux, j'eûs recours à d'autres interprétes. Je mis des gens en campagne, pour déterrer les connoissances que Félicia pouvoit avoir dans la Ville. Ils découvrirent qu'une vieille Dame appellée Théodora étoit sa meilleure amie, & qu'elles se voyoient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présens à me servir. Elle prit parti pour moi, & promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son Amie, & tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Felicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre Amie de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir? Seigneur, me répondit-elle, Theodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts; & si je pouvois faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux: mais avec toute ma bonne volonté, je ne sçai si je vous serai d'un grand secours. Il ne faut pas

vous flâter : Vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une Dame prévenue pour un autre Cavalier ; & quelle Dame encore ! Une Dame si fière & si dissimulée, que si par votre constance & par vos soins vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah ! ma chere Felicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter ! ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, & lui mis au doigt un diamant de trois cens pistoles, en lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émûë de mon discours, & trop contente de mes manieres, pour me laisser sans consolation. Elle applanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter, ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre Rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa Cousine. Il lui parle quand il lui plaît, & c'est ce qui vous est favo-

table. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours, rend leur commerce un peu languissant. Ils me paroissent se quitter sans peine, & se revoir sans plaisir. On diroit qu'ils sont déja mariés. En un mot, je ne vois point que ma Maîtresse ait une passion violente pour Don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous & lui, pour les qualités personnelles une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que Dona Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma Maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser, à travers sa dissimulation je démêlerai bien ses sentimens.

Nous nous séparâmes Felicia & moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai sur nouveaux frais à lorgner la fille de Don George; je la régalai d'une Sérenade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix, les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la Suivante, pour sonder sa Maitresse, lui demanda si elle s'étoit divertie. La voix, dit Do-

na Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées ne sont-elles pas fort touchantes ? C'est à quoi, répartit la Dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attaché qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guère de sçavoir qui m'a donné cette sérenade. Sur ce pied-là, s'écria la Suivante, le pauvre Don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, & bien fou de passer son tems à regarder nos jalousies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la Maîtresse d'un air froid, c'est quelqu'autre Cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion. Vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Felicia, c'est Don Gaston lui-même; à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la ruë. Il m'a même prié de vous dire de sa part, qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour; & qu'enfin il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins & par des fêtes galantes. Ces discours poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de Don George changea tout-à coup de visage; & regardant sa Suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pû, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports. Et si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, & qu'il choisisse un plus honnête passe-tems que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidellement détaillé dans une seconde entrevûë par Felicia, qui prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa Maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendois pas finesse, & qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier & de l'encre à son Amie, & me dit : Seigneur Chevalier, écrivez tout à l'heure à Dona Helena

en Amant désesperé. Peignez lui vivement vos souffrances, & sur-tout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir : mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela, comme vous le sçavez si bien faire vous autres Cavaliers, & je me charge du reste. J'espere que l'événement fera plus d'honneur que vous ne faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier Amant qui trouvant une si belle occasion d'écrire à sa Maitresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Felicia, qui soûrit après l'avoir lûë & me dit que si les femmes sçavoient l'art d'entêter les hommes, en récompense, les hommes n'ignoroient pas celui d'engeoler les femmes. La Soubrette prit mon billet, en m'assurant qu'il ne tiendroit pas à elle qu'il ne produisît un bon effet ; puis m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez Don George.

Madame, dit-elle en arrivant à Dona Helena, j'ai rencontré Don Gaston. Il

n'a pas manqué de venir à moi, & de vouloir me tenir des diſcours flateurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, & comme un coupable qui attend ſon Arrêt, ſi je vous avoit parlé de ſa part. Alors prompte à éxécuter vos ordres, je lui ai coupé bruſquement la parole. Je me ſuis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, & laiſſé dans la ruë étourdi de ma pétulance. Je ſuis ravie, répondit Dona Helena, que vous m'ayez débarraſſée de cet importun. Mais il n'étoit pas néceſſaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la Suivante, on ne ſe défait pas d'un Amant paſſionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs & des emportemens. Don Gaſton, par exemple, ne s'eſt pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette Dame, par malheur, m'a retenuë trop longtems. Je dis trop longtems, puiſqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vûë m'a troublée, mais ſi troublée, que ma langue

qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pû me fournir une parole. Pendant ce tems-là, qu'a-t-il fait ? il a profité de mon silence ou plutôt de mon désordre. Il m'a glissé dans la main un papier, que j'ai gardé sans sçavoir ce que je faisois, & il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa Maitresse, qui l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, & fit ensuite la réservée: En vérité, Felicia, dit-elle d'un air sérieux à sa Suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela Don Gaston, & qu'en dois-je croire moi-même ? Vous me donnez lieu par votre conduite de me défier de votre fidélité, & à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis & relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés: Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh que non, Madame, lui répondit la Soubrette, il ne sçauroit avoir cette pensée; & supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtems. Je lui dirai, à la premiere vûë, que

que je vous ai montré sa Lettre ; que vous l'avez regardé d'un air glacé, & qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit Dona Helena, lui jurer que je ne l'ai point lûë. Je serois bien embarrassée, s'il me falloit seulement en dire deux paroles. La fille de Don George ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, & défendit à sa Suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vûë déplaisoit, je les tins fermées pendant plusieurs jours, pour rendre mon obéïssance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Helene. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des Musiciens, lorsqu'un Cavalier l'épée à la main vint troubler le concert, en frappant à droite & à gauche sur les concertans, qui prirent aussi-tôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir, & nous commençons un rude combat. Dona Helena & sa Suivante enten-

dent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leur jalousies, & voyent deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent Don George & ses Valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, & ils accourent de même que plusieurs voisins, pour séparer les Combattans. Mais ils arrivérent trop tard. Ils ne trouvérent sur le champ de bataille, qu'un Cavalier noyé dans son sang, & presque sans vie; & ils reconnurent que j'étois ce Cavalier infortuné. On m'emporta chez ma Tante, où les plus habiles Chirurgiens de la Ville furent appellés.

Tout le monde me plaignit, & particulierement Dona Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation ceda au sentiment. Le croirez-vous? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries. C'étoit une tendre amante qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur; elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa Suivante, & à maudire son cousin Don Augustin de Olighera, qu'elles jugeoient devoir être l'auteur de leurs larmes, comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréable-

ment interrompu la ſérénade. Auſſi diſſimulé que ſa couſine, il s'étoit apperçû de mes intentions, ſans en rien témoigner; & s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuſe, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triſte accident fut peu de tems après ſuivi d'une joïe qui le fit oublier. Tout dangéreuſement bleſſé que j'étois, l'habileté des Chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand Dona Eleonor ma Tante alla trouver Don George, & lui demanda pour moi Dona Helena. Il conſentit d'autant plus volontiers à ce mariage qu'il regardoit alors Don Auguſtin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendoit que ſa fille n'eût de la répugnance à ſe donner à moi, à cauſe que le couſin Olighera avoit eu la liberté de la voir, & tout le loiſir de s'en faire aimer : mais elle parut ſi diſpoſée à obéïr en cela à ſon pere, qu'on peut conclurre de-là qu'en Eſpagne ainſi qu'ailleurs, c'eſt un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Si-tôt que je pûs avoir une converſa-

tion particuliere avec Felicia, j'appris jusqu'à quel point sa Maitresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Helene, je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du Seigneur Don George la permission de parler à sa fille en présence de la Suivante. Que cet entretien fut doux pour moi! Je priai, je pressai tellement la Dame de me dire si son pere en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoüa que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, & d'imaginer des Fêtes galantes, en attendant le jour de nos nôces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la Noblesse de Coria, & des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma Tante avoit aux portes de la Ville, du côté de Manroi. Don George & sa fille avec tous leurs parens & leurs Amis en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un

Concert de voix & d'instrumens, & fait venir une Troupe de Comédiens de Campagne, pour y réprésenter une Comedie. Au milieu du Festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une Salle un homme qui demandoit à me parler d'une affaire très importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu, qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout Chevalier de votre Ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi, Vous y trouverez un Cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçûë de lui, & vous mettre, s'il le peut hors d'etat d'épouser Dona Helena.*

DON AUGUSTIN DE OLIGHERA.

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquile. Au seul nom de Don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à rem-

plir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la Compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, & dis à l'homme qui m'avoit remis la Lettre : Mon ami, vous pouvez dire au Cavalier qui vous envoye, que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le Messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, & repris ma place à la table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eût aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus pendant le reste de la journée occupé comme les autres des plaisirs de la Fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'Assemblée se sépara, & chacun rentra dans la Ville, de la même maniere qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin, mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour : Si-tôt que je l'apperçûs, je

montai ſur mon meilleur cheval, & partis tout ſeul comme pour me promener dans la Campagne. Je m'avance vers Manroi. Je decouvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abatuë. Je vole à ſa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon Rival : Chevalier, me dit-il inſolemment, c'eſt à regret que j'en viens aux mains avec vous une ſeconde fois : mais c'eſt votre faute. Après l'avanture de la ſérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grace à la fille de Don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en feriez pas quitte pour cela, ſi vous perſiſtiez dans le deſſein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adreſſe, qu'à l'obſcurité de la nuit. Vous ne ſongez pas que les armes ſont journalieres. Elles ne le ſont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant ; & je vais vous faire voir que le jour comme la nuit, je ſçais punir les Chevaliers audacieux qui vont ſur mes briſées.

Je ne répartis à cet orguëilleux diſcours, qu'en mettant promptement pied à terre. Don Auguſtin fit la même

chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, & nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avoüerai de bonne foi que j'avois affaire à un ennemi qui sçavoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de Salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon Rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, & tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussi-tôt à la Maison de Plaisance, où j'appris ce qui venoit de se passer à mon Valet de Chambre, dont la fidélité m'étoit connuë. Ensuite je lui dis : mon cher Ramire, avant que la Justice puisse avoir connoissance de cet événement, prens un bon cheval, & vas informer ma Tante de cette avanture : Demandes-lui de ma part de l'or & des pierreries, & viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la premiere Hôtellerie en entrant dans la Ville.

Ramire s'acquita de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois

heures



heures après moi à Plazencia. Il me dit que Dona Eleonor avoit été plus réjoüie qu'affligée d'un combat qui réparoit l'affront que j'avois reçû au premier, & qu'elle m'envoyoit tout ſon or & toutes ſes pierreries pour me faite voyager agréablement dans les Païs étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affairë.

Pour ſupprimer les circonſtances ſuperfluës, je vous dirai que je traverſai la Caſtille nouvelle pour aller dans le Royaume de Valence, m'embarquer à Denia. Je paſſai en Italie, où je me mis en état de parcourir les Cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Hélene, je me diſpoſois à tromper, autant qu'il me ſeroit poſſible, mon amour & mes ennuis, cette Dame à Coria pleuroit en ſecret mon abſence. Au lieu d'applaudir aux pourſuites que ſa famille faiſoit contre moi au ſujet de la mort d'Olighera, elle ſouhaitoit au contraire qu'un prompt accommodement les fît ceſſer & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que ſa conſtance auroit toujours triomphé du tems, ſi elle n'eût

eu que le tems à combattre : mais elle eût des ennemis encore plus puiſſans. Don Blas de Combados, Gentilhomme de la côte Occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche ſucceſſion qui lui avoit été vainement diſputée par Don Michel de Caprara, ſon couſin, & il s'établit dans ce païs-là, le trouvant plus agréable que le ſien. Combados étoit bienfait. Il paroiſſoit doux & poli, & il avoit l'eſprit du monde le plus inſinuant. Il eut bientôt fait connoiſſance avec tous les honnêtes gens de la Ville, & ſçû toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas longtems que Don George avoit une fille, dont la beauté dangéreuſe ſembloit n'enflâmer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua ſa curioſité. Il eut envie de voir une Dame ſi redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de ſon pere, & ſçut ſi bien la gagner, que le Vieillard le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de ſa maiſon, & la liberté de parler en ſa préſence à Dona Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle. C'étoit un ſort inévitable. Il ouvrit ſon cœur à Don George, qu-

lui dit qu'il agréoit sa recherche : mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus Don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il pût s'aviser pour plaire à cette Dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle ètoit occupée de moi. Felicia étoit pourtant dans les interêts du Cavalier, qui l'avoit engagée par des presens à servir son amour; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le Pere secondoit la Suivante par des remontrances, & neanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entiere que tourmenter Dona Helena, sans pouvoir me la rendre infidélle.

Combados voyant que Don George & Felicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une Amante si prévenuë. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un Marchand de Coria vient de recevoir une Lettre d'un Négociant Italien dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : *Il est arrivé depuis peu à la Cour de Parme un Cava-*

lier Espagnol, nommé Don Gaston de Cogollos. Il se dit Neveu & unique héritier d'une riche veuve qui demeure à Coria sous le nom de la Dame Eleonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant Seigneur, mais on ne veut pas la lui accorder, qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connoissez ce Don Gaston, & en quoi consiste les biens de sa Tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, &c.

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux Amans ; & la Soubrette, encore moins scrupuleuse que le bon homme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connoissoient Helene pour une fille fiere, & capable de prendre son parti sur le champ, pourvû qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. D. George se chargea de lui annoncer lui-même mon changement ; & pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au Marchand qui auroit reçu de Parme la prétenduë Lettre. Ils éxécutérent ce projet comme ils l'avoient formé. Le Pere avec une émotion où

il y avoit en apparence de la colère & du dépit a dit, Don Helena : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de Don Augustin entre dans notre Famille ; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de Don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidelle. C'est un volage, un Perside. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette Lettre, qu'un Marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Helene prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pese tous les termes, & demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes : mais bientôt rappellant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs & dit d'un ton ferme à son Pere ; Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse ; soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour D. Gaston. Je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons. Rien ne me retient plus. Je suis prête à suivre Don Blas à

l'Autel. Que mon hymen précede celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour. Don George transporté de joye à ces paroles, embrassa sa fille, loüa la vigoureuse résolution qu'elle prenoit; & s'applaudissant de l'heureux succès du stratagême, il se hâta de combler les vœux de mon Rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une Amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que j'avois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la Lettre du Marchand pouvoit avoir été supposée, & ce soupçon lui causa de l'inquiètude. Mais l'amoureux Don Blas ne laissoit point à sa femme le tems de nourrir des pensées contraires à son repos. Il ne songeoit qu'à l'amuser, & il y réussissoit par une succession continuelle de

plaisirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle paroissoit très-contente d'un époux si galant, & ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma Tante accommoda mon affaire avec les parens de Don Augustin. Elle m'écrivit aussi-tôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Regio dans la Calabre ulterieure. Je passai en Sicile; de-là en Espagne, & je me rendis enfin à Coria sur les aîles de l'amour. Dona Eleonor qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de Don George, me l'apprit à mon arrivée, & remarquant qu'il m'affligeoit Vous avez tort, me dit-elle, mon Neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une Dame qui n'a pû vous demeurer fidélle. Croyez-moi, bannissez votre cœur & de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.

Comme ma Tante ignoroit qu'on eût trompé Dona Helena, elle avoit raison de me parler ainsi; & elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air

d'indifférence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pûs toutefois résister à la curiosité de sçavoir de quelle maniere ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Felicia, c'est-à-dire à la Dame Theodora dont je vous ai déja parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hazard Felicia, qui ne s'attendant à rien moins qu'à ma vûë en fut troublée, & voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien que je lui demanderois. Je l'arrêtai : Pourquoi me fuyez-vous ; La parjure Helene n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ; Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ; Ou cherchez-vous seulement à m'échaper pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre ?

Seigneur, me répondit la Suivante, je vous avouë ingénuëment que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir, sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma Maitresse, & j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi ? O Ciel ! répliquai-je avec surprise,

que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la Soubrette me fit le détail du stratagême dont s'étoit servi Combados pour m'enlever Dona Helena ; & s'appercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler ; elle m'offrit ses bons offices auprès de sa Maitresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir ; en un mot de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée ; enfin, elle me donna des espérances qui soulagerent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de Dona Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entr'elles qu'on me feroit entrer secrettement chez Don Blas, la premiere fois qu'il iroit à une Terre où il alloit de tems en tems chasser, & où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt : le mari partit pour la Campagne. On eut soin de m'en avertir, & de m'introduire dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches. On me ferma la bouche : Il est inutile de rappeller le passé,

me dit la Dame. Il ne s'agit poit ici de nous attendrir l'un l'autre, & vous êtes dans l'erreur, si vous me croyez disposée à flater vos sentimens. Je vous le déclare, Don Gaston: Je n'ai prêté mon consentement à cette secrette entrevûë: je n'ai cedé aux instances quon m'en a faites, que pour vous dire de vive-voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je plus satisfaite de mon sort, s'il ètoit lié au vôtre: mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, je veux obéïr à ses arrêts.

Eh! quoi, Madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perduë? Ce n'est pas assez de voir l'heureux Don Blas posséder tranquilement la seule personne que je puisse aimer: il faut encore que je vous bannisse de ma pensée! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste! Ah! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé, de reprendre son cœur? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, & cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Hé bien, répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'esperer que je paye votre passion de quel-

que reconnoissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire ; l'épouse de Don Blas ne sera point l'Amante de Don Gaston. Prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajoûta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, & que je me ferois un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux genoux de la Dame. Je lui tins des discours touchans. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paroître, & qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières & les pleurs, ma tendresse se changea tout-à-coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inéxorable Helene, qui ne s'apperçut pas plûtôt de mon action, qu'elle se jetta sur moi, pour en prévenir les suites. Arêtez, Cogollos, me dit-elle. Est-ce ainsi que vous menagez ma réputation ? en vous ôtant ainsi la vie, vous allez me desho-

norer, & faire paſſer mon mari pour un aſſaſſin.

Dans le déſeſpoir qui me poſſédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne ſongeois qu'à tromper les efforts que faiſoient la Maîtreſſe & la Suivante pour me ſauver de ma funeſte main: & je n'y aurois ſans doute réüſſi que trop-tôt, ſi Don Blas qui avoit été averti de notre entrevûë, & qui au lieu d'aller à la Campagne, s'étoit caché derriere une tapiſſerie, pour entendre notre entretien, ne fût vîte venu ſe joindre à elles. Don Gaſton, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappellez votre raiſon égarée, & ne cedez point lâchement au tranſport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Eſt-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma réſolution? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le ſein. Mon amour, tout malheureux qu'il eſt, vous offenſe. N'eſt-ce pas aſſez que vous me ſurpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance: Percez-moi pour vous défaire

d'un homme qui ne peut cesser d'adorer Dona Helena, qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit Don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, & je sçais si bon gré à mon Epouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajoûta-t-il, ne vous déséspérez pas comme un foible Amant. Soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Helene, & des lieux qu'elle habitoit; deux jours après, je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la Cour, & à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulierement au Marquis de Villareal, Grand Seigneur Portugais, qui pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au Château d'Alicante. Comme le Duc de

Lerme a sçu que j'avois été dans une étroite liaison avec ce Seigneur, il m'a fait aussi arrêter & conduire ici. Ce Ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne sçauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est Noble & Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit; après quoi je lui dis pour le consoler : Seigneur Chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrace qui tournera sans doute dans la suite à votre profit. Quand le Duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un Gentilhomme injustement accusée de trahison.



CHAPITRE VII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la Tour de Ségovie, & lui apprend bien des nouvelles.

NOTRE conversation fut interrompuë par Tordesillas, qui entra dans la Chambre, & me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette Prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas Prisonnier ; & sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité : Noble Châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejettez pas la très-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le Seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier Domestique, & vous ferez une action charitable, si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un Gentilhomme plein d'humanité ; j'espere que vous ne me refuserez pas la grace d'entretenir un instant mon cher Maître, qui est plus malheureux que coupable.

Enfin, continua Don André, ce Garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordesillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de sçavoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidéle Scipion, car je ne doutois pas que ce ne fût lui, & je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la Tour, & sa joïe, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'apperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vûë, je lui tendis les bras, & il me serra sans façon entre les siens. Le Maître & le Secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon Hôtel: Vous n'avez plus d'Hôtel, me répondit-il; & pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je

vais

vais vous dire en deux mots ce qui s'eſt paſſé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des Archers que par vos propres Domeſtiques, qui vous regardant déja comme un homme entierement perdu, ont pris à compte ſur leurs gages tout ce qu'ils ont pû emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adreſſe de ſauver de leurs griffes deux grands ſacs de doubles piſtoles que j'ai tiré de votre coffre fort & qui ſont en ſûreté. Salero que j'en ai fait dépoſitaire, vous les remettra quand vous ſerez ſorti de cette Tour, où je ne vous crois pas pour longtems penſionnaire de Sa Majeſté, puiſque vous avez été arrêté ſans la participation du Duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il ſçavoit que ſon Excellence n'avoit point de part à ma diſgrace : Oh! vraïement me répondit-il, c'eſt une choſe dont je ſuis bien inſtruit. Un de mes amis qui .. la confiance du Duc d'Uzede, m'a conté toutes les circonſtances de votre empriſonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le miniſtere d'un Valet, que la Senora Sirena recevoit ſous un autre nom le Prince d'Eſpagne pendant la nuit, & que c'étoit le

Comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du Seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux & de sa Maitresse. Pour y réussir, il va trouver secrettement le Duc d'Uzede, & lui découvre tout. Ce Duc ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le Roi de ce qu'on vient de lui apprendre, & lui représente vivement les périls ausquels le Prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de sa Majesté, qui fait enfermer sur le champ Sirena dans la maison des *Repenties*, èxile le Comte de Lemos, & condamne Gil Blas à une Prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par-là que votre malheur est l'ouvrage du Duc d'Uzede, ou pour mieux dire de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le tems; que le Duc de Lerme, piqué de l'éxil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce Seigneur à la Cour, & je me flatai que son Excellence ne m'oublieroit point. La belle

chôse que l'espérance ? Elle me consola tout-à-coup de la perte de mes Effets volez, & me rendit aussi gay que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma Prison, comme une demeure malheureuse, où je finirois peut-être mes jours ; elle me parut plutôt un moyen, dont la Fortune vouloit se servir, pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle maniere je raisonnois en moi-même. Le premier Ministre a pour Partisans Don Fernand de Borgia, le Pere Jerôme de Florence, & sur-tout le Frere Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du Roi. Avec le secours de ces amis puissans, Son Excellence coulera tous ses ennemis à fonds, ou bien l'Etat pourra bientôt changer de face : Sa Majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le Prince son fils commencera par rappeller le Comte de Lemos, qui me tirera aussi-tôt d'ici, pour me présenter au nouveau Monarque, qui m'accablera de bien-faits. Pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déja plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que

mon Secretaire disoit avoir mis en dépôt chez l'Orfévre, contribuérent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle & de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours, que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eûë pour aucun Maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aime pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plûs. Il faut que nous soyons nez l'un & l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations, qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la societé que tu me proposes, & pour la commencer, je vais prier le Seigneur Châtelain de t'enfermer avec moi dans cette Tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me pré-

venez. J'allois vous conjurer de lui demander cette grace. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du Bureau, & voir s'il ne sera point arrivé à la Cour quelque changement qui puisse vous être favorable, de sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courier & un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant Châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.



CHAPITRE VIII.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : Quelles en furent le motif & le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

SI nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos Domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils nous sont fidèles & bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui, qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas & son Secrétaire. Plus de façons entre eux. Ils chambrérent ensemble, & n'eurent qu'un lit & qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gayeté. On auroit pû le surnommer à juste titre le Garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, & je me trouvois bien de ses conseils : mon ami, lui disje un jour, il me semble que je ne se-

rois point mal d'écrire au Duc de Lerme. Cela ne ſauroit produire un mauvais effet. Quelle eſt là-deſſus ta penſée ? Eh mais, répondit-il, les Grands ſont ſi différens d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne ſçais pas trop bien comment votre lettre ſeroit reçuë. Cependant je ſuis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le Miniſtre vous aime, il ne faut pas vous repoſer ſur ſon amitié du ſoin de le faire ſouvenir de vous. Ces ſortes de Protecteurs oublient aiſément les perſonnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne ſoit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon Patron. Sa bonté m'eſt connuë. Je ſuis perſuadé qu'il compâtit à mes peines, & qu'elles ſe préſentent ſans ceſſe à ſon eſprit. Il attend apparemment pour me faire ſortir de priſon, que la colère du Roi ſoit paſſée. A la bonne heure, reprit-il : Je ſouhaite que vous jugiez ſainement de ſon Excellence. Implorez donc ſon ſecours par une Lettre fort touchante ; je la lui porterai, & je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai auſſi-tôt du papier &

de l'encre, je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, & que Tordesillas mit au-dessus des Homélies même de l'Archevêque de Grenade.

Je me flatois que le Duc de Lerme seroit émû de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point; & dans cette confiance, je fis partir mon Courier qui ne fut pas si-tôt à Madrid, qu'il alla chez ce Ministre. Il rencontra un Valet de Chambre de mes amis qui lui ménagea l'occasion de parler au Duc: Monseigneur, dit Scipion à son Excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé; un de vos plus fidèles Serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la Tour de Ségovie, vous supplie très humblement de lire cette Lettre, qu'un Guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le Ministre ouvrit la Lettre, & la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vit un tableau capable d'attendrir l'ame la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, & dit d'un air furieux au Courier, devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre:

tenére : Ami : dites à Santillane, que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, & pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, & que j'abandonne au ressentiment du Roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi : Monseigneur, repliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre Excellence. Le Duc ne répartit à mon Intercesseur, qu'en le regardant de travers, & lui tournant le dos. C'est ainsi que ce Ministre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit euë à l'amoureuse intrigue du Prince d'Espagne ; & c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits Agens, dont les Grands Seigneurs se servent dans leurs secrettes & périlleuses négociations.

Lorsque mon Sécretaire fut de retour à Ségovie, & qu'il m'eût appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison.

Je me crus même encore plus malheureux, puiſque je n'avois plus la protection du Duc de Lerme. Mon courage s'abattit, & quelque choſe qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proïe des plus vifs chagrins, qui me cauſérent inſenſiblement une maladie aguë.

Le Seigneur Châtelain qui s'intéreſſoit à ma conſervation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeller des Medecins à mon ſecours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands ſerviteurs de la Déeſſe * Libitine. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les préſentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, & qui vous remettront ſur pied en peu de tems. J'etois ſi prévenu contre tous les Docteurs en Médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'euſſe été attaché à la vie, mais je me ſentois alors ſi las de vivre, que je ſçus bon gré à Tordeſillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur Cavalier, me dit un de c[e]

* *C'étoit la Déeſſe qui préſidoit aux funérailles.*

Médecins, il faut, avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je, avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Ouï, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez, nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces Messieurs s'y prirent à merveilles, & me menérent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vûë d'œil. Déja Don André désesperant de ma guérison, avoit fait venir un Religieux de Saint François, me disposer à bien mourir. Déja ce bon Pere, après s'être acquité de cet emploi, s'étoit reriré; & moi-même croyant que je touchois à ma derniere heure je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit: Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines & les Saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriël, & te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon Pere & à ma Mere, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'ayent pû tenir contre mon ingratitude! Le rapport

que Muſcada leur aura fait ſans doute de ma dureté, leur a peut-être cauſé la mort. Si le Ciel les a conſervés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendreſſe, tu leur donneras le ſac de doublons, en les priant de me pardonner ſi je n'en ai pas mieux uſé avec eux; & s'ils ne reſpirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le Ciel pour le repos de leurs ames & de la mienne. En diſant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ſes larmes, ſans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne ſont pas toujours des ris cachés ſous un Maſque.

Je m'attendois donc à paſſer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes Docteurs m'ayant abandonné, & laiſſé le champ libre à la nature, me ſauvérent par ce moyen. La fièvre, qui ſelon leur pronoſtic, devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde: une parfaite tranquilité d'eſprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eûs point alors beſoin d'être conſolé,

Je gardai pour les richesses & pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir ; & rendu à moi-même, je benis mon malheur. J'en remerciai le Ciel comme d'une grace particuliere qu'il m'avoit faite, & je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la Cour, quand le Duc de Lerme voudroit m'y rappeller. Je me proposai plutôt ? si jamais je sortois de Prison, d'acheter une chaumiere, & d'y aller vivre en Philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, & me dit, que pour en hâter l'exécution ; il prétendoit retourner à Madrid, pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajoûta-t-il. Je connois une personne qui pourra vous servir. C'est la Suivante favorite de la Nourrice du Prince ; une fille d'esprit. Je vais la faire agir auprès de sa Maitresse, je vais tout tenter pour vous tirer de cette Tour, qui n'est toujours qu'une Prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de tems, commencer cette négociation.

Plût au Ciel que nous fussions déja dans notre retraite.

CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment, & à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allérent tous deux en sortant de la Tour de Ségovie, & quelle conversation ils eurent ensemble.

SCIPION partit donc encore pour Madrid; & moi en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordesillas me fournissoit plus de Livres que je n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux Commandeur qui ne sçavoit pas lire, & qui ne laissoit pas d'avoir une belle Bibliotéque, pour se donner un air de sçavant. J'aimois sur-tout les bons Ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flatoient mon aversion pour la Cour, & mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre

parler de mon Négociateur, qui revint enfin, & me dit d'un air gai : Pour le coup, Seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles. Madame la Nourrice s'intéresse pour vous. Sa Suivante, à ma priere, & pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le Prince d'Espagne de vous faire relâcher; & ce Prince, qui comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demand r au Roi son pere votre élargissement. Je suis venu au plus vîte vous en avertir, & je vais retourner sur mes pas pour mettre la derniere main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la Cour.

Son troisiéme voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours, je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le Prince avoit, non sans peine, obtenu du Roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le Seigneur Châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : mon cher Gil Blas, graces au Ciel, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes, mais c'est à deux conditions qui vous feront

peut-être beaucoup de peine & que je me vois à regret obligé de vous faire sçavoir. Sa Majesté vous défend de vous montrer à la Cour, & vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la Cour. Et moi, j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sçait ce que j'en pense. Je n'attendois du Roi qu'une grace, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis loüer deux Mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon Confident & moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, & remercié mille fois Tordesillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçûs de lui. Nous prîmes gaïement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du Seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cens doublons. Chemin faisant, mon Associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une Terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carriere, je me

sens revenu du monde, & je ne prétens plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agrémens de la vie champêtre une idée qui m'enchante, & qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déja que je vois l'émail des Prairies : que j'entends chanter les Rossignols, & murmurer les ruisseaux : Tantôt je crois prendre le divertissement de la Chasse, & tantôt celui de la Pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la solitude, & tu en seras charmé comme moi. A l'egard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter, quand nous serons pressés de la faim. Nous le mangerons avec un appetit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous ; & cela est si vrai que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse & l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, Seigneur Gil Blas, interrompit mon Sécretaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre senti-

ment sur la prétenduë frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogénes ? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chere, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim & de la pauvreté. Si-tôt que nous aurons une Terre, il faudra la munir de bons vins, & de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plûtôt pour en joüir avec plus de tranquilité. *Ce qu'on a dans sa maison*, dit Hesiode, *ne nuit pas ; au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux*, ajoute-t-il, *posseder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir.*

Comment diable, Monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoissez les Poëtes Grecs ! Eh ! où avez-vous fait connoissance avec Hésiode ? Chez un Sçavant, me répondit-il. J'ai servi quelque tems à Salamanque un Pédant qui étoit un grand Commentateur. Il vous faisoit en moins de rien un gros

volume, il le composoit de passages Hébreux, Grecs & Latins, qu'il tiroit des Livres de sa Bibliotéque, & traduisoit en Castillan. Comme j'étois son Copiste, j'ai retenu je ne sçais combien de Sentences aussi remarquables que celle que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel Royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence Philosophique? J'opine pour l'Arragon, repartit mon Confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Hé bien, lui dis-je, soit; arrêtons-nous à l'Arragon. J'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination.



CHAPITRE X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la ruë, & de quel évenement cette rencontre fut suivie.

LORSQUE nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit Hôtel garni, où Scipion avoit logé dans ses voyages; & la premiere chose que nous fîmes, fût de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, & me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajoûta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrace, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de Cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriëla à un riche Négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je; outre que cela est plus solide, c'est qu'un Bourgeois qui devient beau-Pere d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de Monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, & venant au fait : Seigneur Gabriël, poursuivis-je, aïez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que .... votre argent est tout prêt, interrompit l'Orfévre, qui nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étoient ècrits sur des étiquettes : *Ces Sacs de doublons appartiennent au Seigneur Gil Blas de Santillane*. Voilà, me dit-il, le dépôt, tel qu'il m'a été confié.

Je rendis graces à Salero du plaisir qu'il m'avoit fait & fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre Hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante prés qui avoient été emploïées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Arragon. Mon Sécretaire se chargea du soin d'acheter une Chaise roulante & deux Mules. De mon côté, je fis provision de linge & d'habits. Pendant que j'allois & venois dans les ruës en faisant mes emplettes, je rencontrai le Baron de Steinbach, cet Officier de la Garde

Allemande, chez lequel Don Alphonſe avoit été élevé.

Je ſaluai ce Cavalier Allemand, qui m'aïant auſſi reconnu, vint à moi & m'embraſſa : Ma joïe eſt extrême, lui dis-je, de revoir votre Seigneurie dans la meilleure ſanté du monde, & de trouver en même tems l'occaſion d'apprendre des nouvelles de mes chers Seigneurs Don Ceſar & Don Alphonſe de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puiſqu'ils ſont tous deux actuellement à Madrid & de plus, logés dans ma maiſon. Il y a prés de trois mois qu'ils ſont venus dans cette Ville, pour remercier le Roi d'un bienfait que Don Alphonſe a reçû en reconnoiſſance des ſervices que ſes aïeux ont rendus à l'Etat ; il a été fait Gouverneur de la Ville de Valence, ſans qu'il ait demandé ce poſte, ni prié perſonne de le ſolliciter pour lui. Rien n'eſt plus gracieux ; & cela fait voir que notre Monarque aime à récompenſer la valeur.

Quoique je ſçuſſe mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penſer, je ne fis pas ſemblant d'avoir la moindre connoiſſance de ce qu'il me contoit.

Je lui témoignai une ſi vive impatience de ſaluer mes anciens Maîtres, que pour la ſatisfaire, il me mena chez lui ſur le champ. J'étois curieux d'èprouver Don Alphonſe & de juger par la reception qu'il me feroit, s'il lui réſtoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une Salle où il joüoit aux Echecs avec la Baronne de Steinbach. Il quitta le jeu & ſe leva dès qu'il m'apperçût. Il s'avança vers moi avec tranſport & me preſſant la tête entre ſes bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joïe, vous m'êtes donc enfin rendu. J'en ſuis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été enſemble. Je vous avois prié, s'il vous en ſouvient, de ne vous pas retirer du Château de Leyva. Vous n'avez point eu d'ègard à ma priére. Je ne vous en fais pourtant pas un crime, Je vous ſçai même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce tems-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles & m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où Don Fernand mon beau-frere m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prens plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la Cour un poste assez considèrable. J'avois l'honneur d'être Secrétaire & Confident du Duc de Lerme. Seroit-il possible, s'écria Don Alphonse avec un extrême étonnement! Quoi vous auriez été dans la confidence de ce premier Ministre? J'ai gagné sa faveur, repris-je, & je l'ai perduë de la maniere que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette Histoire, & je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'achéter du peu de bien qui me restoit de ma prosperité passée une Chaumiere, pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de Don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua: Mon cher Gil Blás, vous sçavez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais; & il faut que je vous en donne des marques, puisque le Ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez

plus

[redacted]

plus le joüet de la Fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant Maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Vous êtes dans le dessein de vivre à la Campagne; je vous donne une petite Terre que nous avons auprès de Llirias, à quatre lieuës de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire, sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon Pere ne me désavouëra point, & que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jettai aux genoux de Don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisois la main, & plus charmé de son bon cœur que de son bienfait: Seigneur, lui dis-je, vos manieres m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précede la reconnoissance d'un service que je vous ai rendu, & j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon Gouverneur fut un peu surpris de ce discours, & ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, & lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné

de penſer, auſſi bien que le Baron de Steinbach, que le Gouvernement de la Ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puiſque c'eſt à vous que je dois mon poſte, je ne prétens point m'en tenir à la petite Terre de Llirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de penſion.

Alte-là, Seigneur Don Alphonſe, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne ſont propres qu'à corrompre mes mœurs. Je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre Terre de Llirias. J'y vivrai commodèment avec le bien que j'ai d'ailleurs : mais cela me ſuffit, & loin d'en déſirer davantage, je conſentirai plutôt de perdre tout ce qu'il y a de ſuperflu dans ce que je poſſede. Les richeſſes ſont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que de la tranquilité.

Pendant que nous nous entretenions de cette ſorte. Don Ceſar arriva. Il ne fit guères moins paroître de joye que ſon fils en me voyant, & lorſqu'il fut [informé] de l'obligation

que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension. Ce que je refusai de nouveau. Enfin, le Pere & le fils me menerent sur le champ chez un Notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains en me disant que la Terre de Llirias n'étoit plus à eux & que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournérent ensuite chez le Baron de Steinbach, & moi je volai vers notre Hôtel, où je ravis d'admiration mon Sécretaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une Terre dans le Royaume de Valence, & que je lui contai de quelle maniére je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine, me dit-il? Cinq cens ducats de rente, lui répondis-je & je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois, pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'Intendant des Seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar dans un hameau de

cinq ou six feux & dans un païs charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons-là de bon gibier avec du vin de Benicarlo & d'excellent Muscat. Allons, mon Patron, hâtons nous de quitter le monde & de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je : mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon pere & ma mere n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher, pour les conduire à Llirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le Ciel ne m'a peut-être fait trouver cet azile que pour les y recevoir ; & il me puniroit si j'y manquois. Scipion loüa fort mon dessein. Il m'excita même à l'exécuter : Ne perdons point de tems, me dit-il, je me suis assuré déja d'une chaise roulante. Achetons vîte des mules & prenons le chemin d'Oviedo. Oüi, mon ami, lui répondis-je, partons le plûtôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les Auteurs de ma naiſ-

ſance. Nous nous verrons bien-tôt dans notre hameau ; & je veux en y arrivant, écrire ſur la porte de ma maiſon ces deux Vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes & Fortuna valete.
Sat me luſiſtis ; ludite nunc alios.

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce second Volume

LIVRE SIXIE'ME.

LIVRE HUITIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Plato. 1.20.53.108.14
295.337





